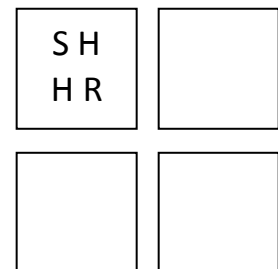


ISSN : 0990 - 6894

**ANNUAIRE
DE LA
SOCIETE
D'HISTOIRE
DE LA
HARDT
ET DU RIED**



NUMERO 26 2014

COMITE DIRECTEUR

- Président :** STRAUDEL Jean-Philippe
5, rue de la Paix 68320 GRUSSENHEIM
- Vice-présidents :** BIELLMANN Patrick
32, rue de la Krutenau 68180 HORBOURG-WIHR
HAEGI Marcel
2, rue de Baldenheim 67600 RATHSAMHAUSEN
LOMBARD Norbert
Mairie de Saasenheim 67390 SAASENHEIM
- Secrétaire :** CONRAD Olivier
19, rue de la Paix 68600 OBERSAASHEIM
- Trésorier :** FLESCH Gérard
3, rue de Belfort 68600 NEUF-BRISACH
- Assesseurs :** BAUMANN Fabien
6, rue du Travail 67230 HUTTENHEIM
BERINGER Emile
13, rue des Seigneurs 68740 FESSENHEIM
DEBES Paul
1, rue des Alliés 68320 FORTSCHWIHR
LINDER Antoine
1, route du Rhin 68600 BIESHEIM
MARCK Pierre
1, rue Rouvillois 67170 BRUMATH
OHREM Jean-Pierre
28, rue de l'Est 68320 HOUSSEN
SCHLAEFLI Louis
13, rue des Jardins 67800 BISCHHEIM
SCHMITT Lucienne
4, rue du Muguet 68320 WIDENSOLEN
STOCKBAUER Anne-Sophie
13, rue de l'île 67390 MACKENHEIM

Président d'honneur : URBAN Ernest 41, rue Principale 68320 KUNHEIM

Inscription au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Colmar
Volume XXXVIII n°56 -5 mars 1986-

Les opinions publiées dans cette publication n'engagent que leurs auteurs.

LE MOT DU PRESIDENT

Une nouvelle fois, j'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter notre annuaire qui fait la fierté de notre association et de ses membres, tant par sa diversité que par sa rigueur scientifique. Cette année, à l'occasion de notre assemblée générale, c'est la commune de Hirtzfelden qui nous reçoit, sur invitation de son maire, Agnès Matter-Balp, que je remercie.

Notre secrétaire, Olivier Conrad, qui assure toujours aussi efficacement la coordination des articles et la mise en page de notre annuaire, a été élu au mois de mai 2014 au comité directeur de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, où il assure la fonction de trésorier adjoint. Fabien Baumann a également été élu et Norbert Lombard a été réélu. Ce dernier est l'auteur d'un ouvrage publié l'an passé par la Fédération dans le cadre de la collection Alsace-Histoire : « *L'art de la guerre, ou comment aborder l'histoire militaire de l'Alsace du Moyen Age à la guerre de 1870?* ».

Comme chaque année, nous accueillons de nouveaux auteurs, Bernard Gilbert, Jean-Michel Grunenwald, Marc Grodwohl, Patrice Hirtz et Didier Jehl, sans oublier Raymond Gantz, maire de Kunheim de 1971 à 2008, membre fondateur de notre société et qui nous a toujours suivi et soutenu.

Il faut aussi signaler la publication de deux articles de Patrick Biellmann dans une revue de portée nationale : « *Un moule monétaire en plomb d'un denier de Sévère Alexandre trouvé à Oedenburg-Biesheim (Haut-Rhin)* », Cahiers numismatiques, 196, juin 2013, et « *Un dépôt de siliques brûlées à Oedenburg-Biesheim (Alsace) : un témoin de la présence des troupes de Gratien en 378 à Argentaria* », Cahiers numismatiques, 197, septembre 2013.

Dans la série *Carré blanc* des monographies consacrées à nos villages, la commune d'Ilhaeusern a publié la sienne sous la direction d'Hubert Meyer, ancien conservateur de la Bibliothèque humaniste de Sélestat.

Depuis notre dernière assemblée générale du mois d'octobre 2013 à Mussig, les communes de Muttersholtz, Appenwihr, et Holtzwihr ont posé des plaques commémoratives en mémoire de crashes d'avions pendant le dernier conflit mondial. La commune d'Artolsheim a, quant à elle, érigé un monument pour marquer l'endroit où sept jeunes soldats ont perdu la vie dans le crash de leur Lancaster le 15 mars 1944. Toutes ces actions ont été menées avec Patrick Baumann, ancien membre du comité de la SHHR, qui a été nommé citoyen d'honneur de la commune d'Artolsheim.

Après plus de 20 ans sans avoir sauvé de bâtiments, l'association des Amis de l'Ecomusée d'Alsace a entrepris le démontage d'une étable-écurie au mois d'octobre 2013 à Sundhoffen. Ce sera le 75^e édifice sauvé par l'Ecomusée qui fête cette année le trentième anniversaire de son ouverture, et l'occasion de citer certains des fondateurs de cette utopie devenue réalité, comme Véronique Wurth et Marc Grodwohl, qui sont toujours de bon conseil lorsque nous les sollicitons.

Pour que vive notre Société d'Histoire de la Hardt et du Ried et que nous puissions continuer à publier notre annuaire riche et varié, nous avons toujours besoin de vos textes et de vos contributions. Avis aux auteurs !

Jean-Philippe STRAUDEL

SOMMAIRE

Raymond Schelcher	Hirtzfelden sur la Hardt.	p.5
Louis Schlaefli	A propos d'un ouvrage de la bibliothèque de Jean-Louis Moeller, curé de Hirtzfelden (1678-1689).	p.21
Louis Schlaefli	Notes sur les cloches de Hirtzfelden.	p.24
Claude Muller	Le duc de Bourgogne en Alsace (1703).	p.29
Louis Schlaefli	Un ouvrage de théologie dédié au curé Chabrun d'Obersaasheim.	p.34
Claude Muller	Tradition familiale, vocations sacerdotales, milieu rural : les Ebelin de Hirtzfelden.	p.37
Louis Schlaefli	Le baillage de Heiteren en 1776.	p.44
Raymond Schelcher	François-Antoine Jecker (1765-1834). Un génie de la mécanique.	P.47
Louis Schlaefli	Notes relatives à quelques monuments funéraires remarquables du cimetière de Neuf-Brisach.	p.62
Jean-Michel Grunenwald	Quelques notes de lecture sur la brochure « Le bal manqué ou Croutignac en révolution » et sur son auteur, le docteur Sylvain Eymard (1792-1869)	p.89
Georges Bordmann	Un « passe-port » à l'intérieur	p.95
Olivier Conrad	Auberges, cabarets, cafés et autres débits de boissons dans la Hardt et le Ried au dix-neuvième siècle	p.99
Jean-Philippe Strauel	Nos cousins d'Amérique : l'exemple de Grussenheim.	p.115
Patrice Hirtz	Internet : un outil pour retrouver nos cousins d'Amérique.	p.127
Raymond Gantz	Assurance contre la mortalité du bétail en Alsace – Lorraine.	p.139
Aloyse Brunsperger	Neuf-Brisach, Neubreisach de 1870 à 1918. Bref aperçu historique. 1914.	p.143
Norbert Lombard	La Grande Guerre du sergent Schmidt Ernest, originaire de Schoenau. 1 ^{ère} partie : l'année 1914.	p.145
Bernard Gilbert	Une catastrophe ferroviaire à Sundhoffen.	p.159
Joseph Armspach	La métamorphose du centre de Logelheim.	p.163
Didier Jehl	Schwobsheim entre évacuation et occupation.	p.167
Pierre Marck	Impressions d'une exilée de Biesheim au Mas d'Agenais.	p.177
Patrick Reinbold	Le 15 Mars 1944 : une nuit de sang et de feu sur le village d'Artolsheim	p.181
Marc Grodwohl	Autopsie d'un fossile de l'écomusée : le pigeonnier d'Oberhergheim.	p.189
Jean-Philippe Strauel	Procès-verbal de l'assemblée générale du 13 octobre 2013 à Mussig.	p.205
Olivier Conrad	Photos de l'assemblée générale du 13 octobre 2013 à Mussig.	p.207
	Revue de presse.	p.209

HIRTZFELDEN SUR LA HARDT

Raymond Schelcher

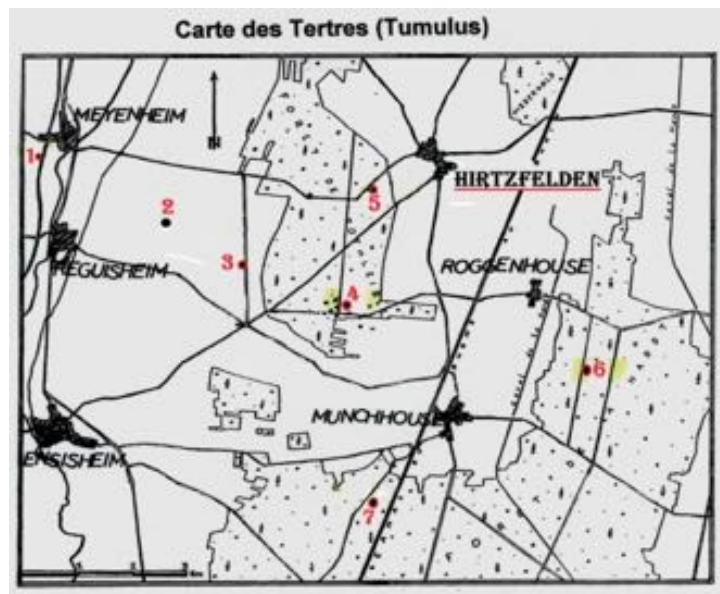
Hirtzfelden est l'une des dix-sept communes du canton d'Ensisheim rattachées à l'arrondissement de Guebwiller. En 1972, la commune adhère au SIVOM Essor du Rhin, devenu district en 1983 puis communauté de communes en 2001. Les armoiries datent de 1963 et représentent un cerf sur fond jaune. En héraldique, elles se décrivent : *"D'or au cerf couronné de gueules passant sur une terrasse de sable"*. Le cerf est déjà présent sur les armes portées par Jean Caspar Helbling de Hirtzfelden en 1667.



L'origine du village s'insère dans celle du monde rhénan qui, au début du premier millénaire de notre ère, commence à fixer les populations. La mise à jour en 1920 d'un cimetière mérovingien près de l'église paroissiale prouve l'existence d'un habitat déjà bien établi à cette époque. Mais des traces de la présence de l'homme sur le sol de Hirtzfelden sont relevées déjà à l'âge du bronze (1800 – 750 avant Jésus-Christ), par la découverte, en 1984, d'une hache en bronze déposée au musée de la Régence à Ensisheim.

D'autres découvertes ponctuelles provenant de Hirtzfelden ou des environs proches démontrent l'ancienneté de l'occupation humaine dans cette zone. Les hommes de l'âge du bronze vivaient surtout de l'élevage et s'établissaient dans les massifs forestiers, ce qui explique la présence dans la forêt du Rotleible d'un certain nombre de tertres (Tumuli). Une carte archéologique établie par l'architecte Winkler à la fin du siècle dernier situe deux groupes de tertres (*tumuli*) dans la forêt du Rotleible, qui dateraient de l'époque "Hallstatt – La Tène".

Le premier est composé de cinq tumulus, le second de deux. L'un d'eux a été fouillé en automne 1957 au sud-ouest du village par Jehl et Bonnet. Il semblait déjà avoir été pillé autrefois et n'a livré que des éléments épars : quelques rares tessons, des ossements humains éparpillés à faible profondeur et une boucle d'oreille en bronze.



Jehl, Bonnet 1962, p, 18-20 et fig. 5-6

Des Rauraques à Hirtzfelden

Au cours de la Tène finale (220 – 50 avant Jésus Christ), période qui précède l'arrivée des Romains, l'Alsace connaît un peuplement assez dense avec les Médiomatriques en basse Alsace et les Rauraques en haute Alsace. Cette période de la Tène finale est marquée par un accroissement démographique qui se traduit par l'implantation de nombreux établissements ruraux, petites communautés villageoises.

Les peuples qui habitaient primitivement sur les deux rives du Rhin portaient le nom générique de Celtes. Sous l'occupation romaine, César intégrait ces peuples à la Gaule, ce qui veut dire que notre province faisait partie de la Gaule celtique. Les Celtes/Gaulois établis en haute Alsace, portèrent le nom de Rauraques, ayant Augst (Augusta Raurica) pour centre.

Des fouilles menées en 2001 au sud de l'extension de la gravière communale par l'Association de Sauvetage du Patrimoine Archéologique de Wittelsheim (ASPawe), sous la direction de M. Joseph Strich et à la demande du Service Régional d'Archéologie (SRA), ont permis de mettre à jour des vestiges datant du premier siècle avant Jésus-Christ. Les données des fouilles ont mis en évidence l'existence d'un site de plaine établi sur la basse terrasse rhénane, entouré d'un fossé délimitant probablement une propriété. Les vestiges sont attribués à un habitat daté de l'époque de la Tène finale.

Sur le site fouillé, des poteaux rappelaient les fondations d'un ancien bâtiment et peut-être d'un silo servant à stocker des denrées (céréales ou autres). Juste à côté, matérialisé par des balises, on pouvait voir les traces de ce qui constituait certainement deux greniers sur poteaux de bois. Plus loin encore les archéologues ont mis à jour une tranchée de profil trapézoïdal de 60 centimètres de profondeur, d'une quarantaine de mètres de long, sur un mètre de large. Une rupture de 3,70 mètres dans cette tranchée laisse penser qu'il pourrait s'agir d'une entrée. «Les habitations de l'époque étaient faites de bois et de terre, ce qui explique le peu de vestiges retrouvés, contrairement à l'époque romaine, où on découvre des fondations en pierre de taille » explique Monsieur Strich¹.

¹ Joseph Strich, président de l'ASPawe.



Les archéologues au travail sous la direction de Joseph Strich

Ces découvertes ne sont pas le fruit du hasard, explique Joseph Strich. "On se trouve à proximité de la voie antique Mandeure, Wittelsheim, Ensisheim, Brisach et autant de communes où de nombreuses découvertes archéologiques ont été effectuées"².

Des tombes mérovingiennes.

Le haut Moyen Age, période du sixième au huitième siècle, est appelé par l'archéologie, époque mérovingienne. L'Alsace compte de nombreux cimetières datant de cette période. Un cimetière mérovingien avait été mis à jour lors du creusement des fondations pour la construction de la grotte de Lourdes en 1921. Plusieurs couches d'ossements se trouvaient à cet endroit. Ils ont été remis en terre près de la grotte³.

Hirtzfelden ancienne possession de Murbach

Le nom de la localité apparaît dès 728 parmi les biens de l'abbaye de Murbach. A cette époque le sol appartenait à des aristocrates qui firent d'abondantes donations aux monastères. Ainsi, à la fin de sa vie, en 735 – 736, le comte Eberhard, bienfaiteur de Murbach fit une ultime et généreuse donation à l'abbaye, portant à 23 les localités alsaciennes, dont le village de Hirtzfelden (Hiruzfeld) isolé dans la plaine sèche de la Hardt⁴.

Les Habsbourg, qui étaient devenus dès le XI^e siècle comtes de Haute-Alsace et possesseurs de l'immense forêt de la Harth, étaient en outre, en qualité d'avoués de l'abbaye de Murbach, le bras séculier de cet établissement, fonction dont ils profitèrent pour

² ZEHNER (Muriel), *Etude céramologique*. Meyer, Brunel 1977, p.26. PLOUIN (Suzanne) *Hirtzfelden, diagnostic archéologique*, (7- 11 octobre 1996). Denkmäler der vorrömischen Metallzeit im Elsass. Sammlung Nessel in Hagenau, par A.W. Naue.

³ FORRER (R), *Tombes mérovingiennes en Alsace* par. DOLLINGER (Philippe), *Histoire de l'Alsace, de la Préhistoire à nos jours*.

⁴ Charte publiée par BRUCKNER (A), *Regesta Alsatie oevi merovingici et karolini, 496-918, 1 : Quellenband*, Strasbourg et Zürich, Heitz, 1948, n° 127, p. 68.

s'approprier de nombreux biens, entre autres le village de Hirtzfelden, qui passe ainsi des mains des religieux dans celles de leurs baillis.

Hirtzfelden rattaché à la seigneurie de Landser

La seigneurie de Landser tire son nom du château de Landser, siège du bailli autrichien. Elle était l'une des plus anciennes possessions autrichiennes ; Ensisheim fut le centre administratif des territoires autrichiens, et ce jusqu'en 1648. La seigneurie comprenait 33 villages répartis en un bailliage supérieur et un bailliage inférieur (Ober-und Nieder-Amt Landser). Hirtzfelden fit alors partie des treize villages du bailliage inférieur (Bas-Landser), qui avait pour chef-lieu le village d'Ottmarsheim, où habitait le sergent et receveur de la seigneurie (Landweibel).

Jusqu'en 1648, les Habsbourg assurèrent leur domination sur la seigneurie de Landser. Trouillat, dans le tome III, dresse un état des revenus et prestations dont jouissaient les ducs d'Autriche, landgraves de la haute Alsace, dans plusieurs localités de cette contrée. Ainsi on relève qu'en 1304, le village de Hirtzfelden « doit comme taille au maximum 100 quartauts de seigle, 100 quartauts d'avoine et 14 livres en argent, et au minimum 80 quartauts de seigle, 80 quartauts d'avoine et 10 livres ainsi qu'un droit de gîte ».

La seigneurie de Landser fut l'une des plus riches terres des pays antérieurs autrichiens. Aux revenus ordinaires s'ajoutaient ceux de la forêt de la Harth. Elle était particulièrement appréciée par les archiducs d'Autriche, qui s'adonnaient aux plaisirs de la chasse. En une saison de chasse, en 1627, l'archiduc Léopold et ses invités y abattirent près de six cents sangliers. Les archiducs s'étaient d'ailleurs fait construire une maison de chasse à Munchhouse.

Au XVI^e siècle les Truchsess, seigneurs de Landser

Le 22 décembre 1519, les archiducs d'Autriche Ferdinand et Charles établissent un contrat d'engagement de dix ans en faveur de Jean Truchsess de Wohlhausen et de Jean Truchsess le jeune, son cousin, pour le château et bailliage de Landser « à leur charge d'être toujours prêts à les tenir ouverts aux archiducs et de les y laisser séjourner ou parcourir dans tous les sens ou ceux qu'ils jugeront convenables d'y envoyer, et de conserver les droits sur les dits fauves dans le dit bailliage, suivant les anciens usages. Dans le cas où les dits majesté et altesse royale voudraient disposer autrement au sujet des bêtes fauves dans les bois de la Harth, ils n'y opposeraient aucun trouble ni empêchement ».

Fidèles à la restauration catholique, les Habsbourg s'opposèrent aux princes protestants en Allemagne, ce qui conduisit à la terrible guerre de Trente Ans. La paix de Westphalie y mit fin en 1648. La majeure partie de l'Alsace est rattachée à la France et les liens entre les Habsbourg et notre province sont définitivement rompus⁵.

Les terres du bas-et du haut-Landser à la famille Herwart

Louis XIII a confirmé en 1642 la donation de la seigneurie de Landser faite, vers 1636, par le duc de Saxe de Weimar à Henri Herwart, pour en jouir en toute propriété ainsi que ses successeurs, sans distinction de sexe.

⁵ PERRIN (Jean), « La seigneurie de Landser de 1632 à 1634 », *Annuaire de la Société d'Histoire Sundgauvienne*, 1969.

Louis XIV, dans ses lettres patentes de 1645 et de 1679, ordonne l'enregistrement de ladite donation en faveur des frères Barthélemy et Jean Henri Herwart, banquiers à Augsbourg. Dans le document conservé aux Archives départementales à Colmar qui porte le titre « Observations sur la propriété des terres de la Grande Huningue et du haut et bas Landser » on peut lire : "Qu'ils méritent bien de l'Etat, tant par les soins de leur intelligence dans la construction des places fortes de Brisack et de Philippsbourg, que pour avoir, par des prêts de sommes considérables, empêché la mutinerie des Troupes d'Alsace qui étaient sur le point de se révolter, faute de paiement".

Déclaration des revenus annuels (cens) de 1626 – 1627, de la famille Herwart, seigneurie du Bas-Landser, dans la commune de Hirtzfelden⁶ :

	Livres	Sols	Deniers
Taille	50	13	4
3 agneaux	4		
101 poules et poulets	75	15	
Umgeld	140		
Débit de sel	19	4	
Boucherie	9	3	4
53 rézaux de seigle	318		
55 rézaux d'avoine	198		
18 manants	30		
Total :	794	15	8

La seigneurie de Landser à Jean Frédéric de la Tour, marquis de Gouvernet.

Après la mort d'Henri Herwart, la part de ce dernier passe à son fils, Philibert Herwart, qui la cède le 9 mars 1675 à Barthélemy Herwart, conseiller d'Etat. A la mort du dernier de la lignée mâle, les fiefs revenant de la maison d'Autriche et relevant de la couronne de France passent aux nobles de la Tour, marquis de Gouvernet, derniers vassaux. En effet, Jean Antoine Herwart, l'un des enfants survivants de Barthélemy Herwart, venait de mourir le 10 avril 1713 et sa sœur Esther Herwart, marquise de Gouvernet, est devenue seule propriétaire des terres de Landser et de Huningue par le décès, sans postérité, de ses deux frères. Elle quitte la France à cause de sa religion calviniste pour se réfugier en Angleterre, et donne à son neveu Charles Frédéric de La Tour, marquis de Gouvernet, lesdites terres.

Dans son rapport de 1726, la commission royale confirme que les fiefs héréditaires, dont l'un revient de la Maison d'Autriche et dont l'autre faisait partie du domaine de la dite maison (les Habsbourg) relèvent à présent de la couronne de France. Les deux fiefs sont possédés par les nobles de la Tour, le marquis de Gouvernet, aux termes des avenants et dénombremments du 27 mars 1726⁷.

⁶ AHR - Série S 2 E/74.

⁷ *Annuaire de la Société d'Histoire des régions de Thann-Guebwiller*, (1977-1982).

Fin de la seigneurie de Landser

Au moment de la Révolution française la seigneurie de Landser était possédée conjointement par les comtesses de Sénozan et Périgord et par le comte de Miramont et Veine, qui les avaient acquis des Gouvernet par héritage. Le Directoire du Haut Rhin, en vertu du décret du 21 mars 1792, ordonne : « Que les revenus du Fief de Landser seront perçus par le Directeur de la régie nationale ou du receveur des droits d'enregistrement, chacun dans son arrondissement. Que le directeur de la régie nationale dresserait l'inventaire général des biens comportant le Fief de Landser, sur le vu duquel, le district d'Altkirch procèdera à la vente des biens dont il s'agit, dans la forme des ventes de biens nationaux ». Certifié par le secrétaire général de la préfecture du Haut Rhin⁸.

La Révolution instaure les municipalités

Prévôt, bourgmestre, maire, tels sont les titres portés au cours des siècles par les personnes chargées de responsabilités au sein des communautés villageoises en Alsace. A Hirtzfelden le nom de Nicolas Walch, prévôt, apparaît en 1590 dans la « Chronique de Hirtzfelden ». Le maire fut toujours un homme du pays, et au début le recrutement se fit principalement parmi les propriétaires fonciers (Ebelin, Schmoll, Jecker, Hoffmeyer, Schmitt, Viger...). A partir de 1848 on accède plutôt à la fonction à travers les jeux partisans. Le critère principal restait tout de même une certaine aisance, garantissant instruction et disponibilité.

Composition de la municipalité en 1790

Laurent Schmoll, maire, Michel Zepfel et Joseph Roelly, membres de la municipalité, Xavier Troller, procureur de la commune. Les notables qui formèrent, avec la municipalité, le conseil général de la commune : Jean Jaggy, Jean Leimbacher, Georges Trost, François Joseph Freyburger, Georges Strosser et Georges Jecker.

Liste des prévôts, bourgmestres et maires

Prévôts

1590 :	Walch Nicolas
1595 :	Schmidt Nicolas
1666 :	Ebelin Jean
1678 :	Blumlin Jean Georges
1684 :	Ebelin Jean
1732 à 1756	Ebelin Jean-Jacques
1756 à 1790	Ebelin Barthélemy ⁹

Bourgmestres

1759	Jecker Laurent
1763	Hoffmeyer Georges
1776	Baumgartner Michel

⁸ AHR Série S 2 E/74 ; 1 E 44 - 12

⁹ La famille Ebelin exerça les fonctions de prévôt (schultheiss) pendant plus de cent ans

Maires

1790	Schmoll Laurent, propriétaire	1871	Jecker Louis, cultivateur
1792	Schmitt Laurent, cultivateur	1886	Jecker Antoine
1795	Jecker François Joseph	1903	Hegy Jérôme
1802	Schmoll Laurent	1909	Zumbiehl Edouard
1805	Jecker Joseph	1919	Naegelin Joseph
1807	Schmoll Laurent	1929	Jecker Joseph
1808	Jecker François Joseph	1935	Sauvageot Charles
1813	Hoffmeyer Laurent, propriétaire	1940	Jecker Joseph
1816	Hoffmeyer Laurent	1941	Jecker Dominique
1821	Schmitt Laurent, juge de paix	1942	Zaepfel Victor
1830	Hoffmeyer Laurent, fils géomètre	1945	Sauvageot Charles
1831	Jecker François Antoine, cultivateur	1946	Sauvageot Justin
1837	Jecker François Antoine, cultivateur	1953	Rusch Alphonse
1841	Jecker Gervais, marchand de fer	1965	Schubnel Emile
1846	Jecker François Joseph, huilier	1971	Schelcher Raymond
1847	Viger Antoine, maréchal-ferrant	1983	Sauvageot François
1864	Danner Gervais	2008	Agnès Matter-Balp
1959	Sauvageot Robert		

L'abbaye de Lucelle propriétaire à Hirtzfelden

L'abbaye de Lucelle (*Lucis–cella, Lützler-Stift*), la plus ancienne et la plus célèbre maison de l'Ordre de Cîteaux de toute la haute Germanie, date sa fondation en l'an 1123. Elle était située à l'extrémité du Sundgau, au pied du mont Jura, dans un lieu perdu, près d'un ruisseau appelé Lützel qui lui donna son nom. Elle reconnaît pour ses fondateurs les comtes Hugues de Chamilly, Amédée de Neufchâtel et Richard de Montfaucon, qui obtinrent de Berthold de Neufchâtel, évêque de Bâle, leur oncle, les terres sur lesquelles le monastère fut construit.

Vers 1200, l'abbaye dirige dix-sept fermes, dont douze en Alsace, ainsi que les terres rattachées à chacune de ces exploitations. Jusqu'à cette époque la plupart des biens étaient acquis par donation. Par la suite, les achats et les échanges prirent le pas sur les donations. L'administration des paroisses et les travaux agricoles assurés par les moines et frères permirent à l'abbaye de vivre et de pratiquer la charité.

Dans une bulle confirmative des possessions de l'abbaye de Lucelle donnée par le pape Eugène III le 17 juillet 1147, apparaissent les noms des villages de Muttersheim¹⁰ et Irzuelden (Hirtzfelden) situés dans les vastes clairières nées des déboisements pratiqués au siècle précédent, puis de la cour – cellier de Hattstatt. Le mot cour, dérivé du latin "*Curtis*" (en allemand : « *Hof* » ou « *Sennhof* ») désignait un domaine agricole, composé d'une ou de plusieurs maisons, de jardins, de pâturages, de terres arables, de prés et de forêts. Par les deux premières cours, l'abbaye prend pied dans la plaine d'Alsace, tandis que celle de Hattstatt lui donne accès au bon vignoble du pays.

Les actes des biens, droits et revenus de l'abbaye de Lucelle datés du 9 février 1689, mentionnent une rente dite Collonge du Rtleiblin, dont les biens censitifs sont situés entre le ban de Hirtzfelden et celui de la ferme de Muetersheim. Pour la jouissance de ces biens la

¹⁰ Muttersheim : village situé entre Munchhouse et Ensisheim, disparu durant la guerre de Trente Ans.

communauté de Hirtzfelden s'engage à livrer à l'abbaye de Lucelle une rente annuelle de 3 sacs de seigle, 2 sacs d'orge et 1 sac ½ d'avoine le jour de la St Martin.

Dans un compte-rendu de 1713, le sieur Thiébaut Harniht, régisseur de la chancellerie de la Chambre d'Autriche Antérieure, sise à Ensisheim, note des rentes et revenus de la cour dite *Cappelhof* appartenant à l'abbaye de Lucelle, dont il a l'administration et pour laquelle Hirtzfelden verse une rente annuelle depuis 1607, à savoir :

- 2 réaux de seigle à la St Martin,
- 1 rézal et 3 boisseaux de la collonge.

Ces biens firent l'objet d'un litige entre les religieux de Lucelle et les habitants de Hirtzfelden. En effet, depuis l'année 1705, la communauté de Hirtzfelden n'a plus honoré cette rente. Le 22 septembre 1713, le R.P. Jean Baptiste Bilchot, procureur du couvent de Lucelle à Lutterbach, assisté de Nicolas Chantereau, procureur de ladite abbaye, fondé de pouvoir de celle-ci, se rendent à Hirtzfelden en la maison de Barthélemy Ebelin, hôte, où pend l'enseigne "Au Cheval Blanc", pour porter à la connaissance de la communauté, que le non-versement de la rente a donné lieu à l'abbaye de leur intenter un procès, pour les faire condamner à leur payer tous les arrérages échus et ceux à venir à perpétuité, pour les terres et pâturages qu'ils possèdent de l'abbaye. Le même jour la communauté accepte de verser à l'abbaye les arrérages, soit :

- 21 sacs et 3 picotins de seigle,
- 10 sacs d'orge,
- 11 sacs et 3 picotins d'avoine à raison de 6 boisseaux le sac, mesure d'Ensisheim.

La communauté s'engage aussi à verser la rente de cette année 1713, qui échoit à la Saint Martin. Ont signé : « Frère Jean Baptiste Bilchot, *groskeller* à Lutterbach ; Jean Chantereau, procureur au Conseil souverain d'Alsace et fondé de pouvoir de monsieur l'Abbé de Lucelle ; Ebelin, prévôt ; Albrecht Jecker, Barthélemy Ebelin, Jean Bernard, Laurent Simon, Schmoll, Mathis Jecker, Laurent Jecker, Jean Adam Rusch, Jean Hoffmeyer, André Kempf, Georges Simon, Michel Eggerman et Thomas Jecker, ne sachant écrire, ont fait leur marque ».

La ferme des abbés de Lucelle comprenait deux groupes de bâtiments (parcelles numérotées de 297 à 303 au cadastre de 1811). Les parcelles 301 à 303 constituaient la partie principale, c'est-à-dire la maison des recettes du couvent. Comme c'était le cas dans d'autres communes, la maison des recettes était plus solidement construite que les habitations des villageois. Elle était l'endroit où on venait payer la dîme et les redevances qu'encaissait l'abbaye de Lucelle. De l'ancienne maison des moines il restait, jusque dans les années 1980, la cave voûtée construite en pierre de taille, ainsi que le sol de la grange entièrement dallé en pierres de grès des Vosges, qu'on peut encore voir aujourd'hui. Du temps où les moines étaient propriétaires, les parcelles 297 à 300 comprenaient les annexes: bergerie, grange, étables et habitat pour les valets.

Après la guerre de Trente Ans les moines vendirent leur ferme en deux lots mais ils gardèrent des terres et pâturages :

- La partie principale fut achetée par la famille Ebelin (en rouge) qui possédait déjà une propriété à Hirtzfelden.



La propriété des moines en rouge et bleu

- Les annexes revinrent à Jean Caspar Helbling (en bleu). On sait que l'un des fils, François, était moine cistercien à l'abbaye de Lucelle, d'où sans doute le passage d'une partie de la ferme des mains des moines de Lucelle dans celles des Helbling vers 1650, puis au couvent des Ursulines à Ensisheim, et de là, aux Jésuites d'Ensisheim qui sont propriétaires de cette ferme jusqu'en 1765, année de leur dissolution.



La famille Helbling propriétaire à Hirtzfelden

Jean Caspar Helbling est le fils de Caspar Helbling (décédé le 6 janvier 1619) et d'Elisabeth Pfender (alias Pfendler). De religion catholique, il a été baptisé le 10 juin 1582 à la collégiale de Fribourg-en-Brigau. Il étudia la médecine à la célèbre université de Padoue, en Italie, où il obtint le titre de docteur en médecine et professeur titulaire à l'université de Fribourg. Il fut élu à neuf reprises recteur de l'université. Son portrait conservé par la baronne Huber de Gleichenstein au château d'Oberrotweil, près de Brisach, mentionne dans sa légende qu'il fut pendant vingt-cinq ans conseiller de l'archiduc Léopold, avant de le

devenir auprès de l'archiduchesse Claudia. Dans l'*Oberbadisches Geschlechterbuch de J. Kindler von Knobloch (Band 2, 1905)*, on peut lire que Jean Caspar Helbling acquit les biens d'Hirtzfelden, en Alsace, qu'il transmitt comme trousseau (*Ausststeuer*) à sa fille Maria Cäcilia au couvent des Ursulines à Ensisheim.

Parmi les treize enfants que Jean Caspar Helbling avait eus de ses trois épouses, plusieurs garçons portèrent la particule « de Hirtzfelden ». Son fils aîné, Jean Caspar, était donateur d'un ex-voto conservé à la chapelle de Notre-Dame des Pleurs à Kientzheim. Après de brillantes études, il obtint, à l'âge de 22 ans, le 21 octobre 1636, son diplôme de docteur en médecine. Il acquit très vite une solide réputation et fut au service des différentes communautés religieuses à Saint-Gall. Il entretenait également une très importante clientèle privée, lui garantissant un revenu considérable. Avec son demi-frère François, il fut anobli par l'empereur Ferdinand III, à Vienne, le 4 avril 1650. Les deux frères eurent la permission d'ajouter « de Hirtzfelden » à leur patronyme. François Helbling, professeur, était à cette époque moine à Lucelle. Il acheta le 2 décembre 1680, du révérendissime abbé de Lucelle Bernardin Buchinger, le village de Buchholtz près de Waldkirch en Forêt-Noire. Il se nomma dès lors Helbling de Hirtzfelden et Buchholtz. Quant à Jacques - Christophe Helbling, demi-frère des deux précédents, professeur à l'université, docteur en théologie et doyen à Fribourg, il finit sa vie comme abbé-mitré de l'abbaye du St Esprit à Madosca en Hongrie. Sa pierre tombale se trouve toujours à la chapelle n° 2 de la cathédrale de Fribourg. Elle porte l'inscription : « *Donus Jacobus Christophorus Helbling, ad Hirtzfelden et Buchholtz* ».

Les Jésuites d'Ensisheim possèdent une ferme à Hirtzfelden

Parmi les biens que possédaient les Jésuites jusqu'à la suppression de l'Ordre en 1765, figurait une ferme située dans le village de Hirtzfelden, consistant en une vaste habitation et ses dépendances, et environ 130 hectares de terres labourables. C'était la ferme Helbling que possédèrent un certain temps les Ursulines d'Ensisheim.

Lors de la suppression de l'Ordre des Jésuites en 1765 dans le royaume de France, ceux d'Ensisheim se retirèrent à Porrentruy. Le collège d'Ensisheim fut alors réuni au Collège royal de Colmar, auquel passa entièrement sa riche dotation, dont la ferme à Hirtzfelden, avec les terres qui furent afferchées à Jean Schmitt de 1772 jusqu'à la Révolution¹¹. Plus tard la famille Jecker acheta la ferme qui restera en leur possession jusqu'à nos jours.

La famille Ebelin

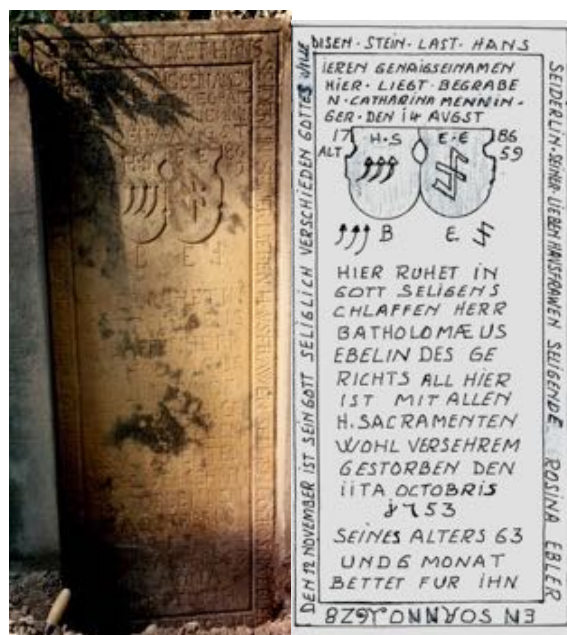
La famille Ebelin apparaît dans les registres paroissiaux par le mariage en 1645 de Jean Ebelin, prévôt, et de Véronique Meyerin ; le couple eut cinq enfants. Elle fut l'une des plus marquantes de l'histoire politique du village de Hirtzfelden. Ses membres furent prévôts et aubergistes, sans interruption jusqu'à la Révolution. C'est dans l'auberge Ebelin "au Cheval Blanc" que Louis XIV dîna copieusement ce dimanche midi 19 octobre 1681 lors de sa visite de l'Alsace. La famille Ebelin ne compte pas moins de sept prêtres sur deux générations, dont Christophe (1684 – 1742), curé à Fessenheim, camérier du chapitre rural de Sainte-Croix-en-Plaine et chanoine à Colmar. On relève aussi deux militaires, dont

¹¹ REUSS (Rodolphe), *L'Alsace au 17e siècle*.

Barthélemy (1766 – 1823), capitaine des Hussards et chevalier de l'Ordre de la Légion d'honneur, qui vivait à Hirtzfelden.



Plaque de 1716 Portant B -E = Barthélemy Ebelin et A -M =Anne Marie Memminger



Pierre tombale de Barthélemy Ebelin

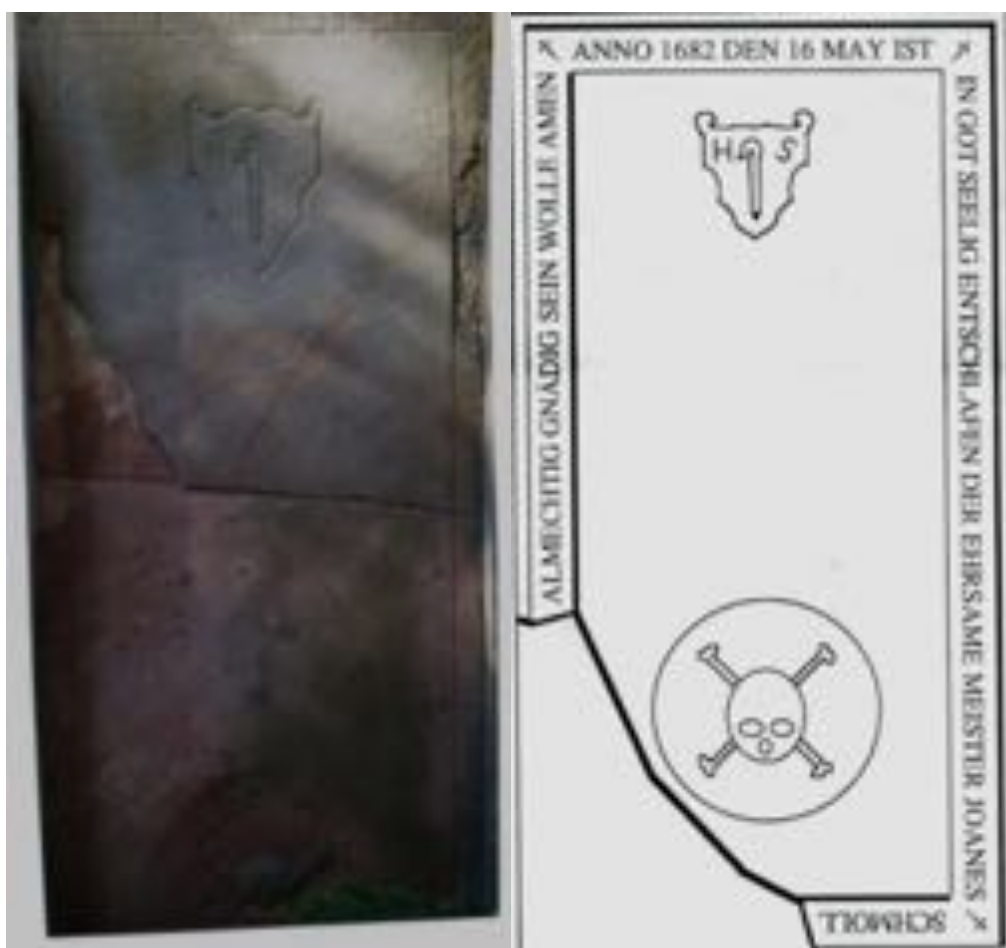
Hirtzfelden, siège de la Confrérie des bergers de Haute Alsace

La Confrérie des bergers de Haute Alsace est connue par sa réorganisation en 1584. Elle rassemblait l'ensemble des éleveurs, fermiers, intendants de bergeries seigneuriales et pâtres du Sundgau, du Brisgau, du Ried et de la Hardt. Elle s'étendait depuis le Jura au sud jusqu'au Landgraben au nord de Colmar, et des Vosges à la Forêt-Noire. La Confrérie des bergers se trouvait sous la tutelle et la protection du puissant comte de Ribeaupierre.

Au Moyen Age la religion était partout présente, les corporations n'eurent garde de l'oublier. Chacune d'elles était placée sous le patronage du saint que l'on considérait comme protecteur de la profession et possédait souvent une chapelle qui lui était dédiée. Ainsi, outre les activités liées au but de l'association, les temps forts de la vie associative furent la messe communautaire et l'assemblée des membres suivie du banquet annuel. Tous les ans, à la saint Barthélemy (le 24 août), les bergers se retrouvaient à Hirtzfelden autour de l'autel dans la petite chapelle pour honorer leur patron. Le siège de la confrérie était avant tout un lieu de renforcement des liens sociaux, où les confrères payaient leurs cotisations.

La semaine précédant la réunion du 24 août 1584, des messagers sillonnèrent le Brisgau, le Sundgau, la Hardt et le Ried pour rappeler aux bergers de ne pas manquer ce grand rendez-vous. Le jour venu, de nombreux troupeaux arrivèrent à Hirtzfelden, même de la Forêt Noire et des vallées vosgiennes. C'était un lundi ; le matin de bonne heure, la cloche de la tour de la chapelle Saint-Laurent appela les fidèles à la messe solennelle. L'autel de Saint-Michel, patron des bergers, fleuri et orné de fanions, brillait à la lueur des cierges. Maîtres, valets et garçons s'étaient jetés genoux à terre pour la prière, apportant leur offrande. Près de l'autel, à côté du bailli impérial d'Ottmarsheim, la crosse d'*Oberamt* à la main, se tenaient ses quatre maîtres de confrérie, Hans Satt, de la cour de Lucelle à Erbenheim, Hans Schmoll berger communal de Dessenheim, Hans Schäffer de Bantzenheim et le berger Wilhelm Nabel de Schweighouse. Aussitôt que la cloche eut sonné la bénédiction, la foule se précipita au dehors et les troupeaux se dispersèrent dans la plaine.

Le 30 octobre 1656, l'abbé Bernardin de Lucelle donne la métairie de Müttersheim en bail aux frères Batt et Hans Schmoll, tous deux bourgeois et bergers à Hirtzfelden. Le bail leur est renouvelé en 1667 pour neuf ans. La métairie comprenait une maison avec grange et écurie, ainsi que les biens attenants. Hans Joannes Schmoll¹² établi à Hirtzfelden était maître de la confrérie des bergers. Dans le mur de l'enceinte de l'église se trouve la stèle funéraire de Joannes Schmoll, décédé le 16 mai 1682. Elle présente une tête de bélier avec les initiales H et S de part et d'autre d'une crosse de berger.



Pierre tombale de Joanes Schmoll

¹² AHR - I D Supplément 135 - 152



Hirtzfelden, ancien village de bergers

L'église Saint-Laurent

De l'édifice original du douzième siècle il ne reste que la base du magnifique clocher à bâtière de style roman, que l'on découvre à des lieues à la ronde. Ce dernier a été rehaussé lors de la construction de la nouvelle église en 1778 et consolidé à sa base, ce qui lui donne l'aspect d'un clocher fortifié. La partie inférieure sous le clocher constitue le chœur de l'église d'origine.





Arc entre le chœur et la nef



L'espace du chœur était séparé de l'ancienne nef par un arc triomphal en plein cintre encore visible dans le mur. Ce même espace, aujourd'hui transformé en chapelle, est surmonté par une voûte d'ogives supportée par quatre colonnettes d'angle à chapiteaux, copies conformes de celles de l'abbaye de Murbach en dimension réduite.

Autre merveille de cette chapelle, l'armoire eucharistique taillée d'une pièce dans le grès rose des Vosges, qu'on appelait custode dans l'art religieux. La porte en fer forgé est d'une grande perfection. Elle témoigne du haut niveau de la ferronnerie artisanale du Moyen Age. En 2011, la municipalité de Hirtzfelden a fait réaliser de nouveaux travaux de réhabilitation de la chapelle, qui pourra dorénavant servir aux petites cérémonies.

François Antoine Jecker

Parmi les bourgeois tisserands, teinturiers, forgerons, aubergistes et agriculteurs figuraient les Jecker venus de Suisse en 1645. Cette famille a donné naissance au célèbre mécanicien François-Antoine Jecker.



François-Antoine Jecker (1763 - 1834).

Il a été élève du meilleur ingénieur anglais, Ramsden, de 1786 à 1792. Par des études personnelles dans les sciences mathématiques, il réussit à produire lui-même les instruments de mesures nautiques, astronomiques, optiques, de géodésie et de poids et mesures. Ses fabrications furent nombreuses, notamment les trébuchets (balances à monnaies), nombreuses furent ses distinctions, mais encore plus grand son mérite comme créateur d'une importante fabrique d'instruments de mesures à Paris. Il était aussi connu comme éducateur pour ouvriers pauvres. La commune de Hirtzfelden possède une très belle collection d'instruments issus de ses ateliers. Ce sont de véritables objets d'art recherchés par de nombreux collectionneurs.



Trébuchet Jecker



Lorgnette Jecker

François-Antoine avait aussi un frère, Laurent, qui s'était installé en 1802 à Aix-la-Chapelle, où il a ouvert un atelier de fabrication d'épingles de toutes sortes. En 1804 il emploie 160 ouvriers lorsque Napoléon lui offre une montre Empire.

Le moulin à huile Jecker du XVIII^e siècle

La ferme Jecker possède un vieux moulin à huile en bon état de conservation. Il date du temps des Jésuites, propriétaires des lieux jusqu'en 1765. Les Jecker pressaient de l'huile jusqu'après 1945. La presse à huile Jecker mérite une attention particulière pour sa sauvegarde. Alphonse Jecker (1877 – 1972) fut le dernier huilier au village. C'est avec une fierté, mêlée de nostalgie que son fils Arsène, actuel propriétaire, aime commenter le fonctionnement du moulin. « Pendant la guerre nous étions très sollicités ; l'huile se faisait rare et on pressait surtout la noix et le colza. A l'origine, la meule était tournée à l'aide d'un cheval et mon père fit motoriser le moulin. Mais au dix-neuvième siècle on pressait surtout le lin et le pavot ».



Moulin à huile

Le pigeonnier Jecker

Le seul vieux pigeonnier encore visible au village est celui de la cour de la ferme Jecker. Il faut savoir qu'à l'époque seigneuriale le droit de tenir des pigeons de plein vol, c'est à dire, se nourrissant librement dans les champs aux frais d'autrui et au point de constituer une calamité, était réservé au seigneur et aux notables du village. Un règlement de 1730 donna le ton : en premier lieu, il n'est permis à quiconque, à l'exception de sa Gracieuse Seigneurie, de tenir des pigeons divagants ou aux personnes qui la représentent à savoir messieurs les *Schultheiss* et Maires, ainsi que les personnes qui jouissent par ailleurs des privilèges.



Le pigeonnier Jecker

Les puits

On recense encore à Hirtzfelden une dizaine de puits qui, jadis, représentaient la source de vie, précieux don de la nature, mais qui hélas aujourd'hui sont à sec ou comblés de gravats. Si l'on n'en tire plus l'eau, les puits sont néanmoins fleuris et forment de beaux monuments décoratifs.



Puits communal de 1739



Puits Zaessinger (ex. Ebelin) de 1774

A PROPOS D'UN OUVRAGE DE LA BIBLIOTHEQUE DE JEAN-LOUIS MOELLER, CURE DE HIRTZFELDEN (1678-1689)

Louis SCHLAEFLI

Rares sont les bibliothèques anciennes de curés passées en bloc à la postérité. Celle de Mathieu Wenck, curé de Widensolen (1621-1628), a disparu, avec tout son mobilier "*im Mansfeldisch Raub und brandt*"¹. Par contre, celle de Jean de Westhouse, recteur de Sélestat, léguée à la paroisse en 1442, constitue le noyau de la Bibliothèque humaniste de Sélestat ; celle, très importante, de Hieremias Rapp, d'Erstein, recteur d'Offenbourg, léguée au Séminaire de Molsheim, subsiste, en bonne part, au Grand Séminaire, mais sans doute plus au complet². Celle que Jean Wicelius avait léguée par testament³ à la Chartreuse de Molsheim a sans doute totalement disparu dans l'incendie – criminel - de la Bibliothèque municipale de Strasbourg en 1870, où elle avait été transférée à la suite de la confiscation révolutionnaire.

Mais, le plus souvent, on ne connaît les bibliothèques de curés que par leur inventaire de succession. Nous avons relevé quantité d'inventaires de bibliothèques d'ecclésiastiques, parfois importantes, dont il ne subsiste, à notre connaissance, aucun exemplaire. Quel a été le sort des ouvrages de Wilhelm Burck, curé d'Ohnenheim, décédé en 1572, dont l'inventaire de succession ne comporte pratiquement que des livres, dont des sermons de Geiler, la fameuse *Cosmographie* de Sébastien Munster et un ouvrage de médecine. Quant au reste, bien peu de choses : "*Item II tischlachen. Item II hembder. Item I par hoßsen mit leimen stünppffen. Diß ist aller sein haußrath. Mehr hab ich nicht kunden finden in aller seiner verlassenschaft*"⁴. Que reste-t-il de la bibliothèque que le curé Gaudanus a léguée à la Ville d'Obernai en 1596⁵, des 39 volumes de Léonard Lerlin, curé de Grussenheim, mort en 1585⁶ ? Erhard Malatzius, curé de Dambach-la-Ville (+ 1572), a-t-il bien fait de léguer sa bibliothèque à ses paroissiens⁷ ? Celle de son successeur, Zacharie Viander, a été vendue pour 21 livres après sa mort en 1578⁸. Celle de Jean Wolff, curé de Thann, a été vendue après sa mort en 1582 ; l'un de ses livres existe au Grand Séminaire⁹ et

¹ ABR 1 G 212/43.

² Elle n'est sûrement plus complète parce que, dans le cadre des confiscations révolutionnaires, elle a été intégrée à la Bibliothèque municipale de Strasbourg ; ce qui en subsiste a été restitué en 1827, en vertu du Concordat. Nul ne connaît la part qui n'aura pas été rendue au Séminaire, puisqu'elle a flambé dans l'incendie du 24 août 1870.

³ ABR G 5343/12.

⁴ ABR G 1411.

⁵ GYSS J. *Histoire de la ville d'Obernai*, Strasbourg, 1866, t. I, p. 500, note.

⁶ ABR G 1450, 98.

⁷ ABR G 1411 ; 1 G 21, f. 41.

⁸ ABR 1 G 33/36a.

⁹ SCHLAEFLI (Louis), *Catalogue des livres du seizième siècle (1531-1599) de la bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg*, Baden-Baden et Bouxwiller, Ed. Valentin Koerner, 1995, p. 616, n° 3182.

un autre au couvent de Ribeauvillé¹⁰. Gerhard Venradius, curé de Molsheim, a laissé sa bibliothèque au presbytère du lieu, en 1610 ; il en reste quelques ouvrages au Grand Séminaire.

A moins d'avoir été léguées à une institution (Evêché, Cathédrale, Séminaire, couvent...) ou à un héritier précis, souvent un neveu prêtre, la plupart des bibliothèques d'ecclésiastiques ont été dispersées après leur décès. De ce fait il arrive que, finalement, un ouvrage isolé ait trouvé refuge dans une bibliothèque. Ainsi, un ouvrage ayant appartenu à Paul Bars, archiprêtre d'Andlau, décédé en 1614, existe à la Bibliothèque humaniste de Sélestat¹¹ ; une Bible incunable, imprimée à Venise en 1481, de Jean Bebelius, curé de Rosheim (1610-1624), compte aujourd'hui parmi les trésors de la Bibliothèque municipale de Colmar. A la suite d'un cheminement complexe, un ouvrage de la bibliothèque de Christophe Bissecker, prédicateur à Offenbourg (1646-1649), se trouve aujourd'hui à la bibliothèque du couvent de Ribeauvillé¹². Georges Feger, primissaire à Eguisheim (1511-1512 +), a légué ses livres à l'abbaye de Marbach ; il en subsiste deux au Grand Séminaire et trois incunables à Colmar. De la bibliothèque de Mathieu Frey, de Colmar, vicaire au Grand Chœur de la cathédrale de Strasbourg (1582-1583), un livre se trouve à Sélestat et un autre à Ribeauvillé. Nous savons que les 41 ouvrages laissés par Noé Lindenmeyer, curé de Grussenheim, ont été envoyés à Saverne en 1584¹³, sans doute pour la bibliothèque épiscopale. Plusieurs incunables de la bibliothèque de Pierre Guerran, curé de Saint-Amarin et de Thann, sont conservés à Colmar et un ouvrage du seizième siècle à la Médiathèque André Malraux à Strasbourg (C 508).

Venons-en enfin à l'ouvrage qui constitue le point de départ de notre propos. Nous l'avons vu à la bibliothèque ancienne de l'Institution Sainte-Marie à Saint-Hippolyte et photocopié la page de titre, qui comporte un cachet intéressant, portant sur le pourtour, la mention : "NOVICIAT D'EBERSMUNSTER", et, au centre, les initiales S. M. pour "Société de Marie". De fait, avant d'acquérir le château de Saint-Hippolyte, les Marianistes avaient ouvert un noviciat dans les bâtiments de l'ancienne abbaye d'Ebersmunster, forcément doté d'une bibliothèque. Personne n'est là pour nous dire par quelle voie cet ouvrage y est parvenu et quels ont été ses possesseurs antérieurs. Sans doute le curé Moeller en a-t-il et le premier, puisque l'ouvrage date de 1677 et que le curé y a apposé sa marque de propriété en 1687 : "*Sum M. Joannis Ludovici parochi In Hirtzfelden 1687*" (J'appartiens à maître Jean-Louis Moeller, curé de Hirtzfelden, 1687). Celle-ci est intéressante dans la mesure où elle comporte l'abréviation M. pour *magister*, qui indique qu'il a fréquenté une université et y a conquis le grade de maître (sans doute es arts), d'autant plus que nous ne savons que peu de choses sur son compte.

Natif d'Ensisheim, il n'était que diacre lorsqu'il a été présenté, le 29 mai 1678, sous le nom de Muller à la cure de Munchhouse, mais rien ne dit qu'il y a été admis. Il a été ordonné

¹⁰ SCHLAEFLI (Louis), *Catalogue de la bibliothèque du Couvent de la Divine Providence à Ribeauvillé. Fonds anciens (XV^e-XVII^e siècles)*, Baden-Baden & Bouxwiller, Ed. Valentin Koerner, 2002, p. 90, n° B 84-86.

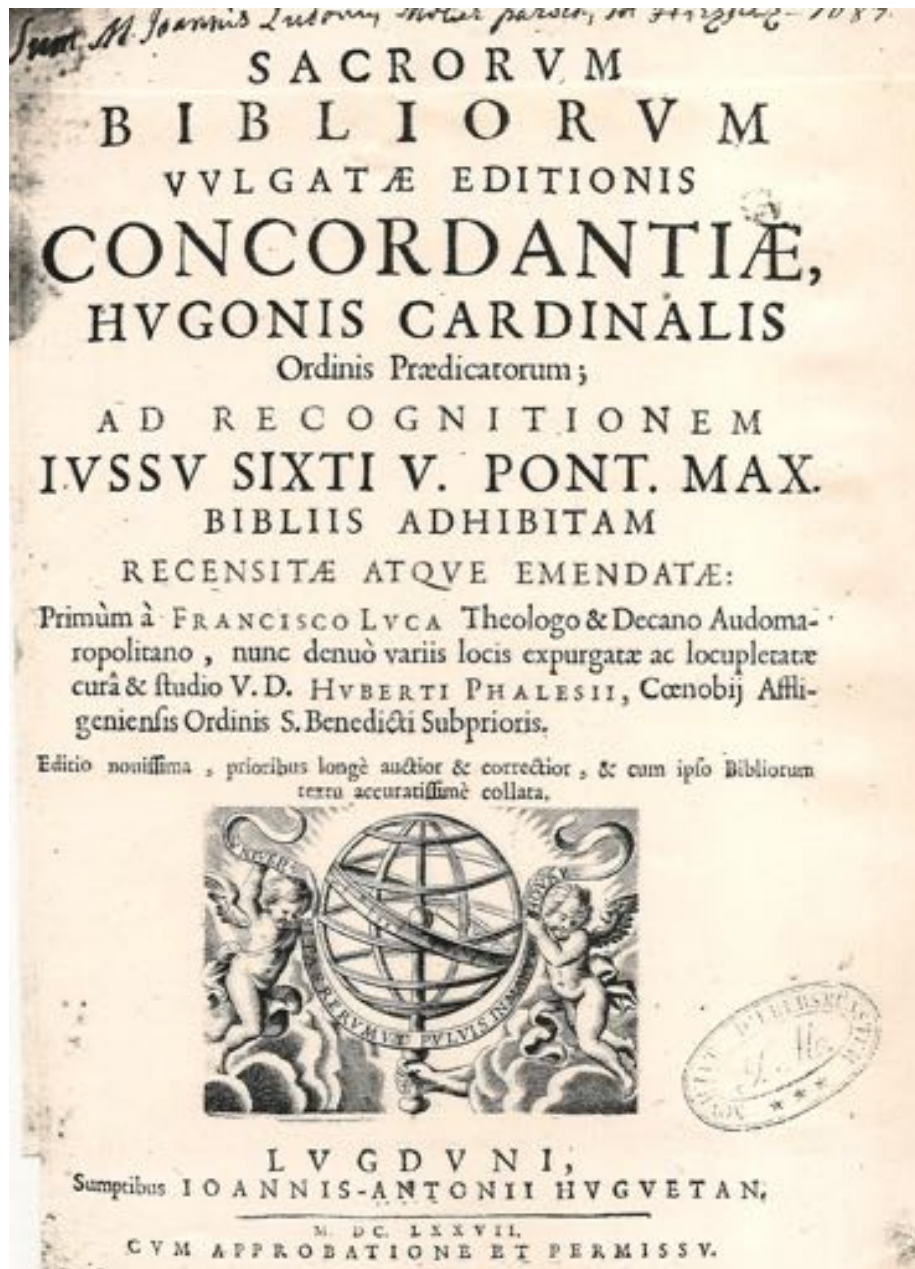
¹¹ WALTER (Joseph), *Sélestat. Catalogue général de la Bibliothèque Municipale. Première série : les livres imprimés. Troisième partie : Incunables et XVI^{me} siècle*, Colmar, 1929, p. 324 n° 1188.

¹² SCHLAEFLI (Louis), *Catalogue de la bibliothèque du Couvent...*, p. 68, n° B 30.

¹³ ABR G 1450, 87.

prêtre le 4 juin suivant, le même mois, il commence à baptiser à Hirtzfelden, où il mourra le 2 février 1689¹⁴.

L'ouvrage en question est un "classique" des bibliothèques de curés, une Concordance biblique, ouvrage pratique qui permet de retrouver n'importe quel mot dans les différents livres de la Bible, ici dans une édition lyonnaise de 1677.



Page de garde de la Concordance biblique (édition lyonnaise de 1677).

¹⁴ KAMMERER (Louis), *Répertoire du clergé d'Alsace sous l'Ancien Régime (1648-1792)*, Strasbourg, 1983, n° 3431.

Hirtzfelden 26. July 1841.
 Guss der Glocken aus dem
 Hirtzfelden 1840. 1100. No 36. 1100.
 Die Glocken aus dem Hirtzfelden 1840. 1100. No 36. 1100.
 1840. 1100. No 36. 1100. P. J. Georgius
 Josephus Christ. Caronius, Franc. ant. Seifert & Maier
 Gervais Seifert & Maier

Fr. Robert
 1817.

Extrait du "Registre des fontes de cloches par les Edel (1717-1892)", conservé au Musée historique de Strasbourg, relatif à la fonte des cloches de Hirtzfelden de 1841, avec refonte de celles de Robert de 1817.

594.
 Causard. n. 1. 64, o. 1. 37, h. 53 cm. Hirtzfelden a.
 Wendelin. Parrain François Antoine Jumbischel de Hirtzfelden
 manne Madeline Diemwall de Niederhingen
 M. F. Furling maire, Mr. L. Bührer curé.
 Got. Wörner, Carl, Orgelpfeifer, Krüger, W. Brandelin.

Extrait d'un registre relatif à la cloche Causard de 1879 (AHR 13 J 64/2.)

NOTES SUR LES CLOCHES DE HIRTZFELDEN

Louis Schlaefli

Comme, au plus tard en 1302, Hirtzfelden disposait d'une église et qu'un recteur y est attesté dès 1426¹, il est évident que l'église devait être munie de l'une ou l'autre cloche dès ces temps reculés. A l'instar de ce qui est arrivé à beaucoup de cloches du Sundgau², celles de Hirtzfelden ont pu disparaître au cours de la guerre de Trente Ans.

I. LES CLOCHES

En août 1686, Caspar Schnorff, évêque-suffragant de Bâle, vient y bénir la cloche S. Louis³. Vingt ans plus tard, en 1706, une autre sera baptisée par Jean-Christophe Haus, également évêque-suffragant de Bâle, au nom de S. Laurent, patron de l'église⁴. Le *Dictionnaire du Haut-Rhin*⁵ mentionne la bénédiction d'une cloche du même nom en 1760 ; s'agit-il d'une erreur pour 1706 ou d'une refonte ? Quoi qu'il en soit, aucune de ces cloches ne subsiste.

Dans le cadre des confiscations révolutionnaires, deux cloches furent réquisitionnées en 1793⁶, ne laissant, comme ailleurs, que la plus petite en place. Jean-Louis Edel signale dans son "Registre des fontes"⁷ qu'il a repris pour refonte, à raison de 28 sous par livre, deux cloches de 480 et 348 livres, fondues par François Robert en 1817, soit à la grande époque de reconstitution des sonneries après les ponctions révolutionnaires.

En 1841, Jean-Louis Edel expédia les deux nouvelles cloches à l'adresse de Joseph Christ, curé, François Antoine Jecker, maire, et Gervais Jecker, adjoint et parrain ; elles furent installées le 26 juillet. Fondues à raison de 36 sous la livre⁸, elles ont coûté 3372,48 fr.⁹.

1.- la grande cloche, (n° 1) du poids de 1870 livres¹⁰, a été qualifiée de "*sehr alt*" par le curé Zimmer, en poste en 1943¹¹. Elle existe en 1996 : "pas dépourvue d'intérêt"¹² ; tonalité : mi bémol¹³.

¹ AHR 25 H 2/31.

² PERRIN (Jean), « Le Doyenné du Sundgau à la fin de la Guerre de trente ans », *Archives de l'Eglise d'Alsace* 1976-1979, p. 117-186.

³ CHEVRE (Fidèle), « Les suffragants de l'ancien évêché de Bâle au XVII^e s », *Revue d'Alsace*. 56, 1906, p. 128.

⁴ BARTH (Médard), *Handbuch der elsässischen Kirchen im Mittelalter*, Bruxelles, 1980, p. 574, d'après R.A. 1906, p. 128.

⁵ *Dictionnaire du Haut-Rhin*, t. II, p. 620.

⁶ LEVY (Joseph), « La rage antireligieuse de la Révolution en Alsace », *Revue Catholique d'Alsace*, 1923, p. 341.

⁷ Registre des fontes de cloches par les Edel (1717-1892), (sans cote), conservé au Musée historique de Strasbourg, f. 69.

⁸ EDEL, Registre fontes, f. 69.

⁹ AHR O 858, d'après : AMS 199/Z (Papiers Pie Meyer-Siat).

¹⁰ EDEL, Registre fontes, f. 69.

¹¹ AES (Archives de l'Evêché de Strasbourg), Liasse 500ter.

¹² AES Dossier Ringue 133, cahier IV, p. 47.

¹³ AES Class. Ringue 122.

2.- cloche du poids de 1109 livres¹⁴. N'existe plus.
Déjà le 1^{er} juin 1841, le curé avait obtenu l'autorisation de bénir ces deux cloches¹⁵.

1875 (21 juillet) : Contrat entre Causard et la commune pour trois cloches, en accord de fa, sol, si bémol, du poids de ca 800, 550 et 350 kg, à raison de 3,20 Mk par kg. Reprise des anciennes cloches à raison de 2,40 Mk le kg¹⁶. Nous avons lieu de penser que le contrat n'a été exécuté qu'en 1879.

1879 : 3 cloches de **Causard** (Prospectus Causard)

1.- cl. de diam. inf. 0,64, sup. 0,57 ; h. 0,53, classée A, confisquée en 1917¹⁷.

Mêmes données. Cl. de Causard. Inscr. :

"WENDELIN.

PARRAIN FRANCOIS ANTOINE ZUMBIEHL DE HIRTZFELDEN.

MARRAINE MADELEINE DÜRRWALL DE NIEDERHERGHEIM.

M. F. FÜRLING MAIRE M. S. BÜRR CURE".

Décor : "*got. Maßwerkfries, Apostelserie, Kruzifix, St. Wendelin*" (AHR 13 J 65, f. 155, n° 544).

2.- mise en pièces en 1917.

3.- mise en pièces en 1917¹⁸

4 septembre 187(8 ?) : autorisation de bénir trois cloches¹⁹.

1917 (7 mai) : "Trois soldats ont mis en pièces trois cloches, classées A, sur 4", 1.885 kg ; indemnité de 5655 Mk versée en emprunt de guerre²⁰.

1917 : 1 cloche A repérée à Francfort par Emile Herzog²¹.

1924 (20 octobre) : autorisation de bénir 3 cloches²² de Causard :

1.- (n° 2), fa 3, "pas vraiment belle" (Tarozzi, 1996).

2.- (n° 3), sol 3, "mauvaise" (Tarozzi, 1996) ; "n'émet pas un son agréable" (Ringue).

3.- (n° 4) si bémol 3²³, en panne en 1996

1942 (21 mai) : "*D-Antrag*" (classement en sonnerie historique)²⁴.

18 décembre 1943 : Les cloches sont toujours en place parce que la sonnerie comporte une cloche historique, comme l'écrit H. Ginter au curé d'Osenbach : "*Richtig ist, dass zunächst dort keine Glockenabnahme stattfindet, wo eine historische Glocke vorhanden ist*" ; c'est le

¹⁴ EDEL, Registre fontes, f. 69.

¹⁵ ABR 1 VP 340.

¹⁶ AHR 7 J, Carton 259.

¹⁷ AHR 13 J 64/2.

¹⁸ A.E.S. Liasse 500

¹⁹ ABR 1 VP 340.

²⁰ AES Liasse 500.

²¹ AHR 13 J 65/1, K9/1.

²² AES Reg. 50b, p. 32 N° 245.

²³ AES Classeur Ringue 122

²⁴ AES Liasse 500ter

cas notamment à Hirtzfelden, Réguisheim, Ensisheim, Raedersheim, Merxheim, Soultzmatt, Rouffach²⁵.

21 juin 1944 : Rapport de H. Ginter sur la cloche de 1841 que le curé avait qualifiée de "*sehr alt*" : l'expertise (*Tonprüfung*) faite par l'abbé Hoch, *Domkapellmeister*, permet de la classer en catégorie C. Sur les quatre cloches, la 1 figure en C et les trois autres en A²⁶. Pas de confiscation.

1996 : quatre cloches en place : une de 1841 et trois de 1924²⁷, la 4 en panne.

II. NOTES SUR LES FONDEURS

A. Les ROBERT

Les Robert constituent une dynastie de fondeurs ambulants, originaires de Robécourt (Vosges), "maison fondée en 1510, la plus ancienne connue", selon un prospectus du XIX^e siècle, transférée à Urville en 1810, ensuite à Nancy (1880), enfin à Soleure (1906 ou 1907)²⁸. Selon nos recherches, la maison Robert fonde une cloche pour Heimsbrunn en 1778, trois en 1788 pour Winkel et autant en 1789 pour Brunstatt, dont une seule subsiste, et une autre pour Ferrette, en collaboration avec François Navoiset. Elle en livra également deux autres à la même commune en 1809. A Leimbach, elle refondit en 1807 la cloche de 1404. Autres oeuvres à Burnhaupt-le-Bas (1803), Rammersmatt (1803), Oltingue (1804), Raedersheim (1806), Wattwiller (1807), Oberlarm (1808), Thann (1808), Meyenheim (1811), Herrlisheim (Haut-Rhin, 1812), Hundsbach (1817 : deux cloches disparues en 1917), Wettolsheim (1817), Merxheim (1817), Rouffach (cinq cloches en 1820).

B. Jean-Louis EDEL

Fondée au milieu du XVII^e siècle, la Maison Edel, de Strasbourg, a fourni, sur huit générations jusqu'en 1892, date de son rachat par Causard, plusieurs milliers de cloches²⁹. Jean-Louis (1781-1860) est le sixième de la lignée. Fils de Mathieu (III), il est né en 1781 et a été actif de 1806 à 1846, date à laquelle il a laissé l'affaire à son fils Louis. En 1806, il collabore avec son père à la réalisation de trois cloches (Napoléon, Joséphine, Louis) pour la cathédrale³⁰ ; en 1814, il a refondu la plus grande, qui, depuis 1980, se trouve au Dompeter à Avolsheim³¹. Grand pourvoyeur de cloches en Alsace, il en a aussi fondu un peu plus de 100 pour la Lorraine³². Il est décédé le 1^{er} août 1860³³.

²⁵ Ibid.

²⁶ Ibid.

²⁷ AES Dossier Ringue 133, cahier IV, p. 47.

²⁸ BOUR (R.S.), *Etudes campanaires mosellanes*, t. I, Colmar, 1947, p. 449

²⁹ Il semble que le chiffre de 8000 cloches sorties de leur atelier soit surfait (FUCHS (François-Joseph), notice Edel, *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, p. 743.

³⁰ STRAUB (Alexandre), « Geschichtskalender des Hochstifts und des Münsters von Strassburg », *Revue Catholique d'Alsace*, 1891, p. 16 ; WALTER (Karl), *Glockenkunde*, Regensburg u. Rom, Pustet, 1913, p. 723.

³¹ AES, Classeur Ringue 117.

³² BOUR, op. cit., t. I, p. 401.

³³ EDEL (Friedrich Wilhelm), *Von den Glocken. Geschichtliche und technische, auch vaterländische Mittheilungen über dieselben. Zweite Hälfte*, Strassburg, 1863, p. 52-53.

C. Les CAUSARD

Nos anciens ont tous entendu parler de la fonderie Causard à Colmar, la grande officine alsacienne qui connut ses heures de gloire et sa prospérité après les deux guerres mondiales, lorsqu'il fallut remplacer les sonneries confisquées par les Allemands, avant de disparaître en 1971.

Le premier de la lignée semble bien être Claude Causard, de Doncourt (Haute-Marne), qui épousa Marguerite de La Paix, d'une famille célèbre de fondeurs. Il est décédé en 1762, âgé d'environ 81 ans³⁴. Un autre, Jean-Baptiste, fondeur ambulant, finit par s'établir à Tellin (Belgique), tout comme son frère Charles, lequel eut trois fils fondeurs, notamment Firmin (1840-1897). Né à Tellin, ce dernier y travailla avec son père et ses frères, puis, de 1871 à 1873, à Colmar, avec Honoré Perrin-Martin. Après la mort de celui-ci, il reprit l'actif de la Maison, la dirigea avec son frère Adrien (1841-1900) et en fit une entreprise renommée. En 1892, il reprit, en outre, l'actif de la fonderie de Jean-Louis Edel à Strasbourg et exerça le métier de fondeur à Colmar et à Strasbourg, succursale qui n'existe plus depuis 1906. Après son décès, Adrien, célibataire, dirigea seul les fonderies de Tellin, Colmar et Strasbourg jusqu'en 1900. La relève fut assurée par Sidonie, fille de Firmin, et son mari Odon Dury, et finalement par son petit-fils E. Dury³⁵.

³⁴ BOUR, op. cit., t. I, p. 385.

³⁵ BOUR, op. cit., t. I, p. 385-387 ; SCHMITT (Jean-Marie), « Causard Firmin », *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, p. 473-474 ; TCHORSKY, Patrimoine religieux (sur Internet).

LE DUC DE BOURGOGNE EN ALSACE (1703)

Claude MULLER

Né à Versailles le 6 août 1682, fils de Louis de France et de Marie Anne Victoire de Bavière, et surtout petit-fils de Louis XIV, Louis de France, plus connu sous le nom de duc de Bourgogne, est appelé un jour à devenir roi de France. Au moment où débute en Alsace la guerre de Succession d'Espagne¹, en 1702 par conséquent, il est admis par son grand-père, Louis XIV, au Conseil d'Etat. Il s'initie prioritairement à la religion, la diplomatie et à la guerre.

I. LE DEBUT DE LA GUERRE.

Rappelons brièvement les grandes étapes de la première année de la guerre dans la région². C'est Richard Schlee, confesseur des cisterciennes de Koenigsbruck dans la Forêt Sainte de Haguenau, qui est le premier témoin des événements militaires³. Il écrit : « Après une courte période de paix et à peine tout remis en ordre, une nouvelle guerre malfaisante éclata entre Sa Majesté impériale et le Très Catholique roi de France à cause de la couronne d'Espagne. Le 22 avril 1702, les troupes impériales franchissent le Rhin près de Lauterbourg, occupèrent la ville de Wissembourg, et patrouillèrent de temps à autre dans les environs de l'abbaye. Les troupes françaises, environ une centaine de cavaliers, arrivèrent à Koenigsbruck le 30 avril, à quatre heures du matin, et détruisirent les ponts du Sauerbachgraben. Les ponts détruits, la route devint inutilisable ».

Pour les troupes impériales, la priorité est de prendre Landau, une forteresse imaginée par Vauban, située à cinq heures de Spire, autant de Phillipsbourg, à trois du Rhin, six de Lauterbourg, douze de Haguenau. Dès le 23 avril, elles bloquent cette place-forte, entamant le commencement le 11 juin 1702. Les principaux faits du siège sont connus grâce au témoignage de Bréande⁴ et de Donneau de Vizé⁵. Quarante mille assiégeants bloquent quatre mille assiégés. A partir du 6 juillet 1702, les Impériaux commencent leurs lignes de circonvallation⁶. Une canonnade, démonstration de force, a lieu le 8 juillet. Louis de Bade

¹ CORVISIER (André), *Les Français et l'armée sous Louis XIV d'après les mémoires des intendants*, Paris, 1975. CORVISIER (André), *Les hommes, la guerre et la mort*, Paris, 1985. BLUCHE (François), *Louis XIV*, Paris, 1986. CONTAMINE (Philippe) sous la direction de, *Histoire militaire de la France*, Paris, 1992, T.I. LEBRUN (François), *La puissance et la guerre (1661-1715)*, Paris, 1997. LYNN (J.), *Giant of the Grand Siècle, the French Army (1610-1715)*, Cambridge, 1987. BLACK (J), *Warfare in the XVIIIe Century*, London, 1999. CENAT (Jean-Pierre), *Le roi stratège. Louis XIV et la direction de la guerre (1661-1715)*, Rennes, 2010. LYNN (J.), *Les guerres de Louis XIV*, Paris, 2010.

² MULLER (Gilles), *L'Alsace et la guerre de Succession d'Espagne (1701-1704)*, mémoire de master, Université de Strasbourg, 2013, 2 vol.

³ Mairie de Leutenheim, photocopies de la chronique de Koenigsbruck en allemand, fs1094-1103, citée dans RAPP (Francis) MULLER (Claude), *Koenigsbruck*, Drusenheim, 1998, p.191-195.

⁴ MULLER (Gilles), *L'Alsace ... op. cit*, T.II, p. 62-105.

⁵ MULLER (Gilles), *L'Alsace ... op. cit*, T.II, p. 24-61.

⁶ Dom Bernardin de Ferrette note dans son diaire de Murbach à la date du 27 août 1702 : « Joseph, roi des Romains, étant venu mettre le siège devant Landau et la guerre menaçant de s'étendre sur tout le pays, les pères de Saint-Gall, Anselme Effingen et Romain Schetrin, rentrèrent dans leur monastère », *Revue Catholique d'Alsace*, 1894, p. 12.

signe, le 10 septembre 1702, la reddition de la place. Pour autant, la guerre en Alsace septentrionale ne s'arrête pas. Le 27 octobre, un convoi de dix chariots de sel destiné à Rastatt est pris par quelques hommes de la garnison de Fort-Louis⁷.

Les usages de la guerre de l'époque font que les troupes respectent une trêve hivernale, ce qui permet aux uns et aux autres de se refaire une santé, mais favorise la guerre de longue durée. Après une courte trêve, le maréchal de Villars⁸, le plus brillant des maréchaux français de l'époque⁹, passe le Rhin à Huningue, descend le long du fleuve sur la rive droite, arrive devant le fort de Kehl le 19 février 1703. Il y reçoit les ordres de Louis XIV du 24 février¹⁰ : « Vous connaissez les dépenses immenses que je dois effectuer. J'espère que grâce à vos efforts elles seront considérablement allégées pour cet hiver, que vous trouverez moyen de maintenir ma cavalerie aux dépens de l'ennemi et que vous retiriez assez d'argent par des contributions pour payer une partie de mes troupes ». Kehl se rend le 19 mars après un siège en règle mené par Tarade, auquel assiste le duc de Bourgogne.

En Alsace septentrionale, l'inquiétude est de mise. Le 5 mars 1703, le receveur de l'Ordre teutonique à Neckarsulm, dont dépend la commanderie de Wissembourg et de Riedseltz, presse le greffier de rapatrier 3500 florins à Heidelberg¹¹.

II. LE DUC DE BOURGOGNE A STRASBOURG.

C'est dans ce contexte plutôt favorable, après les déboires de 1702, même si rien n'est acquis¹², que le prince de Bourgogne arrive dans la capitale alsacienne. Le 3 juin 1703, il se trouve à la cathédrale de Strasbourg. Il y entend trois discours, dont les textes sont encore conservés dans le recueil de harangues¹³ de Nicolas de Corberon¹⁴. Le premier compliment au duc de Bourgogne est de l'abbé François Blouet de Camilly¹⁵, grand vicaire de l'évêque de Strasbourg : « La naissance donne aux princes le droit de se faire craindre et respecter, mais ce n'est qu'aux qualités personnelles qu'ils ont reçues de Dieu et que

⁷ STREICHER (Jean-Claude), « Le convoi de sel pris à Beinheim le 27 octobre 1702 », dans *L'Outre Forêt*, n° 6, 1974, p. 18-25.

⁸ Claude de Villars (1653-1734) devient maréchal de France en 1702, après sa victoire sur le prince de Bade à Friedlingen. Il bat les impériaux à Höchstädt en 1703. Pair de France en 1709, il est blessé à la bataille de Malplaquet, où les alliés victorieux subissent plus de pertes que les français vaincus. En 1712, par sa victoire surprise de Denain, il sauve les armées de Louis XIV de la défaite.

⁹ STUEGILL (C.), *Marschal Villars and the War of the spanish succession*, Lexington, K9, 1965, p. 49.

¹⁰ Archives du Service Historique de la Défense à Vincennes, A1 1675, f 85.

¹¹ PETER (D.), *Naître, vivre et mourir dans l'Outre-Forêt*, Wissembourg, 1998, p. 62-72.

¹² Dom Bernardin de Ferrette relève à Murbach le 30 mai 1703 : « Un corps de hussards et autres soldats de l'Europe se détache de l'armée qui assiégeait Landau et fait une incursion en Lorraine. Il pousse une pointe jusqu'à Luxeuil et la ville de Sainte-Marie-du-Chêne à deux milles de Lure. Après avoir imposé une contribution à l'abbaye de cette ville les soudards s'éclipsent avec leur butin », *Revue Catholique d'Alsace*, 1894, p.15.

¹³ AHR 1111 « Les pièces de ce recueils ont été enfantées par la nécessité qu'imposait la charge que l'auteur remplissait », f. 1.

¹⁴ Nicolas de Corberon (1653-1729), premier président du Conseil souverain d'Alsace de 1700 à 1723. Il évoque dans une lettre du 7 juillet 1720 au secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères le « sacrifice que fait un homme, né dans le cœur du royaume, de venir servir le roi en Allemagne et de se priver ainsi longtemps de vivre avec ses compatriotes et se proches », voir MULLER (Claude) EICHENLAUB (Jean-Luc), *Messieurs les magistrats du Conseil souverain d'Alsace et leurs familles au XVIIIème siècle*, Riquewihr, 1998, p. 54-57.

¹⁵ CHATELLIER (Louis), « Le vicaire général François Blouet de Camilly (1694-1705) et la reconstruction du diocèse de Strasbourg », dans *Archives de l'Eglise d'Alsace*, T. 49, 1990-1991, p. 75-91.

l'éducation a perfectionnées qu'ils sont redevables de l'amour et de l'attachement des peuples. Ce sont, Monseigneur, ces grandes qualités qui vous ont attiré les cœurs et l'admiration des gens de guerre et qui dans les voyages pacifiques des provinces du royaume vous ont fait regarder comme les délices de l'Etat et ont engagé les peuples à vous rendre leurs hommages, bien plus encore par inclination que par désir.

L'Alsace, jalouse du bonheur des autres provinces, souffrait avec peine de se voir si longtemps privée de cet avantage. Elle se flattait cependant toujours qu'étant le théâtre de la guerre et le rempart du royaume, accoutumée à voir et à former des héros, elle aurait bientôt le bonheur de vous voir cueillir des lauriers sur les bords du Rhin où la gloire a déjà couronné tant de têtes sur les bords de ce fleuve et où les héros de l'ancienne Rome, les Caesar, les Drusus et les Germanicus se sont formés, et sans chercher des exemples si éloignés, c'est là où votre illustre père a remporté ses premières victoires, où votre auguste aïeul a fait ses grandes conquêtes d'autant plus glorieuses que la religion y a eu plus de part que l'intérêt de l'Etat. Pendant près de deux siècles, les pierres du sanctuaire étaient dispersées, les autels renversés, les ronces et les épines croissaient jusque dans le lieu saint. Comme un autre Macchabée, il a rétabli ces mêmes autels. Il a renouvelé, purifié et orné le sanctuaire que l'hérésie avait profané.

Digne héritier de sa piété et de sa valeur comme de sa couronne, vous soutiendrez l'ouvrage qu'il a si glorieusement commencé. Vous accorderez votre protection à une Eglise qui étant la plus noble du monde chrétien semble être la plus digne de l'attention du grand prince. Car enfin, Monseigneur, que ne devons-nous pas attendre de cet esprit de religion qui anime toutes vos actions de cette piété solide et éclairée, soutenue du sublime talent de l'esprit de cette pénétration vive à laquelle rien n'échappe.

Nous ne cesserons, Monseigneur, de lever les mains au ciel à ce qu'il plaise au Dieu des armées de bénir vos grands desseins, d'humilier les ennemis de la France qui sont ceux de l'Eglise et de donner par vos victoires la paix à l'Europe ».

Le deuxième compliment au duc de Bourgogne est l'œuvre de dom Louis de la Grange, abbé bénédictin de Munster, frère de l'ancien intendant de la province d'Alsace, Jacques de la Grange, qui parle au nom du chapitre de la collégiale de Saint-Martin. Son discours paraît plus incisif que celui du grand vicaire¹⁶ : « Votre heureuse arrivée en cette province nous cause autant de joie qu'elle excite le trouble dans l'esprit des ennemis de notre invincible monarque Louis le Grand. Ils ont autrefois redouté la pesanteur de son bras victorieux. Ils appréhendent aujourd'hui celle du vôtre. Ils sont consternés et ne savent quelles mesures prendre pour se garantir de l'orage dont ils sont menacés. Ils voient fondre sur eux un jeune héros qui, suivant à pas de géant les traces de ses augustes aïeux, n'a d'autre but que de se couvrir de lauriers et d'immortaliser son nom par la ruine totale des ennemis de la Couronne.

Fasse le ciel, Monseigneur, que de si louables et de si généreux desseins soient favorisés par le puissant secours du Dieu des armées qui s'est si souvent déclaré en faveur de la France, et que les fleurs de lys poussent plus haut leur tige que le vol impuissant de l'aigle impérial. C'est ce que tout le clergé va lui demander plus ardemment que jamais et moi particulièrement qui ai toujours fait profession ouverte d'avoir ce sentiment gravé

¹⁶ AHR 1J11 fs16-17, cité par BANDERIER (Georges), « Un discours inédit de l'abbé Louis de la Grange au duc de Bourgogne », dans *Annuaire de la Société d'Histoire de Munster*, T.66, p. 149-150.

profondément dans le cœur et qui suis prêt d'en donner des preuves par l'effusion de mon sang¹⁷ et par le sacrifice de ma propre vie ».

Reste le dernier compliment, celui du Conseil souverain d'Alsace, sans autre mention. Est-ce Nicolas de Corberon qui l'a prononcé en bonne logique ? Quoi qu'il en soit, lisons ce texte¹⁸ : « Il n'est rien de plus glorieux pour nous que le dessein que vous avez formé de vous éloigner pour un temps d'une cour dont vous faites l'ornement et les délices , où vous n'êtes pas moins respecté pour votre vertu que par votre naissance, pour venir sur les bords du Rhin supporter les fatigues de la guerre et vous mettre à la tête de troupes qui, servant sous vos ordres et animées par votre seule présence, seront toujours invincibles.

Que votre arrivée est avantageuse à cette province et que la présence d'un prince né pour commander et formé comme vous l'êtes, Monseigneur, sur l'exemple du plus grand des rois dans l'art de fixer l'inconstance de la fortune et d'enchaîner la victoire, et capable non seulement de rendre à l'Alsace son ancien lustre, mais même d'étendre en peu de temps ses anciennes limites par de nouvelles conquêtes !

Mais rien n'est plus heureux pour nous en particulier que cet événement, puisqu'il nous procure l'avantage de faire notre cour et de vous assurer qu'il n'est point dans le royaume de compagnie plus soumise aux ordres du roi et plus zélée pour le bien de sa justice ».

III. LE DUC DE BOURGOGNE A BRISACH.

Nicolas de Corberon note dans son recueil de harangues un quatrième compliment, celui du Conseil souverain d'Alsace¹⁹ au duc de Bourgogne « en son camp le 8 septembre 1703, le jour même de la sortie de la garnison de Brisach qui avait capitulé le 5 ». Là encore on ne sait si c'est le premier président qui prononce ce discours : « Monseigneur, nous nous trouvons dans une situation bien différente de celle où nous étions à l'entrée de cette campagne lorsque nous eûmes l'honneur de vous approcher. On remarquait aisément sur notre visage que la joie que nous inspirait votre présence était troublée par la crainte de dangers où votre grand cœur allait vous exposer.

Que de vœux ne faisons-nous point, Monseigneur, pour la conservation d'une personne si nécessaire au bien de l'Etat, si chère à notre auguste maison, si précieuse à toute la France. Mais nos justes craintes se sont heureusement évanouies et rien n'est plus capable de troubler la joie que nous ressentons en ce jour.

Vous avez dissipé les troupes ennemies du seul bruit de vos approches. Vous avez vaincu tout ce qui a osé nous résister. La conquête de la plus forte place de l'univers n'a été pour vous que l'ouvrage de peu de jours – quatorze jours de tranchée – et l'âge tutélaire de la France qui vous a protégé, Monseigneur, au milieu des dangers où vous vous êtes généreusement exposé, nous rend aujourd'hui en votre personne le digne imitateur des vertus de Louis le Grand, le libérateur de cette province et le vengeur de l'infraction des traités, chargé des dépouilles de l'ennemi et couronné des lauriers qu'il vient de cueillir de ses propres mains sur cette frontière .

¹⁷ Est-ce que dom Louis de La Grange cherche à se disculper d'accusation de tiédeur ? Voir JOACHIM (Jules), « Les sentiments des moines de Munster à l'égard de la France en 1702 », *Revue d'Alsace*, T.72, 1925, p. 492-495.

¹⁸ AHR 1J11, fs18-19.

¹⁹ AHR 1J11, fs20-22.

Permettez, Monseigneur, que, comme nous vivons davantage cette importante conquête que les autres sujets du roi, nous soyons aussi les premiers à vous présenter les vœux ardents que fait toute notre compagnie pour la continuation de la prospérité de nos armes ».

La présence du duc de Bourgogne à Brisach est confirmée par une autre source de documentation, à savoir le diaire de dom Bernardin de Ferrette²⁰. Ce pieu bénédictin note à la date du 6 septembre 1703 : « Jubilation générale dans tout le pays d'Alsace à la prise du Vieux Brisach après quatorze jours de siège par Louis duc de Bourgogne. Le gouverneur de la place, Philippe comte d'Arc, inculpé d'avoir capitulé prématurément, fut décapité à Bregenz le 19 février suivant ». De Ferrette n'indique pas que le siège était dirigé par les maréchaux Tallard et Vauban.

La campagne n'est pas encore finie. A l'automne, le passage des troupes françaises en Alsace septentrionale provoque des dégâts. A Birlenbach, ils se chiffrent à 500 florins²¹. A Seltz, les Français s'emparent du grain, prennent le bois des granges, demandent 1500 livres. Le 17 octobre 1703, Landau est assiégé pour la deuxième fois, cette fois par les Français commandés par Tallard. La place est prise le 16 novembre 1703. Le comte de Frise qui déplore deux mille cent morts se rend aux mêmes conditions accordées à Mëlac l'année précédente²². La trêve hivernale interrompt les hostilités pour quelque temps seulement.

L'expérience du duc de Bourgogne en Alsace, à l'âge de 21 ans seulement, paraît prometteuse. Mais petit à petit la preuve de son incapacité se fait jour, surtout lors de la campagne de 1708 qu'il fait dans les Flandres avec le duc de Vendôme, dans laquelle il doit combattre Eugène de Savoie et le duc de Malbrough. La déroute d'Audenarde sonne le glas de ses ambitions militaires. Louis de France décède prématurément quatre ans plus tard.

²⁰ *Revue Catholique d'Alsace*, 1894, p. 15.

²¹ PETER (Daniel), « Birlenbach durant les guerres du règne de Louis XIV », *L'Outre-Forêt*, T. 102, 1998, p. 29-34.

²² DOISE (Jean), « Landau », *L'Encyclopédie de l'Alsace*, T.8, 1984, p. 4116.

PLURIMUM REVERENDO
EXIMIO AC DOCTISSIMO
DOMINO, DOMINO
FRANCISCO LUDOVICO
CHABRUN,
PAROCHO IN SASSEN, DIOECESIS
BASILEENSIS MERITISSIMO,
VIGILANTISSIMO,
ZELATORI ANIMARUM INDEFESSO,
THEOLOGIAE LICENTIATO SUBTILISSIMO,
PHILOSOPHIAE MAGISTRO DOCTISSIMO,
CONVENTUS RUBEACENSIS
BENEFACTORI LIBERALISSIMO,
DOMINO, DOMINO
GRATIOSISSIMO.

Extrait de l'ouvrage (document remis par Louis Schlaefli)

UN OUVRAGE DE THEOLOGIE

DEDIE AU CURE CHABRUN D'OBERSAASHEIM

Louis SCHLAEFLI

De vieille date, les Frères Mineurs de S. François étaient implantés à Rouffach, peut-être déjà du vivant de leur fondateur, mais leur couvent fut détruit par un double incendie vers 1565 et, faute de revenus, les religieux l'abandonnèrent. Rétabli en 1590 par les Récollets¹, il subsiste en bonne part, notamment la vaste église – qui attend une importante restauration – quoiqu'il ait dû fermer ses portes à la Révolution, à l'instar de tous les autres.

Au dix-huitième siècle, il comportait un *studium* pour les novices, ce qui n'était pas le cas partout. Nous le savons notamment par un ouvrage de théologie scholastique, édité en 1736 : (DREHLING Ursicinus), *Speculum apologeticum... unà cum Parergis ex universa Theologia Scholastica ... in Conventu FF. Min. strictioris Observantiae Recollect. Rubeacensi ad S. Catharinam, Praeside P. Fr. Ursicino Drehling, SS. Theologiae Lectore ordinario, defendentibus PP. FF. Simone Hürstell, Mariano Kuentz & Fr. Reinerio Reinery, ejusdem studii Candidatis Die mensis Septembris... MDCCXXVI*, - S.l.n.d. (1736), In-16°, 16,2 cm, (12)-334 p. Il s'agit du cours du professeur – appelé lecteur dans l'Ordre – sur lequel les candidats mentionnés seront interrogés publiquement. L'opuscule comporte une reliure en veau, décorée au petit fer et à la roulette, caractéristique des livres offerts en prix ; la tranche dorée est également antiquée aux angles. De fait, il a été offert en prix, à l'issue de son année de rhétorique, à Léger Cron, de Guebwiller qui s'est distingué par son zèle et sa piété, par Reinerius Reinery, mentionné ci-dessus, devenu professeur de rhétorique.

Il a plus tard trouvé place dans la bibliothèque du couvent des capucins de Sainte Barbe à Strasbourg. Probablement confisqué à la Révolution, il aura fait partie du lot des livres restitués en 1827 par la Bibliothèque Municipale de Strasbourg – à laquelle l'Etat avait confié les bibliothèques ecclésiastiques devenues Biens nationaux – à la Bibliothèque du Grand Séminaire, en vertu du Concordat.

Le lecteur ne sera pas peu étonné d'apprendre que l'ouvrage a été dédié à François Louis Chabrun, pour lors curé d'Obersaasheim, manifestement un grand bienfaiteur – un "Mécène" - des Récollets de Rouffach. Nous ne savons que peu de choses sur son compte. Natif de Neuf-Brisach, il a fréquenté l'Université Episcopale - et donc le Séminaire - de Strasbourg à partir de 1722, alors qu'il relevait du diocèse de Bâle. Il a été nommé curé d'Obersaasheim - où il a commencé à baptiser dès le 18 juillet 1724 - alors qu'il n'a été ordonné prêtre que le 24 février 1725. En 1744, il sera muté à Rumersheim (Haut-Rhin), où il exercera jusqu'en 1771. Puis l'on perd sa trace². Il est sans doute apparenté à François-Sébastien Chabrun, également né à Neuf-Brisach le 16 avril 1705, fils d'Alexandre Chabrun, lieutenant, et de Justine Ursule Grieshaber. Ordonné prêtre le 3 juin 1730, il est attesté comme vicaire dans sa ville natale en 1733 et y est décédé le 6 novembre 1734³.

Mais revenons à la dédicace de notre ouvrage ! Le langage convenu et dithyrambique de ce genre d'écrit, truffé de citations latines, révèle néanmoins quelques détails relatifs à notre curé, "zélateur infatigable des âmes", qui portait les titres de maître (très savant !) en philosophie et de licencié (très subtil !) en théologie. S'il est question de lui ici, c'est plutôt en tant que "bienfaiteur très libéral", de mécène éminent : "*Eximie Mecoenas*".

¹ GRANDIDIER-INGOLD, *Nouvelles Œuvres Inédites*, Colmar, 1897-1900, t. IV, p. 261.

² KAMMERER (Louis), *Répertoire du clergé d'Alsace sous l'Ancien Régime (1648-1792)*, Strasbourg, 1983, n° 762.

³ Ibid., n° 761.

Son père et deux de ses oncles étaient conseillers ; l'un d'eux avait été *Stettmeister* (*consul*) catholique à Colmar. Il est question aussi d'un membre de la famille (un frère ?), régisseur du jardin de l'abbaye de Pairis, d'un autre qui a œuvré aux Trois-Epis, d'une sœur, enfin de notre curé. Le panégyriste revient sur ses diplômes et évoque le fait qu'il a été ordonné dans sa vingt-troisième année⁴ ; il ne doute pas qu'avec ses qualités il ne soit appelé à de plus hautes destinées. Il ne sait s'il mérite la palme plutôt pour sa science que pour sa piété. Il le loue également pour avoir orné somptueusement son église paroissiale, avant de couvrir de louanges le bienfaiteur du pauvre couvent de Rouffach, "*depauperata nostra Fratrum Minorum Domus*", qui mérite bien que le "*Speculum Apologeticum*" lui soit dédié. En attendant que l'un ou l'autre généalogiste nous fournisse des données plus précises sur la famille Chabrun, sans doute immigrée de "Vieille France", nous ajoutons les rares détails que renferme notre fichier à propos du curé Chabrun. C'est sous son administration que l'empereur Charles VI inféoda Obersaasheim à Antoine d'Andlau et à sa famille avec 50 rézeaux de céréales⁵.

Les comptes communaux de 1729 mentionnent une dépense de 125 florins pour une nouvelle horloge à l'église, l'achat de poudre pour la Fête-Dieu, la rétribution du curé et du maître d'école pour la procession autour du ban. En 1730, le curé était accompagné d'un Père (Récollet ?) lors de la même procession. En 1731, le *Bürgermeister* verse 1 fl. 3 ß au curé pour la procession à la Thierhurst : "*daß er mit Creütz in die Thurenhurst gangen*". En 1732, il est encore rétribué pour une messe à la Thierhurst et une autre à Biesheim ; "*da man auff biessen mit creutz gangen*"⁶. Sans doute est-ce lui qui a présidé, le 28 avril 1732, la cérémonie d'inhumation dans l'église de Joseph Saurel, entrepreneur des travaux de sculpture des fortifications de Neuf-Brisach, père de François-Antoine, futur curé d'Obersaasheim. Le 6 novembre de la même année, un orage effrayant sévit dans la région de Neuf-Brisach, mais surtout à Obersaasheim. La foudre tombe sur l'église, met le feu au clocher, fait fondre les cloches, brûle la chaire, incendie les autels et tue le maître d'école⁷. En 1733, les comptes font état de processions à Sainte-Croix-en-Plaine, à Dessenheim et à la Thierhurst ; en 1734, dans les deux dernières localités. En 1735, il est question d'achat de vin pour la bénédiction de la Saint-Jean (*Johannes Segen*)⁸. De 1737 à 1744, on adjoint au curé un vicaire en la personne de Laurent Schmoll. Né à Hirtzfelden en 1713, il a également fait ses études à l'Université épiscopale de Strasbourg et a été ordonné le 22 septembre 1736. Après avoir été vicaire ici et à Logelheim, il sera curé de Hirtzfelden de 1763 à sa mort, le 18 septembre 1791. Il avait prêté, mais avec restriction, le serment à la Constitution civile du clergé⁹.

En 1743, le curé Chabrun est élu juré de son chapitre rural¹⁰ "*Citra Rhenum*" (le long du Rhin). L'année suivante, la paroisse, vacante "par la promotion du curé Chabrun à la paroisse de Rumersheim", est conférée à François Antoine Saurel¹¹.

⁴ Il doit donc être né vers 1702.

⁵ AHR 39 J 547, 604 et 622-624, 1016 ; FUCHS (Joseph), *Chartriers nobles du pays de Bade*, 36, n° 371.

⁶ AHR 1 E 80a/1.

⁷ B. de Ferrette, *prieur de Murbach et son diarium*, Colmar, 1902, II, p. 34 ; *Diarium de Murbach*, *Revue Catholique d'Alsace* 13 (1894), p. 619.

⁸ AHR 1 E 80a/1.

⁹ KAMMERER (Louis), *Répertoire...*, n° 4563.

¹⁰ Subdivision du diocèse regroupant plusieurs paroisses, placée sous la direction d'un archiprêtre, assiste de jurés. Voir : *Dictionnaire Historique des Institutions de l'Alsace du Moyen Age à 1815*, 3, p. 321-323.

¹¹ *Protocoles du chapitre rural Citra Rhenum* (AHR 7 J 260, 115 vo).

TRADITION FAMILIALE, VOCATIONS SACERDOTALES, MILIEU RURAL : LES EBELIN DE HIRTZFELDEN

Claude MULLER

« Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » (Jean, 6, 28). A cette question posée par les disciples du Christ, bon nombre de familles alsaciennes du dix-huitième siècle semblent répondre en donnant de nombreux membres à l'Eglise. Du sud au nord de la région apparaissent, multiformes et tentaculaires, de véritables réseaux cléricaux que l'on peut *grosso modo* diviser en deux parties.

L'aspect le plus spectaculaire est constitué par des familles d'hommes de loi qui, sur plusieurs générations, donnent sans compter prêtres, chanoines, religieux, religieuses choisis au sein de leur clan. Ces juristes, nécessairement catholiques, ce qui exclut de ces fonctions toutes les minorités religieuses comme les protestants, les juifs et les anabaptistes, semblent traduire leur catholicité par un nombre impressionnant d'ecclésiastiques. Est-ce une manière d'illustrer l'adage *un roi, une loi, une foi* ? Parallèlement à ce catholicisme *royal* des juristes, un catholicisme indigène plus populaire fournit aussi quelques exemples de nébuleuses cléricales.

I. LA MESURE D'UN PHENOMENE

Quittons un moment le cadre trop limitatif de la Hardt et du Ried et regardons vers le sud. A Altkirch, la capitale du Sundgau, jaillit tout à coup en pleine lumière la famille du bailli du lieu, François Antoine Neef en fonction de 1516 à 1757¹. La religiosité du bailli ne fait aucun doute. Elle apparaît dans le catalogue des bondieuseries dressé dans l'inventaire de ses biens après décès². De plus, et surtout, le bailli est le frère de deux chapelains, le père d'un chanoine, l'oncle d'un jésuite, le grand-oncle d'un curé, d'un chanoine de Saint-Martin à Colmar, d'une tierceline, d'une dominicaine à Schoenensteinbach, et d'un bénédictin³. Son épouse, Marie-Jeanne de Clebstattel⁴, est pour sa part la nièce d'un chanoine de Thann, la cousine d'un chanoine de Thann, d'une dominicaine à Vieux-Thann et d'un curé, la tante de deux chanoines de Thann et la grand-tante d'une dominicaine à Vieux-Thann.

Restons encore à Altkirch. Les Nansé⁵ y jalourent les Neef, car ils n'ont pas encore réussi la même ascension sociale. Issus de la petite bourgeoisie artisanale, aspirant et en passe de réussir à entrer dans la bourgeoisie de robe, ils forment deux souches. Les Nansé-

¹ MULLER (Claude), « Aube et robe dans le Sundgau au XVIII^e siècle : l'exemple de François-Antoine Neef, bailli d'Altkirch de 1716 à 1757 », *Annuaire de la Société d'Histoire du Sundgau*, 2000, p. 179 à 187

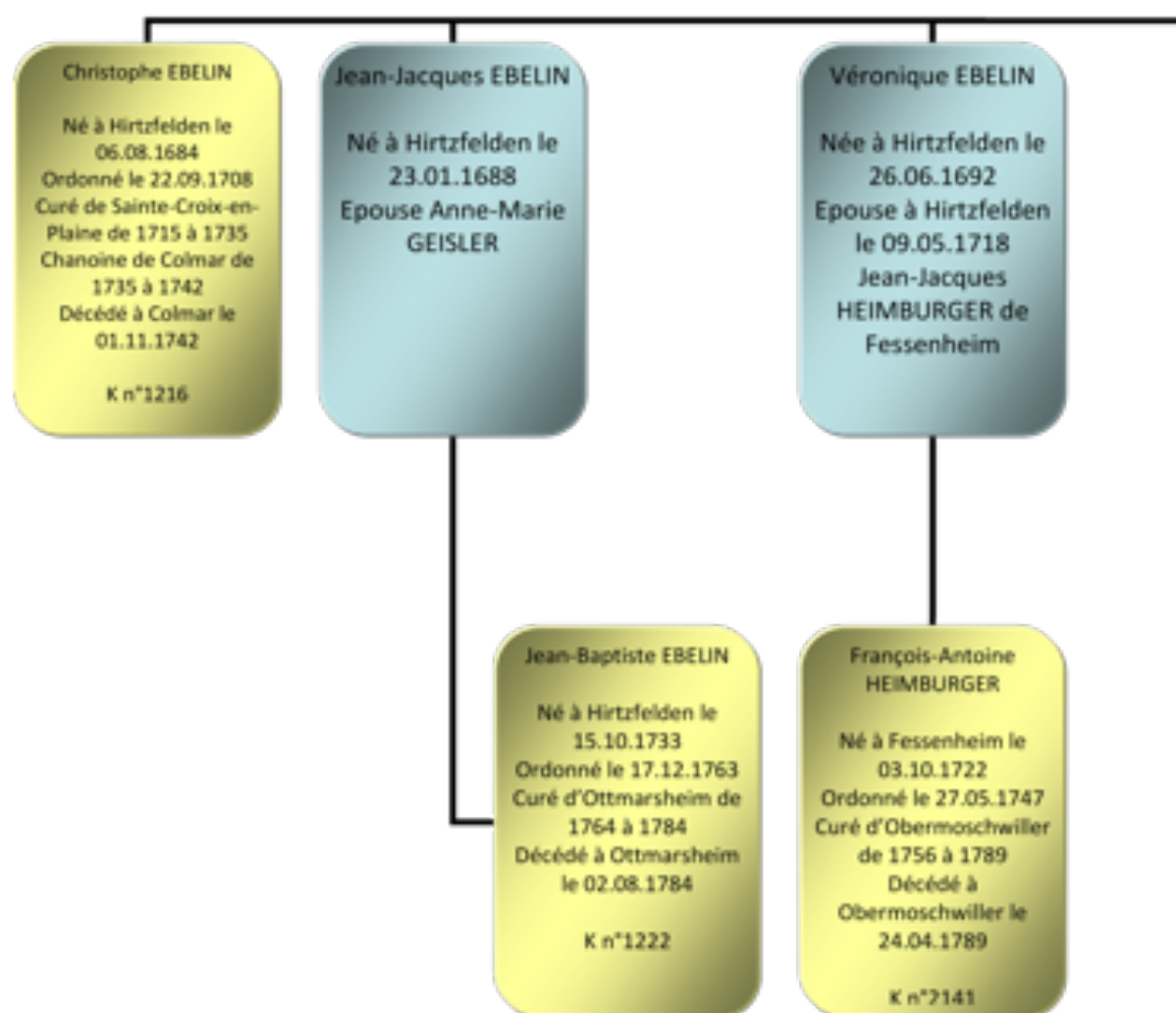
² AHR, 4E Altkirch 9

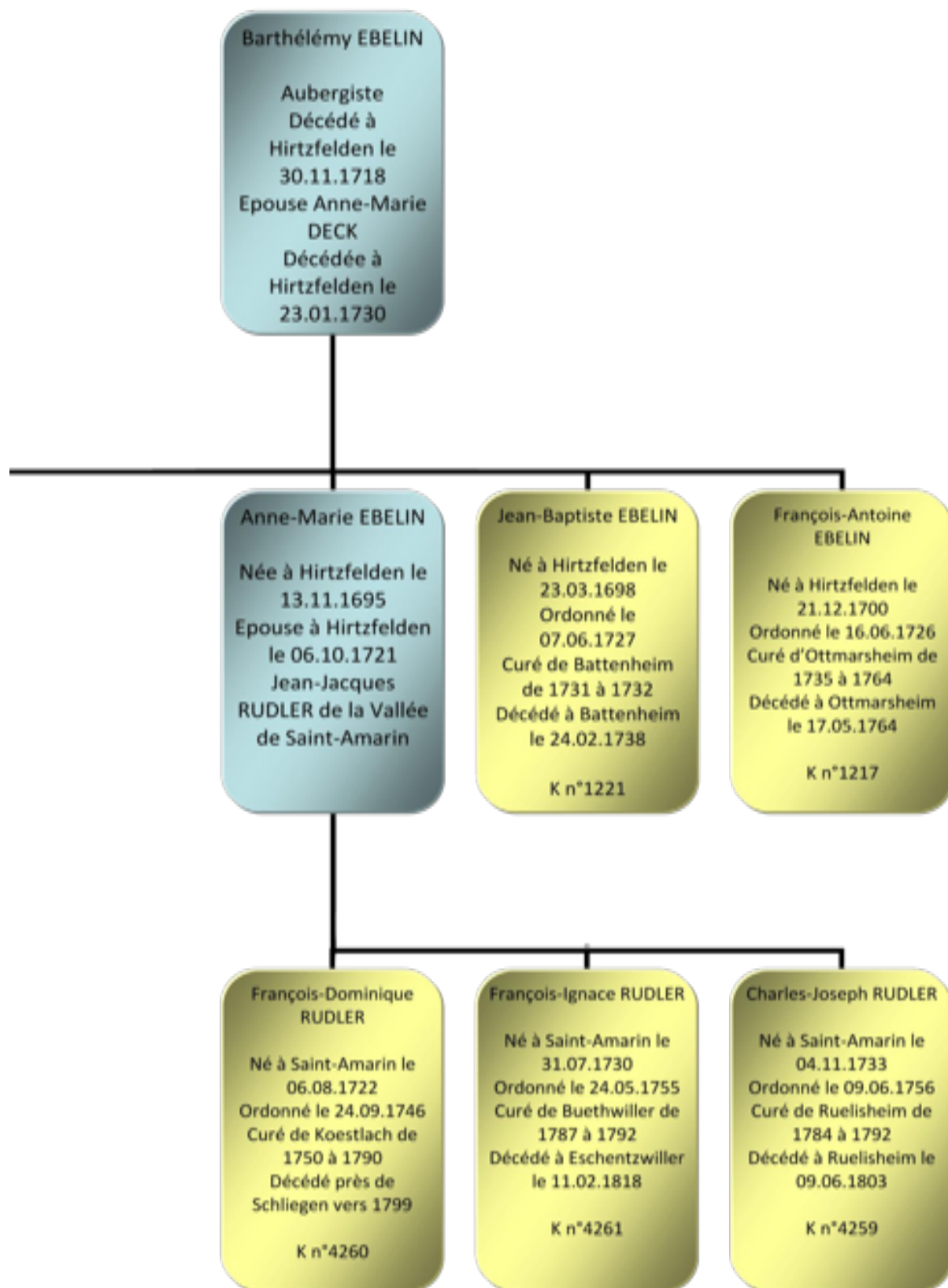
³ Se rapporter à l'esquisse généalogique publiée dans *Annuaire de la Société d'Histoire du Sundgau*, 1998, p. 74

⁴ GENEVOY (Robert), *La famille de Clebstattel en Alsace*, Dôle, 1967, p. 47

⁵ MADENSPACHER (Patrick), *Une famille bourgeoise d'Alsace : les Nansé*, Riedisheim, 1978, 81 p.

**VOCATIONS RELIGIEUSES ET TRADITION
FAMILIALE DANS LA HARDT DU XVIII^E SIECLE :
LES EBELIN DE HIRTZFELDEN**





Heller⁶ comptent sept ecclésiastiques. L'oncle, procureur fiscal de l'évêché de Bâle et curé d'Eschentzwiller, induit cinq vocations religieuses chez ses neveux et une parmi ses petits-neveux. Les Nansé-Witz font encore mieux, puisqu'ils donnent sur trois générations dix vocations religieuses, toutes masculines. Autre exemple remarquable, celui des Henner et des Kiene, cousins par leurs mères, les deux sœurs Pfumler, issues d'une famille où l'on trouve forgeron, boucher, cordonnier et chapelier. Les Henner proposent six curés, un chanoine et un récollet sur deux générations, soit huit ecclésiastiques, alors que les Kiene, plus modestement, se contentent de cinq curés sur deux générations.

Toujours à Altkirch, insistons sur François Valentin Henner et son épouse Marie Anne Schandalat. Cinq des garçons du couple entrent dans le clergé sous la double influence d'une tradition paternelle et maternelle. Le père a trois frères prêtres. La mère, originaire de Guebwiller, est la nièce d'un curé, la sœur d'un curé, la cousine germaine d'un cistercien, d'une dominicaine, d'une annonciatrice, d'un curé et d'un prébendier de la collégiale de Lautenbach et, vraisemblablement, la parente de trois dominicains. D'autres réseaux de ce type existent dans le Sundgau : les Bacher de Hégenheim, les Deyber de Bernwiller.

Remontons vers le nord et arrêtons-nous à Colmar⁷. C'est là que le phénomène de catholicisme *royal* est le mieux perceptible. Dans le monde des juristes du Conseil souverain d'Alsace gravitent au moins cinq cents ecclésiastiques ! Pour ne pas nous noyer sous une énumération ressemblant à une avalanche, intéressons-nous aux seuls Klinglin⁸. Le premier président, Christophe de Klinglin, en fonction de 1747 à 1768, possède un hôtel particulier à Colmar et une résidence à la campagne, le « château » d'Oberhergheim, où il décède le 3 août 1769. Examinons sa parenté ecclésiastique : un grand-oncle chanoine de Thann, trois oncles chanoines de Thann, deux cousins chanoines de Lautenbach, un neveu aumônier du roi portant les mêmes prénoms que le cardinal de Rohan, un autre neveu chanoine de Neuwiller, enfin et surtout deux filles bénédictines à Origny dans l'Aisne, un fils clerc décédé très jeune, un dernier fils vicaire général *ad honorem* du diocèse de Strasbourg, sans compter un beau-frère, Simon Nicolas de Monjoie, prince-évêque de Bâle !

Quittons Colmar pour Sélestat, une ville grosse pourvoyeuse de vocations sacerdotales issues d'un autre milieu que les robins. Il est possible d'y observer des grappes cléricales présentant des caractéristiques bien particulières. Ainsi les Diell⁹ fournissent sur trois générations deux curés, trois, sans doute même quatre dominicains et deux dominicains. Les Karcher¹⁰, par les femmes, comptent dans leurs rangs six prêtres, une dominicaine et un capucin sur deux générations. C'est aussi par les femmes que les Weinborn, Huffel, Petit et Mathieu se rattachent tous à la même famille. Les Fuchs¹¹ proposent dix ecclésiastiques sur deux générations : trois curés, un jésuite et surtout six

⁶ MULLER (Claude), « Le ciel et les hommes. Vocations religieuses et traditions familiales à Altkirch au XVIII^e siècle », *Annuaire de la Société d'Histoire du Sundgau*, 2001, p. 89-102

⁷ MULLER (Claude) et EICHENLAUB (Jean-Luc), *Messieur les magistrats au Conseil souverain d'Alsace et leurs familles au XVIII^e siècle*, Colmar, 1998, 270 p.

⁸ MULLER (Claude), « Le premier président Christophe de Klinglin, le service du roi, la gloire de Dieu... et la « campagne » d'Oberhergheim au XVIII^e siècle », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, t. 21, 2008-2009, p.57 à 65

⁹ MULLER (Claude), « Vocations religieuses et tradition familiale en Alsace au XVIII^e siècle : les Diell de Sélestat », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque Humaniste*, t. 50, 2000, p. 76 à 80

¹⁰ MULLER (Claude), « Vocations religieuses et tradition familiale en Alsace au XVIII^e siècle : les Karcher de Sélestat », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque Humaniste*, t. 51, 2001, p. 217 à 221

¹¹ MULLER (Claude), « Vocations religieuses et tradition familiale en Alsace au XVIII^e siècle : les Fuchs de Sélestat », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque Humaniste*, t. 53, 2003, p. 144 à 148

religieuses. Le double réseau des Weisrock¹² est aussi à mentionner : un premier se compose de huit ecclésiastiques au moins, un second plus modestement de cinq. Les Jobin et les Herrenberger¹³, de la même famille, sont au moins sept dans le clergé : trois curés, un chartreux, un dominicain, un cistercien et une religieuse de Notre-Dame.

Après le monde urbain, même si nous n'avons volontairement pas abordé Strasbourg et Saverne, il nous faut aborder le monde rural. Celui-ci ne présente pas la même réalité par l'ampleur du phénomène, mais quelques cas de réseaux familiaux remplis d'ecclésiastiques existent. Dans le riche Kochersberg ont été mis en évidence les Hartz de Durningen apparentés aux Bieth et aux Ulrich (cinq ecclésiastiques), ainsi que les Ott de Willgottheim, les Weiss de Stutzheim et les Wack de Truchtersheim¹⁴. Mais pour la pauvre Hardt et le modeste Ried, qu'en est-il ?

II. LES EBELIN DE HIRTZFELDEN

Les données qui suivent constituent dans l'état actuel des recherches un exemple unique, appelé à disparaître comme tel si d'autres cas peuvent être mis à jour. Tout commence après le mariage de Barthélémy Ebelin et d'Anne-Marie Deck. Comme le veut la démographie d'Ancien Régime, le couple donne naissance à de nombreux enfants, neuf au total, à savoir Christophe Ebelin, né le 6 août 1684 ; Anne-Catherine Ebelin, née le 23 août 1686 ; Jean-Jacques Ebelin, né le 23 janvier 1688 ; Bartholomé Ebelin, né le 25 mars 1690, lequel épouse Anne-Catherine Hoffmann à Hirtzfelden le 3 mars 1710 ; Véronique Ebelin, née le 26 mars 1692 ; Anne-Marie Ebelin, née le 13 novembre 1695 ; Jean (Baptiste) Ebelin, né le 23 mars 1698 ; François-Antoine Ebelin, né le 21 décembre 1700 ; enfin Marie-Cléopée Ebelin, née le 4 février 1703.

Sur ces neuf enfants, trois garçons deviennent prêtres, respectivement le premier, le septième et le huitième enfant de la fratrie. Il semble bien que l'impulsion du résultat d'ensemble soit liée à l'aîné, Christophe Ebelin¹⁵. Né à Hirtzfelden le 6 août 1684, ordonné prêtre le 22 septembre 1708, il est curé de Sainte-Croix-en-Plaine de 1715 à 1735, avant de devenir chanoine de Saint-Martin à Colmar. Il décède à Colmar le 1^{er} novembre 1742. Comment arrive-t-on à une telle carrière ecclésiastique ? L'explication se trouve dans le registre des mariages de Hirtzfelden. Le 2 septembre 1683, Marie-Cléopée Ebelin, la sœur de l'aubergiste Barthélémy Ebelin et donc la tante de Christophe Ebelin, se marie avec Jean-Jacques Haus, maître des postes, *ex Stein im Flickthal*, frère de Jean-Christophe Haus et de Jean-Jacques Haus, tous deux d'abord chanoines à Saint-Martin de Colmar avant de terminer leur carrière ecclésiastique comme vicaires généraux du diocèse de Bâle¹⁶.

Les deux frères cadets de Christophe Ebelin ne connaissent pas la même situation que leur aîné. Jean-Baptiste Ebelin¹⁷, né à Hirtzfelden le 23 mars 1698, est ordonné prêtre le 7 juin 1721 et devient curé de Battenheim de 1731 à 1738, où il décède le 24 février 1738.

¹² MULLER (Claude), « Vocations religieuses et tradition familiale en Alsace au XVIII^e siècle : les Weisrock de Sélestat », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque Humaniste*, t. 54, 2007, p. 138 à 144

¹³ MULLER (Claude), « Le ciel, les familles et les idéaux révolutionnaires : les Herrenberger et les Jobin », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque Humaniste*, t. 56, 2006, p. 188 à 196

¹⁴ Les réseaux dans *Kochersbari*, n° 57, 2008, p. 21 à 25 et n° 59, 2009, p. 37 à 45

¹⁵ KAMMERER (Louis), *Répertoire du clergé d'Alsace sous l'Ancien Régime (1648-1792)*, Strasbourg, 1983, p. 74, n° 1216

KAMMERER (Louis), « Népotisme et cumul dans l'ancien diocèse de Bâle au XVIII^e siècle », *Archives de l'Eglise d'Alsace*, t. 47, 1988, p. 115 à 126, surtout p. 121

¹⁷ KAMMERER (Louis), *Répertoire...*, p. 74, n° 1221

François-Antoine Ebelin¹⁸, né à Hirtzfelden le 21 décembre 1700, ordonné prêtre le 16 juin 1726, devient curé d'Ottmarsheim de 1735 à 1764. Le 10 juin 1748, depuis Ottmarsheim, il informe¹⁹ Barbançon, promoteur de l'évêché, du passage d'« un religieux qui a disparu par bonheur et est sorti probablement du diocèse ». Ebelin fournit ces curieux détails sur son compte : « Je peux parler de lui, ayant passé avec ce moine par la forêt royale depuis Nambenheim jusqu'à Ottmarsheim. Ce qui a donné d'abord à l'hôtesse du Lion d'Or une mauvaise opinion de ce religieux, c'est qu'il a acheté chez elle d'un marchand qui se trouva là par hasard, des rubans de toutes sortes de couleurs. Le prévôt, mon beau-frère, qui a l'honneur d'être connu de vous, est un homme discret et craignant Dieu, comme l'hôtesse ma nièce. »

Ebelin fournit encore d'autres détails : « J'ai été informé par un capucin qui vient fort souvent prêcher ici, étant salarié pour cela de l'abbaye [des chanoinesses d'Ottmarsheim] qu'il a dîné avec le moine à Carspach et Obersteinbrunn à la table de messieurs les barons de Ferrette et de Reinach et qu'il y a prétexté une quête pour des vases sacrés volés à un de leurs couvents. » Ebelin conclut en évoquant le malheur engendré « par ces religieux vagabonds et prêtres italiens quêteurs ». Et rappelle que la région connaît les conséquences de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) : « Ajoutez les suites ordinaires de la guerre et d'une garnison de quatre années consécutives en hiver et en été ». François-Antoine Ebelin décède à Ottmarsheim le 17 mai 1764.

La pléthore d'ecclésiastiques apparaît surtout à la génération suivante, puisque cinq neveux de François-Antoine Ebelin deviennent prêtres. Tout d'abord Jean-Baptiste Ebelin²⁰, né à Hirtzfelden le 15 octobre 1733, ordonné prêtre le 17 décembre 1763 qui succède à son oncle à la cure d'Ottmarsheim de 1764 à 1784. Il décède à Ottmarsheim le 2 août 1784. Ensuite François-Antoine Heimbürger²¹, né à Fessenheim le 3 octobre 1722, ordonné prêtre le 27 mai 1747, curé d'Obermorschwiller de 1756 à 1789, qui décède à Obermorschwiller le 24 avril 1789. Enfin les trois frères Rudler²², nés à Saint-Amarin, le premier, curé de Koestlach, le deuxième, curé de Buethwiller, le troisième, curé de Ruelisheim.

Au terme de cette enquête, nous avons donc mis en évidence un réseau ecclésiastique de grande ampleur dans le secteur de la Hardt et du Ried au dix-huitième siècle, à savoir celui des Ebelin : huit ecclésiastiques de façon sûre se rattachent au même arbre. Pour autant, la généalogie, passion du spécialiste mais corvée de l'Histoire, révèle surtout des surprises quand la recherche est mal menée. D'autres prêtres pourront sans doute encore apparaître en peaufinant l'étude. Il est vraisemblable que Laurent Schmoll²³,

¹⁸ KAMMERER (Louis), *Répertoire...*, p. 74, n° 1217

¹⁹ Archives de l'Ancien Evêché de Bâle à Porrentruy, A85-103

²⁰ KAMMERER (Louis), *Répertoire...*, p. 74, n° 1222

²¹ KAMMERER (Louis), *Répertoire...*, p. 136, n° 2141

²² KAMMERER (Louis), *Répertoire...*, p. 277, n° 4259, 4260, 4261

²³ KAMMERER (Louis), *Répertoire...*, p. 298, n° 4563 et SCHMOLL (Patrick), « Une famille ancienne de la Hardt : les Schmoll (XVI^e-XX^e siècles) », *Annuaire de la Société d'Histoire des régions de Thann-Guebwiller*, t. 21, 2004-2005, p. 191 à 201, surtout p. 196 : « Les Schmoll se présentent comme une des familles importantes de la région entre la Hardt et le vignoble, alliée par mariage à des familles paysannes fortunées au sein desquelles se recrutent habituellement les membres des conseils et les prévôts : les Ebelin à Hirtzfelden, les Reymann à Munchhouse, les Lach et les Mann à Oberhergheim, les Ernst à Feldkirch, les Larger à Soultz. Plusieurs mariages sont assortis de demandes de dispense adressées à l'évêché de Bâle en raison de liens de parenté au deuxième ou au troisième degré, ce qui suggère un réseau d'alliances fortement endogames entre ces familles. » Notons que Marie-Véronique Ebelin, fille de Jean Ebelin et Anne-Marie Ziepfner, filleule de Véronique Ebelin, est née à Hirtzfelden le 30 septembre 1685 et n'a que quinze ans à l'époque de son mariage le 1^{er} février 1701. De

né à Hirtzfelden le 31 août 1713, fils de Laurent Schmoll et surtout de Marie-Véronique Ebelin (mariage célébré à Hirtzfelden le 1^{er} février 1701), vicaire à Obersaasheim de 1737 à 1744 et curé de Hirtzfelden de 1763 à 1791, décédé à Hirtzfelden le 18 septembre 1791, soit apparenté à ce clan aux multiples ramifications.

Surtout, ce qui stimule la réflexion, c'est le résultat de groupe obtenu par les Ebelin. Il est clair que l'individu s'efface devant le clan qui estime qu'avoir des ecclésiastiques en son sein constitue un honneur, nonobstant une foi certaine. L'élévation sociale de ce réseau de parentèle passe, au dix-huitième siècle, par un investissement massif dans les rangs du clergé. « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » (Jean, 6, 28), avaient demandé les disciples au Christ.

robuste constitution, elle décède le 27 décembre 1760. Les Schmoll ont aussi beaucoup d'ecclésiastiques dans leur famille, voir p. 198-199

Der
Elsassische Patriot,
eine
Wochenschrift

zum Unterricht für alle Stände.
Sieben und vierzigstes Stück.
Donnerstag, den 5ten December, 1776.

Mit gnädigster Erlaubniß.

Wie man sich die Zeit auf eine angenehme
und nützliche Art verkürzen könne.

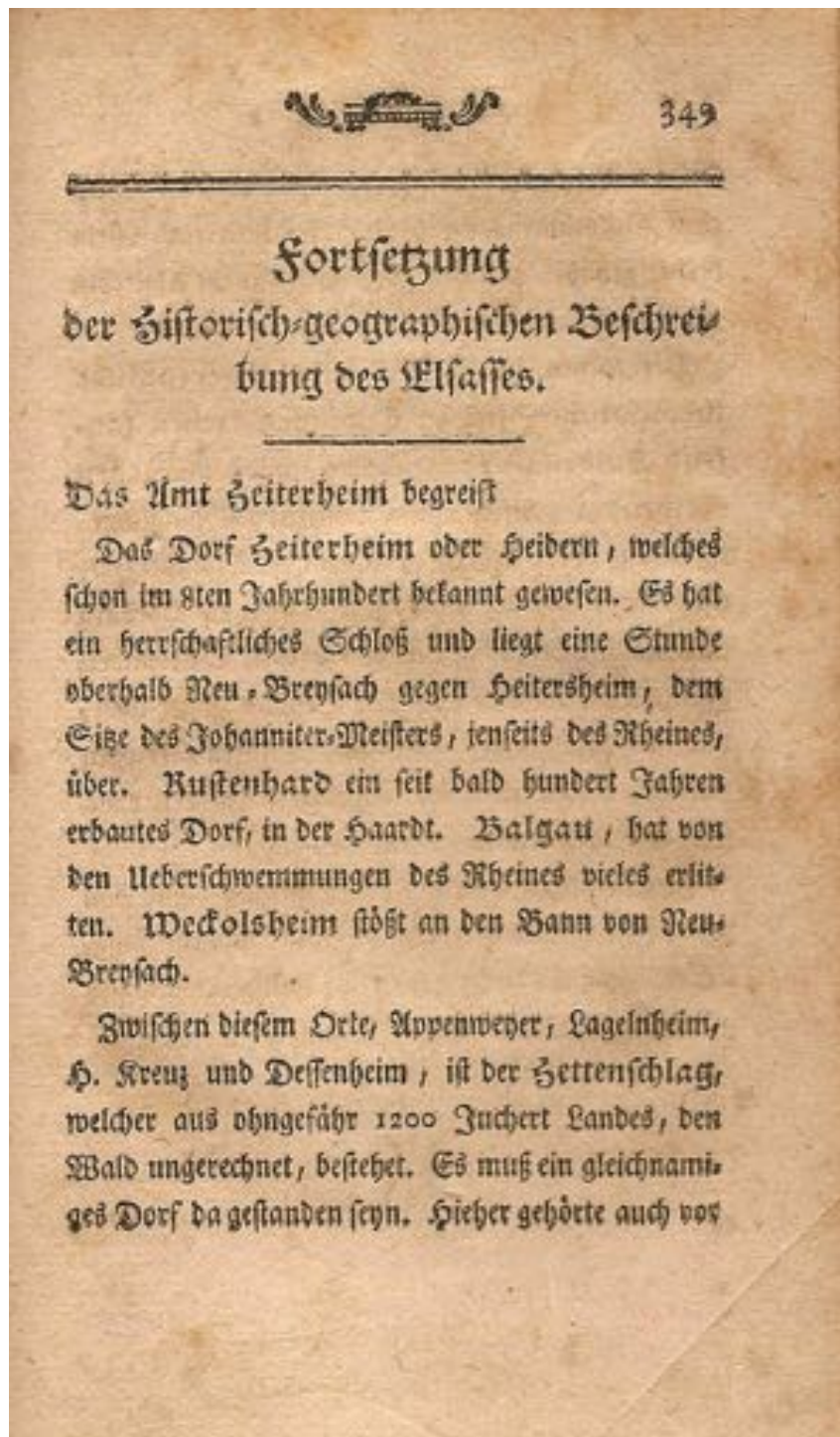
Wir beklagen uns alle über die Kürze der Zeit,
sagt Seneca, und haben dennoch mehr, als wir
anzuwenden wissen. Unser Leben, sagt er, wird
entweder verschwendet, indem wir ganz und gar
nichts thun, oder indem wir nichts thun, was zu
unserer Absicht gehört, oder indem wir nicht thun,
was wir thun müssen. Wir beklagen uns stets, daß
unserer Tage so wenig sind, und führen uns doch so
auf, als wenn ihrer kein Ende seyn würde. Der

W

Hebdomadaire *Der Elsassische Patriot*,
eine Wochenschrift zum Unterricht für alle Stände, 5 décembre 1776

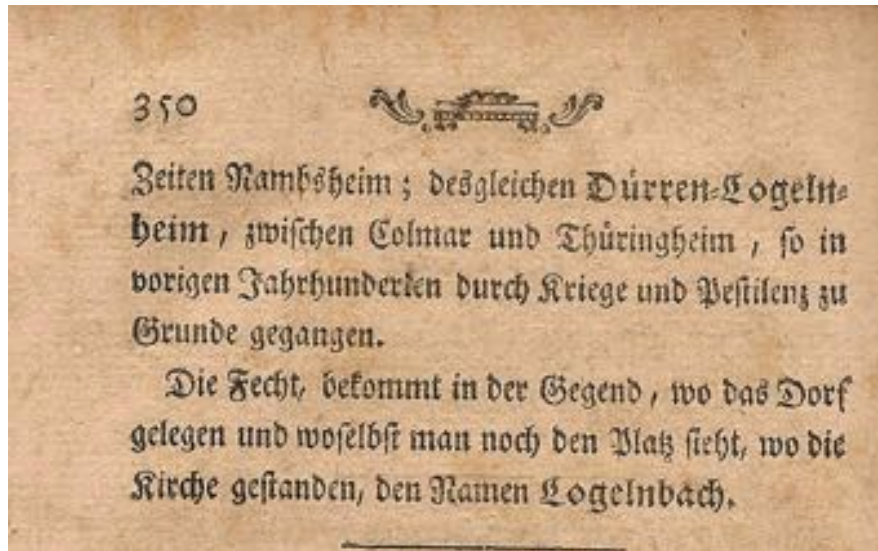
LE BAILLIAGE DE HEITEREN EN 1776

Louis SCHLAEFLI



Extrait du texte "Fortsetzung der Historisch-geographischen Beschreibung des Elsasses", p. 349

Sous le titre "*Fortsetzung der Historisch-geographischen Beschreibung des Elsasses*", paru dans l'hebdomadaire *Der Elsassische Patriot, eine Wochenschrift zum Unterricht für alle Stände* (Strasbourg & Colmar, 1776, p. 349-350) un petit descriptif du bailliage de Heiteren, qui laissera sûrement nos lecteurs sur leur faim. Il donne à penser que Hettenschlag n'existe pas (ou plus), alors que d'après le dénombrement opéré la même année, la localité compte soixante-douze habitants (AHR E 1365/22).



Extrait du texte

"*Fortsetzung der Historisch-geographischen Beschreibung des Elsasses*", p. 350

FRANÇOIS-ANTOINE JECKER (1765-1834), UN GENIE DE LA MECANIQUE

Raymond SCHELCHER



François-Antoine Jecker est né à Hirtzfelden le 14 novembre 1765. Les premières années du jeune Jecker se passent à la campagne, au milieu de ses parents agriculteurs et de ses huit frères et sœurs. Tout le temps qu'il pouvait dérober aux occupations rustiques de chaque jour, il le passait dans l'atelier de son grand-père maréchal-ferrant, qui avait fait le tour de France en tant que compagnon, périple qui lui avait permis de se perfectionner dans son métier et d'acquérir une bonne connaissance de la langue française. Ce grand-père avait beaucoup d'affection pour son petit-fils et lui parlait de sa participation à la fabrication de divers instruments. Il lui montrait aussi des ouvrages très riches en images et l'initiait au travail des métaux.

A l'âge de 19 ans François-Antoine quitte le village et sa famille pour se rendre à Besançon, où ses deux oncles musiciens le placent comme apprenti chez un horloger. Là, il puise ses premières notions positives de la profession qu'il exercera par la suite. Peu de

temps après, il part pour Paris afin de se perfectionner dans le travail des limes et de l'ajustage dans les ateliers du maître serrurier du roi Louis XVI, à Versailles, où le roi lui-même s'exerça quelques fois à la serrurerie et au tournage.

En 1786, François-Antoine Jecker quitte Paris pour se rendre à Londres, siège, à l'époque, d'une industrie de précision très développée dans la construction d'instruments de navigation. Là, il devient l'élève du meilleur ingénieur anglais, Ramsden, de 1786 à 1792. Par des études personnelles dans les sciences mathématiques, il réussit à produire lui-même les instruments de mesures nautiques, astronomiques, optiques, de géodésie et de poids et mesures. Ses fabrications furent nombreuses, notamment les trébuchets (balances à monnaies) : nombreuses furent ses distinctions, mais encore plus grand son mérite comme créateur d'une importante fabrique d'instruments de mesures à Paris. Il était de plus connu comme éducateur de pauvres ouvriers. Il est mort à Paris le 30 septembre 1834. La commune de Hirtzfelden lui a dédié un petit musée avec une très belle collection d'instruments issus de ses ateliers. Ce sont de véritables objets d'art, recherchés par de nombreux collectionneurs.

Le musée

Nous allons vous présenter quelques instruments issus des ateliers Jecker, et conservés au musée de Hirtzfelden.



Les instruments de navigation

Londres vendait à tous les navigateurs de l'Europe les instruments dont ils avaient besoin, à des prix exorbitants. La France, comme toutes les autres nations, était tributaire de sa rivale pour cette partie indispensable de l'équipement de ses vaisseaux, lorsqu'un Français (François-Antoine Jecker), d'abord disciple et bientôt concurrent de Ramsden, osa disputer à l'Angleterre un monopole consacré par de longues années de possession.

L'octant

L'observation des astres pour connaître la position en mer a été mise à profit bien avant que l'on ait pu démontrer la sphéricité de la terre.

La hauteur d'un astre passant au méridien d'un lieu permet de calculer la latitude de ce lieu. Jusqu'au dix-huitième siècle, dans l'hémisphère Nord, pour pouvoir suivre des routes à hauteurs égales de l'étoile Polaire, on a développé et utilisé des instruments très divers : bâton de Jacob, astrolabe de mer, quartier de Davis. C'est en 1730 que John Hadley présente à la *Royal Society of London* un instrument nouveau, plus commode d'emploi : l'octant. Grâce à un jeu de deux miroirs, par une méthode de double réflexion, l'octant permet de mesurer des hauteurs entre 0 et 90° avec une précision qui, vers la fin du dix-huitième siècle, pouvait atteindre quelques minutes d'angle.



L'octant déposé au musée est en ébène et ivoire, il porte le N°13: signé Jecker à Paris

Le sextant

Pour pouvoir étendre le domaine des mesures de hauteur jusqu'à 120°, le capitaine Campbell propose en 1757 le sextant. Ce type d'instrument qui utilisait les mêmes principes que l'octant, devait se perfectionner assez rapidement : alidade en laiton et lunette à la place des pinnules de visée à partir de 1760, cadre et limbes en métal vers 1776.

Ses caractéristiques sont les suivantes :

- le limbe est divisé sur laiton de 0 à 145° et sa longueur est de 33,5 cm
- rayon de l'alidade 25,5 cm
- hauteur totale 29 cm
- épaisseur du corps 1 cm



Le sextant déposé au musée est en bois d'ébène. Il fut construit vers 1796 et porte la signature « Jecker à Paris ».

Le cercle à réflexion

En plus de la latitude que l'on détermine à l'aide de l'octant ou du sextant, la position en mer est définie par la connaissance de la longitude. Pour déterminer celle-ci, les astronomes ont proposé de se servir du mouvement de la lune sur la sphère céleste, notamment de ses distances avec les autres étoiles. La mesure des distances lunaires et la comparaison avec des tables établies avec une très grande précision, ont nécessité des instruments capables de mesurer des angles bien plus importants que ceux que l'on pouvait mesurer à l'aide de l'octant et du sextant. Le cercle à réflexion est l'instrument qui a été utilisé pour ce type de mesures.

Décrit dans son principe par Tobie Mayer en 1767, le cercle à réflexion a été expérimenté en 1772 à bord de la "Boussole", puis modifié par Borda en 1775, avant d'être réalisé dans sa version la plus élaborée par Lenoir à partir de 1777. Cet instrument utilise également la méthode de la double réflexion et permet d'obtenir une précision de lecture plus importante grâce à la répétition des mesures. En effet, l'erreur de lecture est réduite dans le rapport du nombre des relevés d'une même position angulaire effectués successivement. Ce type d'instrument très répandu avant que les chronomètres de marine n'aient équipé les navires, devait par la suite principalement servir aux relevés hydrographiques. Il est resté en usage jusqu'au début du vingtième siècle. Le cercle à réflexion fut utilisé par Beautemps-Beaupré entre 1791 et 1794, lors du voyage d'Entrecasteau à la recherche de "La PEROUSE".

François-Antoine Jecker a fabriqué ses premiers cercles à réflexion à partir de 1795, après avoir mis au point une machine à diviser les cercles en ses parties.



Le cercle à réflexion déposé au musée est en laiton et porte le N°422. Il est signé Jecker à Paris. Ses caractéristiques: limbe gravé sur argent, rayon 15 cm

Eloges à François-Antoine Jecker
(Extrait du journal : "ASTRONOMISCHE NACHRICHT N° 42")¹

« Le Havre, ce 26 septembre 1823.

C'est avant de me soumettre à l'issue incertaine d'un voyage par mer que je vais remplir la tâche que vous m'avez proposée, savoir de vous donner quelques renseignements sur différents artistes les plus distingués de Paris. Ce sont pour l'horlogerie la maison Breguet, pour les instruments mécaniques et mathématiques Mrs. Fortin, Gambey, Lenoir, Richer et Jecker, et pour les instruments d'optique Mrs. Lerebours et Gauchois. »

A propos de Jecker, le lieutenant écrit : « M. Jecker est un homme de 50 ans, natif d'Aix la Chapelle et qui a travaillé autrefois chez Ramsden ; quoique ses instruments en général présentent un dehors peu fini, et quoiqu'ils possèdent un certain vernis de fabrique, je ne les crois pas mauvais, du moins il y en a qui sont bons ; aussi n'y a-t-il pas d'artiste qui travaille plus pour la marine que M. Jecker, mais je suppose que ceci doit encore être attribué à ses prix modérés, car il vend le cercle à réflexion de 10 pouces de diamètre 400 francs, tandis que M. Lenoir se le fait payer 430 et M. Gambey 500. M. Jecker se sert encore toujours de la machine à diviser de Ramsden ; il demeure rue de Bondy Nr. 32."

Les baromètres à crémaillères

Jecker a d'abord fabriqué le baromètre à poulie imaginé par Hooke (1635-1703). Les indications en étaient très imprécises à cause des frottements et de l'inertie des parties mobiles. Ces instruments, appelés baromètres à rouages, étaient alors considérés comme de simples objets de curiosité. Ils étaient très sensibles, mais peu exactes. Jecker, en remplaçant la poulie par une roue dentée entraînée par une crémaillère fixée verticalement au flotteur, a rendu à l'instrument toute sa précision. Il a maintenant tous les avantages sur les baromètres précédents : il est sensible et précis. Sa branche ouverte porte un flotteur en

¹ Auszug aus einem Brief des Herrn Lieutenant vom See-Etat Zahrtmann R. v D. an den Herausgeber.

métal muni d'une très fine crémaillère, qui entraîne l'axe mobile portant une aiguille à l'aide d'une roue dentée. L'aiguille parcourt les divisions du cadran. Ce baromètre donnait aussi de bonnes indications à bord des bateaux, malgré les mouvements de ces derniers par mauvais temps. (Extrait du "Journal de Pharmacie, sept. 1815 - C.L. Cadet)



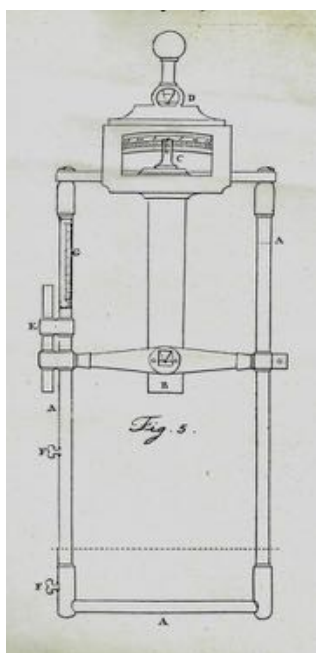
Les baromètres Jecker.

Les baromètres à balance.

M. Conte (1755-1805) eut l'idée de faire un baromètre à deux branches et de peser, dans une balance, le mercure qui passerait de l'une à l'autre. Ce baromètre exigeait beaucoup d'adresse et d'attention. Mais les erreurs étaient telles qu'il ne pouvait être commercialisé. M. Prony pensait que l'on pouvait convertir le baromètre lui-même en balance, et publia un dessin pour en démontrer les possibilités. Cette proposition n'eut pas de suite non plus.

Enfin, François-Antoine Jecker, habile opticien exerçant au 32 rue de Bondy, s'inspirant des travaux de MM. Conte et Prony, en a fait la plus heureuse application. Son baromètre était composé d'un tube en forme de siphon. On conçoit que le mercure ne peut s'élever ou s'abaisser, c'est-à-dire passer d'une branche dans l'autre, sans changer le poids relatif des branches ; alors l'instrument penche du côté le plus pesant. Ce défaut d'équilibre est marqué par une aiguille sur une section de cercle graduée.

Pour le transport du baromètre, M. Jecker a adapté sur l'une des branches deux clés qui ferment le tube et retiennent le mercure. Il a rajouté un thermomètre pour mesurer la température. L'auteur du rapport précise « que l'instrument est d'une telle sensibilité qu'il est très facile d'évaluer de très petites hauteurs ; l'aiguille fait reconnaître la différence d'un pied d'élévation. Le baromètre permettra d'avoir la mesure exacte des montagnes et des grands édifices. Mais il faut pour cela que M. Jecker établisse un rapport exact entre les divisions de son échelle et les divisions métriques, et qu'il fasse le zéro au bord de la mer, le baromètre étant à 10 degrés. Il s'élèvera ensuite de mètre en mètre jusqu'aux plus grandes hauteurs observées. Son échelle ne sera alors plus arbitraire ».

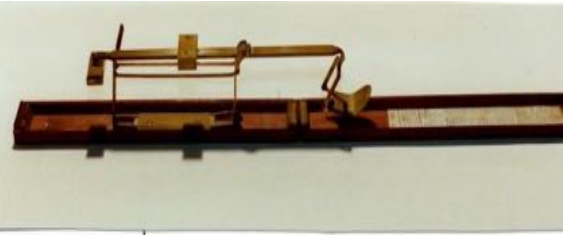


Baromètre perfectionné à balance

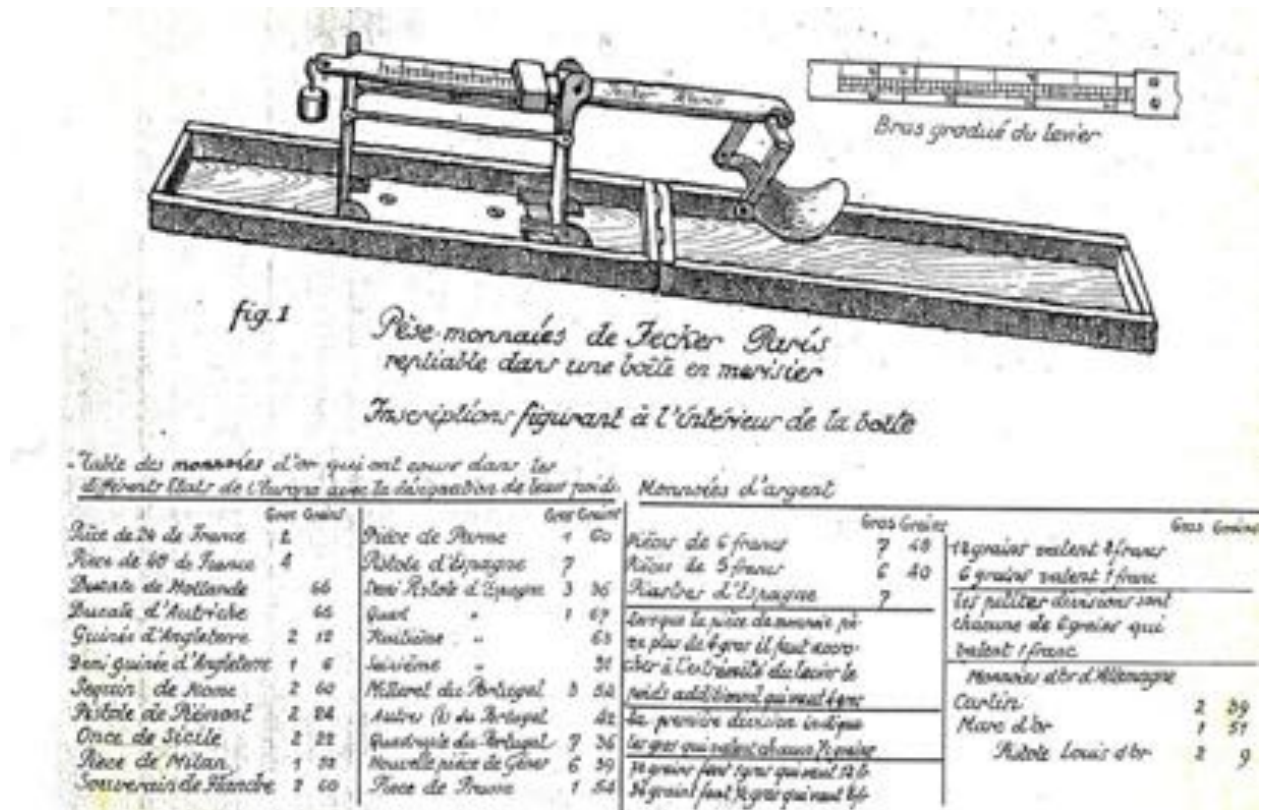
Le pèse-monnaies

A la chute des assignats, lorsque les monnaies furent remises en circulation, le plus souvent rognées et altérées, Jecker rendit un immense service au commerce par l'invention d'un nouveau pèse-monnaies d'une exactitude rigoureuse, permettant de constater les plus légères altérations. Il ne fut pas le seul constructeur de pèse-monnaies et, dès leur apparition sur le marché, il en vendit plus de 4 000 de ces instruments en peu de temps.

Description : le bras du levier est gradué de 1 à 4 gros. Les gros sont eux-mêmes subdivisés en 12 parties dont chacune représente 6 grains. Un gros vaut 72 grains. Pour la pesée, on place la pièce de monnaie sur le plateau, on fait glisser sur la tringle le poids mobile jusqu'à l'équilibre, et on lit la division sur l'échelle.



La boîte du pèse-monnaies contient une table de correspondance des poids des monnaies d'or et d'argent qui ont cours en Europe. Le musée conserve une douzaine de pèse-monnaies qui diffèrent les uns des autres selon l'artiste qui les a fabriqués.



Le nouveau système des poids et mesures

Le mètre

Une commission composée des savants Borda, Lagrange, Laplace, Monge et Condorcet fut chargée de définir une unité de laquelle découleraient toutes les autres, et dont les sous-multiples seraient des puissances à base de dix de l'unité initiale dénommée mètre. Cette unité correspond à la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre pris entre le pôle et l'équateur (décret du 18 germinal An III)

Dès 1792, Delambre et Méchain entreprirent leurs opérations de mesure de l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Montjuich, ville proche de Barcelone. Les pouvoirs publics de l'époque firent alors appel à des mécaniciens de précision pour réaliser avec soin les prototypes des nouvelles mesures linéaires. En 1795, l'Agence Temporaire des poids et mesures adresse au Comité de l'Instruction Publique un rapport sur une machine à diviser les doubles-décimètres conçue par François-Antoine Jecker. Le rapport spécifie que la machine est expéditive et permet d'exécuter avec soin et précision les mesures linéaires de l'espace. Le 18 octobre 1795, le comité alloue une récompense de 10 000 livres à son

inventeur. En 1796, François-Antoine Jecker passe un marché avec la Commission des Poids et Mesures pour la fabrication d'étalons du mètre destinés aux départements et districts.



Règles en laiton à la fois à bouts et à traits, c'est-à-dire qu'ils font un mètre d'une face terminale à l'autre, mais ils portent une division en centimètres de 0 à 90 et en millimètres de 90 à 100. La DRIRE d'Ile de France à Ivry a offert en 1991 à l'association des Amis de F.A. Jecker le mètre étalon numéroté MEF 18. Le même organisme a encore offert en 1993 le mètre étalon numéroté MEF 49, qui fut déposé au musée du MIOP à Biesheim.

Les capacités étalons

François-Antoine Jecker se trouvait parmi les spécialistes qui livrèrent des séries d'étalons en laiton se composant du double décalitre, du décalitre, du litre, du demi-litre et du décilitre. Ces mesures en laiton se distinguent par leur facture soignée. Elles portent l'inscription "Jecker à Paris", et sont poinçonnées à la Couronne Royale.



Le musée conserve une série de mesures ainsi qu'une barre de contrôle offertes par la DRIRE. Une deuxième série offerte en 1993 par le même organisme fut déposée au musée du MIOP.

Les appareils de topographie. Le théodolite

L'un des instruments les plus perfectionnés est sans nul doute le théodolite. Instruments de très haute précision des levées géodésiques, ces appareils furent également utilisés par les hydrographes de marine pour leurs mesures de la terre. Ceux fabriqués dans les ateliers Jecker sont de beaux objets scientifiques aux pièces délicates et finement gravées.



Le niveau d'Egault fabriqué par Jecker



*Théodolite Jecker déposé au musée
Hauteur: 21 c, longueur des lunettes 22
cm, diamètre du plateau: 15 cm*

L'alidade

Règle mobile munie de fentes (pinnules) de visée servant à relever les angles.





Géomètres de Napoléon avec une alidade (Photo: Carle VERNET Musée de la Marine, Uniformes Napoléoniens)

Jecker opticien

Les lunettes

Les ateliers Jecker élaboraient des longues-vues à l'usage de la marine et de l'armée de terre, mais aussi des lunettes sémaphoriques, pour le télégraphe, des lunettes de campagne ainsi que des lunettes de spectacle (lorgnettes).

Les lunettes de spectacle

François-Antoine Jecker fabriquait avec goût et élégance les lunettes de spectacle. Son catalogue d'échantillons d'alors présentait seize variétés de lorgnettes de spectacle à multiples tirages, et six variétés de lorgnettes de forme "poire". Notre opticien élaborait les lunettes à l'aide d'un banc à étirer de son invention. Son principe fut progressivement adopté par tous les opticiens parisiens. Jecker arrivait à produire jusqu'à 3 000 lunettes par an. Il n'existait alors en France aucun autre exemple d'une telle performance.



Les coulants des lorgnettes plaqués or et argent étaient exécutés avec une extrême justesse. Equipées de verres simples ou achromatiques, les lorgnettes présentaient un corps d'écaille, marbré, garni de cercles, peint à figures et gravé.



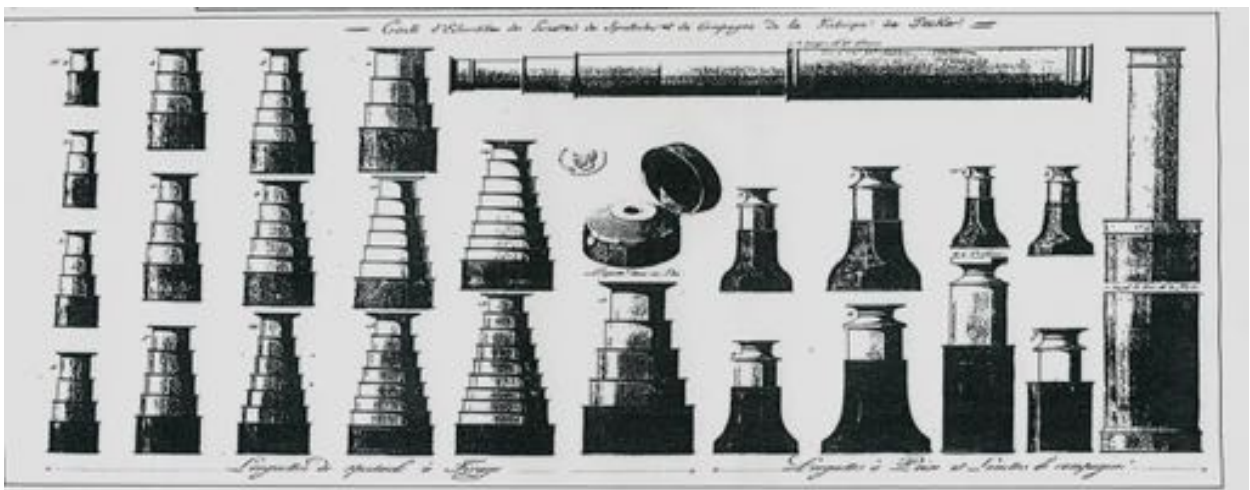
Lorgnette avec tabatière

La lunette du télégraphe aérien

L'efficacité du télégraphe aérien mis au point par Claude Chappe en 1791, était dû à l'utilisation de la lunette, d'une portée de 10 à 15 km. Jecker fabriquait les lunettes du télégraphe avec un corps en acajou de forme tronconique et en laiton.



Catalogue des lorgnettes et lunettes Jecker



Note sur les ateliers Jecker

D'après le récit de Monsieur Brazier dans le journal "Histoire des Petits Théâtres", les ateliers Jecker se sont fortement agrandis après leur installation au théâtre des Jeunes Artistes, et ont reçu de grandes améliorations entre 1806 et 1819. En effet, Bonaparte, par

décret pris à Saint-Cloud le 8 août 1807, fit fermer bon nombre de salles de spectacles d'un seul coup. Tous les théâtres furent fermés le 15 du même mois.

C'est en 1810 que François-Antoine Jecker a installé sa manufacture dans le bâtiment du « Théâtre des Jeunes Artistes », au coin de la rue Lancry. Pour la construction de nouveaux ateliers lui permettant d'élargir la gamme des activités de son établissement, François-Antoine Jecker a fait une demande de prêt auprès de son Excellence le ministre de l'Intérieur et comte d'Empire, en date du 12 mars 1810. Le 8 mars 1811, François-Antoine Jecker obtient l'accord du prêt pour un montant de 25 000 francs, sans intérêts sur une durée de quatre ans.

Dans l'un des passages de "L'Histoire des Petits Théâtres de Paris depuis leur origine", par Brazier, en 1838, ce dernier parle de Jecker en ces termes : « Aujourd'hui quand je passe, au bout de 28 ans, devant la maison où était mon pauvre petit théâtre des Jeunes Artistes, je regarde en arrière, et j'ai le cœur gros de voir les magasins de M. Jecker fils, successeur de son digne père, remplacer le foyer public; je pleure quand j'entends le bruit des outils là où naguère j'entendais chanter les airs de Piccini, de Propiac et de Foignet. Ne m'en veuillez pas, Monsieur Jecker, je vous ai connu enfant; personne plus que moi ne rend hommage à l'art de l'opticien, personne plus que moi n'apprécie le mérite des étuis de mathématique, des boussoles, des aiguilles maritimes; j'aime les verres grossissants; j'aime les verres qui rapprochent certaines personnes; j'aime quelques fois d'avantage ceux qui en éloignent d'autres; j'aime les spectres solaires, les lorgnons doubles, les binocles, les chambres noires, j'aime surtout les vieilles lunettes dont se servaient nos pères, et dont je puis avoir besoin d'un jour à l'autre; mais je voudrais encore que mon théâtre des Jeunes Artiste fût au coin de la rue Landry, dût le superbe Ambigu-Comique en froncer les sourcils dans son large pâté de pierres. Croyez-vous donc, mon cher Ambigu-Comique, que les Sirènes auraient viré de bord devant Angot le marin ? Pensez-vous que le Juif errant aurait fait peur au Petit Poucet, qu'Arlequin dans son œuf aurait voulu ramasser quelques miettes au festin de Balthazar ? Non ; ils ont eu leur temps, vous avez le vôtre, et voilà tout. »

Surcouf client chez Jecker

Le 24 juillet 1819, Jecker fournit à Robert Surcouf un baromètre de marine, une lunette marine, et lui remet un sextant qu'il a réparé.

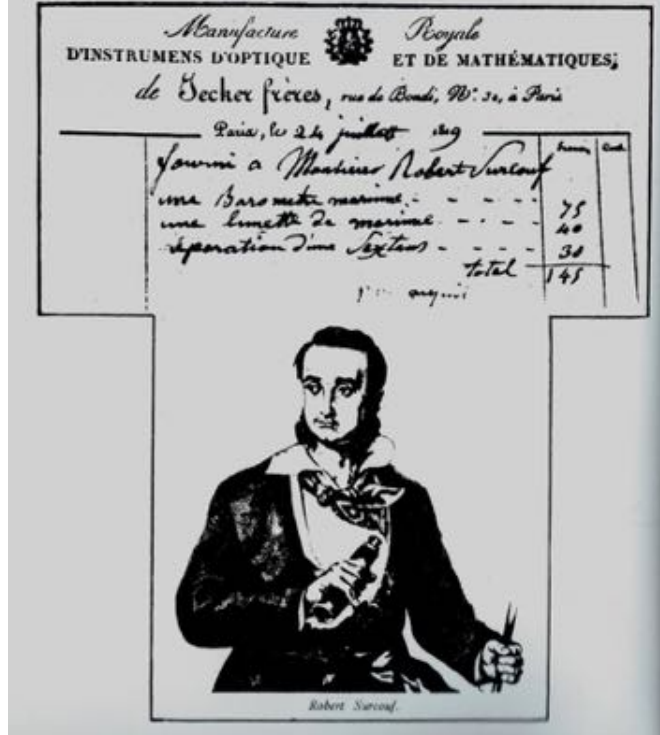
Reconnaissance

Dans le rapport du Jury sur les produits de l'industrie française à l'exposition de 1819, rédigé par M.L. Costaz, membre de l'institut d'Egypte, et rapporteur du Jury Central à Paris en 1918, le jury reconnaît dans le chapitre XXVI, sous la rubrique : « Instruments de mathématiques, d'optique et de physique », que les frères Jecker avaient obtenu en l'An 9 (1800) une médaille de bronze, et qu'ils ont été jugés dignes de la distinction d'une médaille d'argent à l'exposition de 1806. Ils continuent de livrer au commerce et à la marine une grande variété d'instruments de mathématiques et d'astronomie, à des prix modérés. Le Jury a trouvé que leur industrie a pris des accroissements et reçu des améliorations depuis 1806.

1.4 Un client de marque

Les ateliers Jecker effectuaient aussi de nombreuses réparations de toutes sortes d'instruments. Parmi leurs clients ils comptèrent le dernier grand corsaire, puis armateur, Robert SURCOUF.

Facture établie en date du 24 juillet 1819 par Jecker, au nom de M. Robert Surcouf (1773-1827) corsaire, puis armateur français, baron d'empire.



Des apprentis célèbres

Jean-Thiébauld Silberman (18906-1865), physicien alsacien

La vie scolaire du petit Jean-Thiébauld débute en 1813, sur les bancs de l'école communale de Burnhaupt-le-Bas. Après que son père fut détaché à Neuf-Brisach en 1814, où il poursuit sa scolarité, on lui reconnut du goût pour les sciences d'observation. C'est là, au collège communal qu'il prit des notions de dessin grâce à son professeur M. Liebenstein. Son père l'inscrit alors, en 1824, à la Faculté des Sciences de Strasbourg où il commença l'étude de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle. La physique était professée alors par un de ses parents, M. Herrenschneider.

Il part ensuite à Paris, en novembre 1825, où il est accueilli par un ami de son père, le constructeur d'instruments de précision alsacien, François-Antoine Jecker. Lui trouvant de grandes aptitudes, il l'engage comme apprenti dans ses ateliers. Silberman suit en parallèle durant l'année 1825-1826 les cours de dessin de Leblanc et les cours de géométrie de Charles Dupin au Conservatoire royal des Arts et Métiers, ainsi que les cours de physique et de chimie de la Faculté des Sciences de Paris, en particulier les leçons de Claude Pouillet, qui partage alors le cours de physique avec le professeur titulaire Gay-Lussac. Pouillet, qui est également professeur titulaire au Collège royal Bourbon, le remarque et lui offre à la rentrée 1826 la place de préparateur des cours de physique et de chimie au collège, tout en se l'attachant pour ses recherches personnelles concernant à l'époque l'électricité et la chaleur. Claude Pouillet emploie également Silberman, avec Claude-François Barruel, préparateur du cours de chimie de la faculté, lors des leçons qu'il donne aux enfants du roi Louis-Philippe

en 1827-1828, et le charge de la confection des planches du traité de physique dont il prépare alors la rédaction. Silbermann enseigne également le dessin durant l'année 1828-1829.

Paul Gavarni (1804-1866), célèbre aquarelliste et dessinateur français

Le texte qui suit est tiré du livre bibliographique "L'Homme et l'oeuvre" sur Gavarni, écrit par les frères Edmond et Jules Goncourt. Ils écrivent à propos de Gavarni : « même s'il n'eut pas ce talent d'enfant prodige, son œil eut, très jeune, l'instinct de voir et de garder intérieurement fixé le croquis des choses. De l'atelier Dutillard nous ne savons par quelle force majeure, ou par quel goût d'une carrière nouvelle, le jeune homme de treize ans passe à l'atelier d'instruments de précision de Jecker, où il fait œuvre de ses doigts et commence peut-être à entrevoir la mécanique mathématique, en se livrant au travail ouvrier des outils de la science.

Un jour, bien longtemps après, se promenant avec un de ses anciens amis, M. Morère, Gavarni s'arrêta à la devanture d'un marchand de vieux fer, et y avisant un sextant, il le tourna et le retourna dans tous les sens, disant: " Je n'en ai fait qu'un, je voudrais bien le retrouver." De l'atelier Jecker, après avoir passé par la pension Butet de la rue de Clichy, dont, avec son goût de garder tous les vieux papiers, il avait conservé des cahiers de calcul intégral portant la date de 1818, il entra alors, vers les seize ou dix-sept ans, à l'école du Conservatoire, dans l'atelier de Leblanc, où il apprenait le dessin des machines. »

Les distinctions

- 1800 : médaille de bronze pour les instruments de précision Jecker
- 1801 : médaille en argent
- 1806 : Gervais Jecker, frère de François Antoine, mention honorable pour les vis à bois
- 1806 : Laurent Jecker, autre frère de François Antoine, médaille en argent pour ses épingles
- 1806 : mention honorable aux frères Jecker pour leurs instruments de précision
- 1812 : mention honorable aux frères Jecker pour leurs instruments de physique et d'optique
- 1819 : mention honorable à l'exposition aux frères Jecker pour un assortiment de lunettes à usage civil.

D'autres distinctions leur sont encore attribuées aux expositions de 1823, 1827 et 1834.



Tombes de prêtres (photo A.Linder)

NOTES RELATIVES A QUELQUES MONUMENTS FUNERAIRES REMARQUABLES DU CIMETIERE DE NEUF-BRISACH

Louis SCHLAEFLI

Chef-d'œuvre sur le plan architectural, Neuf-Brisach n'abonde pas en trésors artistiques. L'on ne s'attend évidemment pas à trouver des bijoux anciens dans une ville construite au début du dix-huitième siècle. S'il en a existé chez des particuliers, ils risquent fort d'avoir disparu au cours des sièges et autres bombardements que la ville eut à endurer dans sa courte existence. Ainsi, le mobilier de l'église a presque entièrement disparu dans l'incendie de février 1945.

Le Musée Vauban renferme certes l'une ou l'autre pièce intéressante, comme la charrue symbolique de 1789, l'ancienne pompe à feu et le banc de charron de 1830.

Mais il est un autre patrimoine, trop souvent négligé, celui des monuments funéraires, qui méritent, à des titres divers, d'être préservés. Bien souvent, il s'agit de chefs-d'œuvre de sculpture, d'une réelle valeur artistique, de loin plus évocateurs que les monuments modernes en granit poli. Il en est d'autres qui sont des témoins de l'histoire locale, notamment ceux qui ornent les tombes des notables du lieu.

Il faut dire que, pour le moment, le cimetière de Neuf-Brisach est encore riche en monuments anciens de ce genre, mais ils étaient menacés de disparition il y a quelques années, alors que d'autres avaient déjà été déplacés pour être conservés.

D'une façon symptomatique, les monuments à inscriptions allemandes ont pratiquement tous disparu : deux seulement figurent dans ce "coin-souvenir". Tout se passe comme si l'Alsace n'avait pas été allemande de 1870 à 1918. A notamment disparu, le monument - qui existait encore en 1983 - du premier historien de la ville, Franz Brockhoff, immigré allemand, auteur de la *Geschichte der Stadt und Festung Neubreisach*, critiquable, il est vrai, mais qui a le grand mérite d'exister et de nous renseigner sur l'époque du *Reichsland*. Aujourd'hui on ne peut que regretter sa disparition : il n'en subsiste sans doute même pas de photographie.

La dispersion de ces monuments anciens à travers le cimetière ajoute un peu de charme au sinistre alignement des tombes déjà "granitifiées". Elles pourraient aisément être redressées sur place plutôt que d'être déplacées à plus grands frais quelques dizaines de mètres plus loin. Notre propos se bornera simplement à attirer l'attention du lecteur sur certains de ces monuments.

A.- QUELQUES TOMBES DE PRETRES

Il nous a paru singulier que toute une série de tombes du carré des prêtres étaient visées par la nouvelle mesure. Partout ailleurs elles sont maintenues, voire entretenues. En les éliminant, on effacerait un pan de l'histoire ecclésiastique de la ville.

Certes, la dalle funéraire du curé Soehnlins – député protestataire après 1870 – n'était pas menacée, ni celle du Dr Richert, curé-doyen, qui a fait partie du *Soldatenrat* local en 1918¹, sans doute le seul prêtre dans ce cas.



Dalle funéraire du curé Soehnlins (photo A. Linder)

1. - Stèle-plaque à fronton contourné², de l'abbé Charles ROULLE

Bordée de crosses végétales, la stèle supporte un fronton de haute taille, fortement découpé en courbes et contre-courbes, avec médaillon central orné du calice. Deux têtes d'angelots dans le bas, au-dessus de l'étoile dépliée. Crâne au bas de l'inscription. La croix sommitale est ornée du Sacré-Cœur en son centre. Il s'agit de l'un des plus beaux monuments du cimetière.

Fils de Charles Roule et de Marguerite Schreiner, Charles Roule est né à Neuf-Brisach, pendant la Révolution, le 11 août 1792. Il a fréquenté le collège de Sélestat³ avant d'entrer au Grand Séminaire. Comme le diocèse de Strasbourg n'avait pas

¹ *Das Elsass von 1870-1932*, Colmar, 1935, I, p. 493.

² Voir SCHNITZLER (Bernadette), « L'architecture des ombres : pour une typologie des monuments funéraires du XVIII^e au XX^e siècle », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire*, XXXVI (1993), 274, type 5.

³ *Exercices publics du Collège de Schlestadt*, 1810.



Stèle de l'abbé Roulle (photo A. Linder)

d'évêque à l'époque, il a dû aller se faire ordonner prêtre à Nancy, le 20 mai 1815.⁴ De mai 1815 à sa mort, le 26 novembre 1819, il a été vicaire à Neuf-Brisach⁵

⁴ BLATZ (Jean-Paul), *Le clergé paroissial de Neuf-Brisach*, Strasbourg, 2000.

⁵ SCHICKELE (Modeste), *Biographies ecclésiastiques* (BGS Ms 2063).

2.- Dalle funéraire du chanoine Jean-Baptiste BERGER, curé de Neuf-Brisach

Il s'agit d'une simple dalle, posée à même le sol, ornée d'une croix dans le haut. Elle occupe tout l'espace de la tombe, qui ne saurait, du fait, être considérée comme en état d'abandon, même si la dalle est partiellement recouverte de mousse.

Jean-Baptiste Berger est né à Ottmarsheim le 30 avril 1766 et est entré chez les Prémontrés à Bellelay, où il a fait profession en 1789, sous le nom de P. Ignace. En 1797, son couvent fut occupé par les troupes révolutionnaires et les moines dispersés.⁶ Après la Révolution, il entra dans le clergé séculier et devint curé d'Ottmarsheim (1800), de Huningue (1802), où il signa son adhésion au Concordat, enfin de Neuf-Brisach, de 1810 à son décès, le 4 janvier 1835. Il fut nommé chanoine honoraire en 1828.⁷

Il érigea la confrérie du Rosaire en 1816⁸, obtint l'autorisation de bénir la chapelle de l'hôpital en 1820, trois cloches en 1826 et une croix en 1833.⁹

Sous son administration, l'évêque Saurine vint confirmer à Neuf-Brisach en mai 1810¹⁰ et en 1813¹¹. En juillet 1819, le Prince de Croy déjeuna chez le curé avant d'aller visiter Vieux-Brisach.¹²

3.- Monument néo-gothique de l'abbé Michel ULMER

La stèle, flanquée aux angles d'anges (celui de droite étêté), comporte en son centre une arcature gothique¹³ encadrant l'inscription funéraire, surmontée du calice entouré de l'Evangile et de la croix. Sur le socle, le voile de Véronique. Le couronnement, manifestement constitué d'une croix, a disparu.

Né à Neuf-Brisach le 16 décembre 1805, Michel Ulmer a terminé sa carrière ecclésiastique comme curé cantonal de Cernay (1835-1866), avant de se retirer dans sa ville natale, dans laquelle il est décédé le 29 septembre 1867. L'abbé Jean-Baptiste Soehlin, déjà cité, futur député protestataire au *Reichstag*, a fait son éloge funèbre.¹⁴

B.- TOMBES DE NOTABILITES

1.- Le carré des tombes COSTE, BUCHWALT, GHENESER, RAGUÉ, MEYER

Ce carré mérite d'être conservé à plusieurs titres : il comporte l'une des plus anciennes croix du cimetière (1804), l'un des monuments les plus remarquables sur le plan artistique, enfin et surtout la stèle de l'une des gloires de Neuf-Brisach, celle du juge Coste, plus connu en Alsace comme archéologue.

⁶ WERNERT (G.), *Aus Ottmarsheims Vergangenheit, Annuaire de la société d'histoire du Sundgau*, 1962, 60.

⁷ STRAUB (Alexandre), *Dictionnaire biographique du clergé alsacien du XIX^e s. (1815-1887)*, BGS Ms 2062 ; SCHICKELE (Modeste), *Biographies ecclésiastiques* (BGS Ms 2063).

⁸ BARTH M., *Die Rosenkranzbruderschaften, Archives de l'Eglise d'Alsace*, XXXII (1967/68, 91.

⁹ ABR 1 VP 340.

¹⁰ SCHICKELE (Modeste), Maimbourg, *Revue Catholique d'Alsace*, 1910, 644.

¹¹ MULLER (Claude), *Le diocèse de Strasbourg au XIX^e s.*, I, 20.

¹² SCHICKELE (Modeste), Maimbourg, *Revue Catholique d'Alsace*, 1911, 207.

¹³ A rapprocher du type 9 de l'étude précitée de B. SCHNITZLER.

¹⁴ On trouvera la nécrologie de l'abbé Ulmer dans la *Revue Catholique d'Alsace*, 1867, 453-455.



Le carré des tombes Coste, Buchwalt, Gheneser, Ragué, Meyer (Photo A.Linder)

*** Le monument de Jean-Pierre Alphonse COSTE, juge, archéologue**

Simple monument en grès jaune, surmonté d'une colonne cannelée, qui énumère les titres du juge Coste, historien et archéologue de renom, l'une des illustrations de Neuf-Brisach. Directement coincé par un monument moderne, il gagnerait à être décalé vers l'arrière. Né à Neuf-Brisach le 14 novembre 1813, fils de Jean Gilly Coste, lieutenant-colonel, et de Marie Zoé de Buchwald, Alphonse Coste est décédé à Strasbourg le 24 décembre 1865 ; selon ses vœux, sa dépouille mortelle a été transférée à Neuf-Brisach. Il a fait ses études de droit à Paris, tout en suivant les cours de l'Ecole des Chartes, sans doute le seul Néo-Brisacien dans ce cas. Sa carrière juridique le mena à Colmar comme avocat, puis comme juge à Wissembourg, Saverne, Sélestat, enfin à Strasbourg. Ses activités dans le domaine

archéologique et historique se déployèrent parallèlement à sa carrière officielle. Il était membre de diverses sociétés, énumérées sur sa stèle funéraire : de la Société des Antiquaires et de l'Histoire de France, de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace, des sociétés de Montbéliard, de la Moselle et de Metz, ... Ses travaux¹⁵ furent publiées pour la plupart, dans la *Revue d'Alsace* et dans le *Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*.¹⁶



Tombe de Coste (Photo A. Linder)

"Selon son vœu, (il fut) inhumé au cimetière de sa ville natale où ses amis lui érigèrent un monument funéraire¹⁷".

¹⁵ *Réunion de l'Alsace à la France*, Strasbourg, 1841 ; *Note sur le château de Trifels*, 1851 ; *Droit municipal de Colmar*, Colmar, 1854 ; *Guerre des Paysans en Alsace*, 1856 ; *L'Alsace romaine. Etudes archéologiques*, Mulhouse, 1859 ; *Notice historique et topographique sur la ville de Vieux-Brisach*, Mulhouse, 1860 ; *Fort-Louis du Rhin*, 1862 ; *Nouvelle découverte d'une maison romaine...*, Colmar, 1862 ; *Le monastère de Conques et Ste-Foy de Schlestadt*, 1864 ; *Argentovaria, station gallo-romaine*, 1864 ...

¹⁶ STOEBER (August), *Alsatia*, 1862-1867, 463-474 (Notice nécrologique) ; SITZMANN (Edouard), *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, Rixheim, Sutter, 1909-1910, 323 ; *Dictionnaire de Biographie Française*, IX, 795 ; *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, 541 (Notice de B. Schnitzler)

¹⁷ Notice biographique figurant dans HALTER (Alphonse) - HERRSCHER (Roger) – ROTH (Jules), *Neuf-Brisach*, Colmar-Ingersheim, 1972, 68.

L'épithaphe se lit sur la base, de section carrée, du monument :

ALPHONSE COSTE
DÉCÉDÉ JUGE AU TRIBUNAL
CIVIL DE STRASBOURG
LE (24.12.) 1865 ÂGÉ DE 52 ANS
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ
DES ANTIQUAIRES ET DE
L'HISTOIRE DE FRANCE
DU COMITÉ HISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE D'ALSACE
DES SOCIÉTÉS
INDUSTRIELLE
DE MULHOUSE,
D'ÉMULATION DE MONTBÉLIARD
ET D'HISTOIRE DE LA
MOSELLE ET DE METZ

L'inscription n'est plus très lisible du fait que la pierre commence à se déliter sur la face avant.

*** Les dalles de BUCHWALD**

Tout à côté du monument de Coste gisent deux dalles ; la plus proche du monument de Coste est celle d'un membre de la famille de sa mère, née de Buchwald :

ALBERTINE DE BUCHWALD
DÉCÉDÉE LE 3 MAI 1849
À L'ÂGE DE 62 ANS
PRIEZ POUR ELLE.

Plus bas, l'épithaphe de la mère de Coste :

ZOÉ DE
BUCHWALD, VEUVE COSTE
DÉCÉDÉE LE 30 MARS
1875 À L'ÂGE DE 81 ANS
PRIEZ POUR ELLE

L'autre dalle est celle qui recouvre la tombe de Françoise de La Tour, née de Buchwald, décédée le 11 septembre 18(54 ?)

*** La croix de Joseph RAGUÉ**

Datée de 1804, cette magnifique croix est l'un des plus anciens monuments du cimetière. De par sa facture, elle rappelle certaines croix des champs avec ses extrémités trilobées, mais le bénitier sculpté sur la droite du montant manifeste bien qu'il s'agit d'une croix de cimetière. La face avant est ornée du corps du Christ, surmonté d'un angelot ; dans le bas, un crâne surmonté d'une clepsydre ; le texte, peu lisible, figure sur le revers. La croix a été érigée à la mémoire de Joseph Ragué, décédé en 1804. Brisée, elle a été anciennement réparée avec de la ferraille.



La croix de Joseph RAGUÉ (Photo de A. Linder)

*** La croix du colonel GHENESER**

Une simple croix porte la mention :

GHENESER COLONEL
EN RETRAITE

Sur le socle on peut lire :

COMMANDEUR
DE LA LEGION
D'HONNEUR
CHEVALIER
DE ST LOUIS

NE LE 12 SEPTEMBRE
176(6 ?) (1768 ?)
DECEDE (?) LE 24 SEPTEMBRE
1854

Il s'agit, en fait de Jean Antoine, dit Frédéric Gheneser, né à Riga (Lettonie), fils de Jean Antoine, négociant, et de Marie Thalet, probablement en 1766, comme semble l'indiquer l'inscription funéraire et non en 1776 comme le marquent ses biographes¹⁸.

Entré jeune dans le commerce, il fut victime, avec ses trois associés, d'un naufrage dont il fut le seul survivant. Il s'enrôla alors, le 18 septembre 1787 au Royal-Italien, mais probablement pas à l'âge de onze ans, ce qui nous fait douter de la date de naissance de 1776. Il fit, comme sergent-major, les campagnes de l'Armée du Rhin, sous Custine en 1792 et fut blessé devant Ingolstadt. Nommé lieutenant en 1793, il fit la campagne d'Helvétie et fut à nouveau blessé devant Berne, combattit en Italie sous Brune, Scherer, Joubert et Moreau. A la défense de Seravalle (Piémont), il reçut un éclat d'obus au pied droit. Il fut promu au grade de capitaine sur le champ de bataille, en avril 1795. Son intrépidité lui valut la croix de la Légion d'Honneur en 1804 et la promotion au grade de chef de Bataillon à la Grande Armée en 1807. Il allait ensuite se distinguer à l'armée d'Espagne sous les généraux Saint-Hilaire, Murat et Leclerc. A la demande de son colonel, l'Empereur lui promit, à la revue de Burgos, le 29 novembre 1808, un majorat qu'on ne lui conféra jamais. Le 2 décembre suivant, il s'illustra devant Madrid. Nommé officier de la Légion d'Honneur en 1811, il se distingua à nouveau à l'affaire de Borno (1811) et au siège de Tarifa (1812). Major, puis colonel (1814) au 32^e régiment d'infanterie, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'Honneur la même année. Il fit les campagnes de 1813 et 1814 à la Grande Armée et fut blessé devant Dresde et dans deux affaires en Bohême.

La Restauration le fit chevalier de St-Louis, le 10 décembre 1814. Pendant les Cent-Jours, il commandait le 104^e régiment d'infanterie à l'Armée du Rhin, sous les ordres de Rapp. Le 4 octobre 1815, il fut mis à la retraite "après avoir fait 25 campagnes, reçu neuf coups de feu".

Mis en non-activité en 1816, il se retira à Neuf-Brisach, où il épousa, le 16 juillet, Marie-Clotilde Meyer, fille de Jean, avocat. Sans doute est-ce à cette occasion qu'il se convertit du protestantisme au catholicisme. Il prit part à l'administration de la ville "et se fit aimer des concitoyens par l'aménité de son caractère, et des pauvres par ses largesses". Il est décédé le 24 septembre 1854.

*** Le monument GHENESER aux trois colonnes tronquées**

Sur un monticule en pierres massives sont érigées trois colonnes tronquées qui symbolisent la mort prématurée de trois enfants de la famille. Il s'agit de l'un des plus beaux monuments du cimetière, un peu coincé dans son environnement.

La colonne de gauche, la plus haute, commémore le décès de Frédéric, sous-lieutenant au 22^e de ligne, mort le 6 novembre 1840 à Sétif (Afrique) ; celle du milieu, à décor végétal dans le bas, surmontée d'une urne, recouverte d'un voile, rappelle le souvenir de Louise, morte à l'âge de 22 ans, le 15 janvier 1844. La plus petite a été érigée à la mémoire de Fanny, décédée à l'âge de six ans le 14 février 1826.

Une plaque en marbre, à la mémoire de Françoise Gheneser, née Meyer, morte en

¹⁸ SITZMANN (Edouard), *Dictionnaire ...*, 601 ; HALTER (Alphonse), (Notice biographique), dans *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, 1179. Nos données sont extraites de ces deux notices.

1880, a été fixée bien plus tard sur le devant du monument.

*** La croix de Jean-Nicolas et Louise MEYER**

De même facture que la précédente, la croix a été érigée à la mémoire de Jean Nicolas Meyer, mort en 1843 à 86 ans et de Louise Meyer, née Ragué, décédée en 1852 à 89 ans. Un généalogiste éclaircira peut-être les liens de famille précis entre ces différentes personnes.



Tombes de la famille Wimpffen (Photo A.Linder)

2.- La concession de la famille de WIMPFEN

Divers types de stèles ornent cette concession clôturée par une grille métallique, dont l'un des portillons a été défait. Elle porte des traces manifestes de vandalisme. Le monument central disposé au fond n'est nullement une pierre tombale, mais un édicule érigé en l'honneur de la Vierge ; la niche centrale abritait une statue de la Vierge qui a disparu. La croix en marbre qui surmontait le monument d'Albertine de Wimpffen n'est sûrement pas tombée toute seule.

Le carré comporte aussi un petit monument, qui recouvre la tombe d'un enfant, Henri du Saussay.

Et pourtant cet ensemble mériterait d'être conservé *in situ* : il abrite notamment le monument funéraire - une stèle-plaque verticale à obélisque¹⁹ - d'un ancien maire de Neuf-Brisach, maire à une époque où la fonction était purement honorifique.

¹⁹ Type 53 de B. SCHNITZLER.

- Du point de vue de la typologie, on portera aussi son regard sur :
- la colonne tronquée, ornée de lierre,
 - la petite stèle surmontée d'une urne.

*** Le monument du baron de WIMPFEN, maire de Neuf-Brisach**

La base rectangulaire qui porte l'épithaphe est surmontée d'un obélisque, aux armes du défunt, sans doute. Le couronnement (urne ?) manque et le haut de l'obélisque est endommagé.

L'épithaphe, apposée en dessous d'un voile, est très lisible :

M. CH. HERMANN B^{ON} DE WIMPFEN,
MARECHAL DE CAMP, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL
DE ST-LOUIS. MAIRE DE CETTE VILLE.
HONNEUR. FRANCHISE. PIETE FUT SON CARACTERE.
DÉCÉDÉ LE 3 FEVRIER 1820²⁰.



Tombe du baron de Wimpffen (Photo A. Linder)

*** Le monument de Charles du SAUSSAY**

Stèle à arcature gothique sommée d'une croix. L'épithaphe est gravée dans une plaque de marbre fixée dans l'arcature :

²⁰ On trouvera sa biographie dans : HALTER (Alphonse), *Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban, Neuf-Brisach*, Strasbourg, 1992, 224 ; la date de décès qu'il indique (17 octobre 1819) ne concorde pas avec celle de la stèle funéraire.

DERNIER
SOUVENIR
CHARLES DU SAUSSEY
CAPITAINE EN RETRAITE
CHEVALIER
DE LA LÉGION D'HONNEUR
ET DE L'ORDRE DE BELGIQUE
MEMBRE DU CONSEIL MUNICIPAL
DÉCÉDÉ LE 19 FÉVRIER
1856
AGÉ DE 56 ANS
PRIEZ POUR LUI

*** La chapelle à la Vierge**

Edicule au sommet arrondi, avec une niche qui abritait manifestement une Vierge.
Inscription au-dessus de la niche : MÈRE, JE VOUS LES CONFIE TOUS.

En dessous de la niche, un double écusson surmonté d'une couronne; celui de gauche comporte une épée entourée de (chêne ?) ; celui de droite, l'hermine de Bretagne. Plus bas, une mention en partie illisible : A MARIE, ... DU CIEL, DANS LA CELESTE DEMEURE, REUNIS-NOUS.

*** Le monument d'Albertine de WIMPFEN**

Il s'agit du monument vandalisé évoqué plus haut. Il est constitué par un bloc de granit brut, anciennement surmonté d'une croix en marbre. Sur le bloc de granit est fixé un cartouche en marbre sculpté, avec décor de lierre ; une coquille de Saint-Jacques orne le bas. Simple épitaphe dans l'ovale ménagé au centre :

ALBERTINE
DE
WIMPFEN
V^{ve} GÉHIN
1803 – 1891

*** Le monument d'Aristide GEHIN**

Simple stèle à base rectangulaire, anciennement surmontée d'une croix. Epitaphe :

ICI REPOSE
ARISTIDE GEHIN
CAP. COMMAND^t EN RETRAITE
CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR
DÉCÉDÉ LE
19 AOÛT 1873
À L'AGE DE 76 ANS
Sa charité pour les pauvres est
un Souvenir ineffaçable

*** Dalle funéraire d'Honorine Bénédicte de LESCAUDAY de MANEVAL**

Simple dalle couchée, à décor de fleurs dans les coins.

Epitaphe :

HONORINE BENEDICTE
DE LESCAUDAY DE MANEVAL
EPOUSE DE
LOUIS CHARLES DU SAUSSAY
NEE À NEUF-BRISACH LE 5 OCTOBRE 1811
DÉCÉDÉE À JERSEY ANGLETERRE
LE 10 JANVIER 1871
PRIEZ POUR ELLE ET POUR MOI

Sans doute a-t-elle quitté l'Alsace en 1870, au moment de l'Option.

*** Colonne tronquée de Constance LESCAUDEY de MANEVAL**

Le monument est constitué par une colonne tronquée autour de laquelle s'enroule une couronne tressée de lierre, partant du bas à droite et montant vers la gauche. Elle se trouve dans un état de conservation parfait ; il suffirait de redresser quelque peu le socle.
Epitaphe :

À LA MEILLEURE DES MÈRES
SON ENFANT RECONNAISSANT
ICI REPOSE
CONSTANCE LESCAUDEY
DE MANEVALE
DÉCÉDÉE À NEUF-BRISACH LE 9 OCT. 1839
ÂGÉE DE 48 ANS
SA VIE FUT SIMPLE, PIEUSE ET CHARITABLE
PRIEZ POUR ELLE

Dans le bas : CONCESSION A PERPETUITÉ

*** Dalle couchée des chanoinesses de Wimpffen**

Simple stèle couchée à acrotères, ornée d'une grande croix, avec la mention, répartie de part et d'autre de la base de la croix :

A LA MEMOIRE DES CHANOINESSES
LOUISE ET DOROTHEE DE WIMPFEN
PRIEZ POUR ELLES

Nous ignorons tout d'elles, mais présumons qu'elles n'ont pas été enterrées à Neuf-Brisach.

*** Dalle couchée de Marie-Thérèse de WIMPFEN**

S'agirait-il de l'épouse du maire ? Celle-ci se prénomait Madeleine et était fille de Georges Mendoche, avocat au Conseil Souverain d'Alsace, et de Madeleine Kossmann, sœur

de Philippe Kossmann, médecin, maire de Neuf-Brisach sous la Révolution.²¹ Epitaphe :

HOMMAGE FILIAL
DU
À LA PIÉTÉ DE L'AMOUR MATERNEL

CI GIT
M. MARIE THÉRÈSE B^{one} DE WIMPFEN
NÉE MENDOCHÉ. DÉCÉDÉE LE 9 MAI 1831
À L'ÂGE DE 72 ANS

PASSANTS
PRIEZ DIEU POUR LE REPOS DE SON ÂME

*** Dalle de Marie-Constance du SAUSSAY**

Simple dalle avec décor de lierre dans les coins. Croix dans le haut. Epitaphe :

MARIE CONSTANCE DU SAUSSAY
ÉPOUSE DE
MARIE HENRI DU SAUSSEY
DÉCÉDÉE À MONTPELLIER
À L'ÂGE DE 36 ANS
PRIEZ POUR ELLE ET POUR MOI
ET SON AMIE
MARIE FOURIER

Sans doute ne s'agit-il que d'une *memoria*, sur laquelle on a d'ailleurs omis de mentionner la date de décès.

*** Petite stèle d'Alfred du SAUSSAY**

Délicate petite stèle surmontée d'une urne, érigée à la mémoire d'un enfant :

ALFRED
du SAUSSAY
12 ANS 1866
Enfant Chéri
Prie pour nous

3.- La dalle de la famille KOSMANN

Elle renferme les dépouilles d'Amélie (+ 1872) et de Françoise Kosmann.

La famille Kosmann, de Neuf-Brisach, a donné quelques notables :

- Charles Philippe, immatriculé à la Faculté de Médecine de Strasbourg en 1788²²,
- François-Xavier, immatriculé en philosophie à l'Université de Strasbourg en 1778²³,
- Joseph, immatriculé à la Faculté de Médecine de Strasbourg en 1789²⁴,

²¹ Voir : HALTER, op. cit., 222 et 224.

²² KNOD G. *Die alten Matrikeln der Universität Strassburg*, Strasbourg, 1897, I, 193.

²³ Ibid., I, 135 et 452.

- Nicolas-Zénobé, né en 1770, lieutenant dans l'armée révolutionnaire en 1792/93, a fait partie de la grande Armée en 1805, a été blessé à la bataille d'Iéna (1806), a fait la campagne d'Espagne et de Portugal comme chef d'escadron jusqu'en 1812. Mis en non-activité en 1815, il s'est retiré en 1830 à Wolfgantzen, dont il est devenu maire. Il y est décédé le 23.10.1847. Officier de la Légion d'Honneur, chevalier de Saint-Louis.
- Philippe, médecin, maire de Neuf-Brisach sous la Révolution, dont l'une des filles épousera Hermann de Wimpffen²⁵

Dalle en grès à acrotères, disposée à côté de la concession de Wimpffen. La croix qui se trouvait à la tête de la tombe est cassée, mais conservée²⁶. Épitaphe :

M^{LLE} AMELIE KOSMANN
DECEDEE LE 19 DECEMBRE
1879
AGEE DE 64 ANS
FRANÇOISE KOSMANN

4.- Les monuments de la famille DUFAURE DE LAPRADE

Ce groupe de monuments mérite, lui aussi, d'être conservé *in situ* : il comporte l'un des plus beaux monuments du cimetière ainsi que celui d'un maire de Neuf-Brisach. Ils bordent fort heureusement un pavage en arrondi récemment aménagé.

*** Le monument de Charles Joseph DUFAURE DE LAPRADE, maire**

Il s'agit d'un monument en grès, néo-gothique, à décor architecturé en forme de fenêtre à réseau ajouré, avec la représentation de S. Joseph, le saint patron du défunt. Deux pinacles ornent le haut. Le socle comporte un bénitier taillé dans la masse et, sur le côté droit, le nom de l'atelier dont il est sorti : I. M. KUGLER Frères à Strasbourg. L'épitaphe, gravée dans le marbre, a été apposée sur la partie intermédiaire :

CHARLES JOSEPH
DUFAURE DE LAPRADE
1815 - 1873

Né à Paris le 14 juillet 1795, fils de Charles Dufaure, rentier, et de Catherine Gousset, ancien colonel retiré à Neuf-Brisach, il avait été maire de Neuf-Brisach en 1848.²⁷

²⁴ Ibid., I, 199 ; II, 121.

²⁵ HALTER (Alphonse), *Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban*, Neuf-Brisach, Strasbourg, 1992, 222.

²⁶ Un marchand de granit en a profité pour abandonner sur place des bordures de tombe en béton ; cela contribue effectivement à donner un air d'abandon à ces tombes (en grès) qu'on remplacerait volontiers par du granit poli !

²⁷ Voir : HALTER, op. cit., 225.



Colonne de Marie Catherine Dufaure de Laprade (Photo A. Linder)

*** La colonne de Marie Catherine DUFAURE DE LAPRADE**

Il s'agit de l'un des plus beaux monuments du cimetière, qu'il faudrait redresser d'urgence, mais laisser *in situ* ; son déplacement ne dégagerait d'ailleurs aucune place pour une tombe.

Sur un socle octogonal, comportant l'épithaphe est placée une colonne ronde, de section moindre, à décor réticulé dans le bas ; plus haut, un cartouche orné du chiffre de la défunte, les initiales M D.

Épithaphe :

MARIE CAT^{ine} DUFAURE
DE LAPRADE
ÂGÉE DE
19 ANS 3 MOIS
21. DEC.
1841

A l'arrière du monument, on peut lire :

VERS LE CIEL
SA PATRIE
SON ÂME ÉTAIT`
TOURNÉE
COMME UNE AU-
TRE MARIE
ELLE S'EST ENVOLÉE

*** Le monument de Charles Sylvestre DUFAURE DE LAPRADE**

Frère ou fils du maire (?), il a sans doute fait une carrière militaire pour avoir été nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Le monument s'étage sur trois niveaux : sur un socle carré est placée la partie médiane, également de section carrée, ornée dans le haut de la moitié d'un cylindre. L'épithaphe gravée sur marbre est fixée sur la face avant, en dessous de trois petits fleurons :

CHARLES SYLVESTRE
DUFAURE DE LAPRADE
CHEVALIER DE LA LÉGION
D'HONNEUR
CAPITAINE EN RETRAITE
DÉCÉDÉ LE 15 ... 1845

*** Le monument de la famille GOUSSET**

Il s'agit manifestement de parents du maire, dont la mère était une Gousset. Le monument ne comporte plus que le socle de section carrée ; le couronnement (une croix ?) a disparu.

Épithaphe sur la face avant :

THÉRÈSE GOUSSET
NÉE EICHENBERGER
DÉCÉDÉE LE 28 MARS 1837
A L'ÂGE DE 73 ANS
QUE DIEU LA REÇOIVE DANS
SON SEIN
ET LUI ACCORDE
LA VIE ÉTERNELLE

Épithaphe sur le côté gauche :

ICI REPOSE
PIERRE FRANÇOIS
THIÉBAUT DIT COUSSET PRO
A NEUF-BRISACH ÂGÉ DE 62
ANS DÉCÉDÉ
LE 5 AOUT 1831

5.- Les monuments de la famille MEGLIN

La famille semble avoir été fortement implantée à Neuf-Brisach : il en subsiste plusieurs tombes, aujourd'hui menacées, suite à l'extinction de la famille, qui avait fourni un maire (1839-1848) à la ville, en la personne de Sébastien Méglin, entrepreneur des travaux de fortification, également conseiller d'arrondissement (1833-1836).²⁸

²⁸ Voir sa notice biographique dans l'étude de : CONRAD (Olivier), « Un personnel politique méconnu, les conseillers d'arrondissement au XIX^e siècle », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, 1998, 105-106, ainsi que les données fournies par HALTER, op. cit., 225.



Tombes de la famille Méglin (Photo A. Linder)

*** Stèle de François-Xavier (I) MEGLIN**

Splendide stèle, de section carrée, à fronton triangulaire, avec acrotères à palmettes²⁹ ; le couronnement (croix ou urne ?) manque. Epitaphe :

CI GIT
M. FRANCOIS XAVIER
MEGLIN
PROPRIÉTAIRE
À NEUF-BRISACH
NÉ LE 16 JUILLET 1793
DÉCÉDÉ LE 22 FÉVRIER 1845.

Devant cette stèle en est placée une autre, très petite, à sommet arrondi, sur une tombe d'enfant :

ICI REPOSE
MARIE ARMAND EDMOND
SALMON
NÉ LE 13 FÉVRIER 1861
DÉCÉDÉ LE 9 SEPTEMBRE 1863

...

*** Stèle à obélisque de François-Xavier (II) MEGLIN**

Sur une base de section carrée est placé un obélisque, biseauté dans le haut et orné

²⁹ Type 6 de la typologie de B. Schnitzler (p. 278)

d'une croix sur la face avant. Epitaphe :

ICI REPOSENT EN DIEU
FRANCOIS XAVIER
MEGLIN
NÉ LE 26 DÉCEMBRE 1799
DÉCÉDÉ LE 16 OCTOBRE 1869
ET SON ÉPOUSE
MARIE THÉRÈSE FISCHESSE
DÉCÉDÉE À L'ÂGE DE 31 ANS

A côté de cette stèle en grès jaune, une autre, en grès rouge, est surmontée d'une colonne brisée et d'une croix, marquant à la fois le désespoir et l'espoir, ainsi que trois autres monuments, érigés dans la même concession. Trois de ces stèles, à base sculptée en forme de moellons, semblent sorties d'un même atelier.

6.- Les monuments de la famille SIMONIN

*** Stèle SIMONIN-MEGLIN**

Un autre carré de tombes comporte une stèle en grès érigée à la mémoire de l'époux de Clémentine Méglin :

A la mémoire de
ANTOINE ADOLPHE SIMONIN
ÉPOUX DE
CLÉMENTINE
MEGLIN
décédé le 4 décembre
1869
à l'âge de 59 ans.
*Témoignage de regret
et de reconnaissance.*

*** Stèle SIMONIN-LORBER**

A côté de la stèle précédente est érigé un remarquable monument en grès rose. Il s'agit d'une stèle tronconique à fronton triangulaire³⁰ orné de volutes et de motifs géométriques. Epitaphe

PAR PIÉTÉ FILIALE
A LA MÉMOIRE
des époux
MARIE THÉRÈSE
LORBER
DÉCÉDÉE
LE 1 JUILLET 1830
AGÉE DE 45 ANS ET 8 MOIS

³⁰ Type 34 de la typologie de B. Schnitzler (p. 283)

ET
PHILIPPE ANTOINE
SIMONIN
DÉCÉDÉ
LE 12 JANVIER 1841
ÂGÉ DE 69 ANS

*** Stèle de François-Joseph SIMONIN**

Le carré comporte un autre monument intéressant, en grès rose, à décor néo-gothique,

ÉRIGÉ
À LA MÉMOIRE DE
FRANÇOIS JOSEPH
SIMONIN
DÉCÉDÉ LE 20 SEPTEMBRE
1850
À L'ÂGE DE 78 ANS
10 MOIS ET 7 JOURS
PRIEZ POUR LUI

Devant celui-ci, un petit monument en grès jaune surmonté d'une croix, dont le texte n'est plus lisible. Quant à la dernière stèle, dont le socle est bien droit, elle a été renversée. Il s'agit de celle de l'épouse d'Adolphe Simonin.

C.- TOMBES DE MILITAIRES

Nul ne sera étonné de trouver des tombes de militaires, voire d'anciens militaires, sur le cimetière d'une importante ville de garnison. Il comporte aussi un imposant carré militaire, regroupant des tombes de soldats tombés au cours des deux guerres mondiales. Nous n'évoquerons ici que quelques monuments particuliers.

*** Stèle à arcature néo-gothique du capitaine DULOROY**

Né à Villers-Cotteret le 21 octobre 1815, Louis-Sébastien Duloroy est décédé à Neuf-Brisach, le 2 avril 1864, comme capitaine au 45^e de ligne. Il était chevalier de la Légion d'Honneur. Une petite stèle, placée devant celle-ci, évoque la mémoire de Louis ROSSIGNOLY, chef de bataillon, chevalier de la Légion d'Honneur également.

*** La dalle du sergent-major CAILLY**

Située tout près du monument de Coste, la dalle recouvre la tombe des époux Cailly :

ICI REPOSE
PIERRE CAILLY,
SERGENT-MAJOR EN RETRAITE
DÉCÉDÉ LE 12 MARS 1849
À L'ÂGE DE 75 ANS

PRIEZ POUR LUI

Né en 1774, il a pu gagner son grade au cours des campagnes napoléoniennes. Le décès de son épouse est mentionné sur la même dalle :

MARIE BARBE REICH
VEUVE DE PIERRE CAILLY
DÉCÉDÉE LE 18 FEVRIER 1859
À L'ÂGE DE 76 ANS
PRIEZ POUR ELLE

*** Les monuments de la famille BOULAIS-KECK**

Il s'agit d'un splendide monument, en excellent état de conservation. Il attire l'attention du fait que toutes les lettrines des épitaphes ont été relevées à la peinture rouge. Le socle, orné dans le haut, comporte la mention :

JEAN-BAPTISTE
KECK
AIDE GARDE-MAGASIN
DES VIVRES
DÉCÉDÉ
LE 16 FÉVRIER 1800
À L'ÂGE DE 24 ANS

La partie centrale, de section carrée, non ornée, comporte l'épitaphe suivante:

FRANCOIS TOUSSAINT THOMAS
BOULAIS
CAPITAINE EN RETRAITE CHEVALIER DE LA LÉGION
D'HONNEUR
DÉCÉDÉ
LE 7 MARS 1841
ÂGÉ DE 82 ANS

Sur le côté gauche est apposée l'épitaphe de sa veuve :

CI GIT
M^e VEUVE BOULAIS
NÉE KEK
EN 1778
MORTE LE
21 XBRE 1858

Le couronnement à volutes repose sur une assise moulurée. Sur le même carré, qui semble entretenu, se dressent encore deux petites stèles, du type borne, en parfait état ; il s'agit des monuments d'Edouard Hoffmann et de Claudine Boulais ; tous deux comportent, sur le socle, la mention : CONCESSION A PERPÉTUITÉ.

*** La double stèle des capitaines MORET et HONÉ**

Magnifique monument en grès, d'allure classique, en parfait état, mais dont les assises devraient être consolidées. La partie médiane, assise sur un socle plus large, est

ornée de deux pilastres à chapiteaux, qui semblent soutenir le fronton triangulaire, surmonté d'une urne.



Stèle des capitaines Moret et Honé (Photo A. Linder)

Sur la face avant, une grande composition orne le haut de la partie centrale : deux épaulettes, avec des décorations sont figurées dans une couronne derrière laquelle

s'entrecroisent deux épées. En dessous, l'épithaphe :

ICI REPOSE
LOUIS PIERRE EPIPHANE
MORET
CAPITAINE NEE (sic) LE 6 JANVIER
1772
MORT LE 27 NOVEMBRE 1830
À L'ÂGE DE 58 ANNÉES

La face arrière, de même conception, comporte une couronne entourant deux cœurs
au-dessus de l'épithaphe :

CI GIT
THÉODORE HONÉ
CAPITAINE DE CAVALERIE EN RETRAITE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS
NÉ LE 29 DÉCEMBRE 1788
DÉCÉDÉ LE 4 OCTOBRE 1864
PRIEZ DIEU POUR LUI

*** La stèle à obélisque de Paul von GARNIER**

Il s'agit d'un rare monument conservé d'un officier allemand, qui pourrait avoir une origine française, à en juger par le nom. La section carrée du bas comporte, dans un évidement, l'épithaphe :

PAUL von GARNIER
Premier Lieutenant im
2. NIEDERSCHLESISCHEN
INFANTERIE REGIMENT
GEB. DEN 3. MAI 1849
GESTORBEN DEN 9. JANUAR
1875



L'obélisque, taillé en biseau dans le haut, est orné d'une médaille sur la face avant.
Le monument mérite d'être sauvegardé de par sa sobriété, sa rareté et son excellent état de conservation.

D.- STELES REMARQUABLES DE PAR LEUR STYLE

*** Stèle-obélisque de la famille Hyacinthe MULLER**

Monument d'une exécution simple, mais fine, peut-être le plus beau de tout le cimetière, orné du sigle IHS surmonté de la croix. Le couronnement manque.

Il surmonte la tombe de trois enfants : Maria Anna, morte à 19 ans en 1845, Jeanne, décédée en 1856 à l'âge de 20 ans et Antoine, mort à 15 ans en 1858.

*** La stèle du facteur de ville**

La stèle – dont le couronnement manque – est émouvante dans la mesure où elle a été érigée par "les habitants de Neuf-Brisach", comme en fait foi l'inscription apposée sur le socle. A ce titre, elle devrait être conservée, d'autant plus qu'elle ne libèrera aucun espace pour une tombe, coincée qu'elle est contre la clôture. Elle devrait tout simplement être redressée.

L'inscription, apposée en dessous d'une couronne, est encore rédigée en français, quoique datée de 1875 :

A LA MEMOIRE
DU FACTEUR DE VILLE
MUNCH
JOSEPH EUGENE
DECEDE LE 28 JANVIER
1875
AGE DE 42 ANS

*** Croix en grès, recouvertes d'un voile**

Il s'agit de monuments de bonne facture ; l'une se trouve à la tête d'une grande dalle (Eugène Poulet 1879-1936) ; l'autre, de 1879, orne peut-être une tombe de soldat : un sabre est planté dans le sol au pied de la croix. L'épithaphe figure sur le livre ouvert posé devant la croix, qui est, en outre, ornée de verdure.

E.- MONUMENTS SUR DES TOMBES D'ENFANTS

*** Stèle à l'ange avec palme**

Composition de très bonne facture. L'épithaphe n'est pas bien lisible, mais il s'agit probablement d'une tombe d'enfant, Maria Anna (HENAL ?).

*** Stèle de Jacqueline FISSEL**

Sur un socle en béton, légèrement endommagé, est dressée une stèle en pierre reconstituée, à deux niveaux en profondeur. La partie avant, rectangulaire, comporte l'épithaphe :

Ici repose
notre chère enfant
Jacqueline Fissel
née le 17. Déc. 1927
déc. le 16 Janv. 1931

Un putto est assis sur le haut de cette partie, tenant un bouquet de roses ; il est appuyé sur le fond de la stèle qui se termine en arrondi dans le haut. A supposer même qu'il s'agisse d'un moulage, le monument mérite d'être conservé *in situ*, étant donné la rareté de ce type de pierre tombale.



Stèle Jacqueline Fissel (Photo A.Linder)

L'on peut espérer que, dans une ville qui figure au Patrimoine de l'Humanité, on ait assez de bon sens pour conserver, dans les conditions les meilleures, le patrimoine encore existant ; la plupart des monuments mentionnés ici en font partie.

UNE POMME

UNE ENIGME A MUTTERSOLTZ

Violette GROSS

Parmi les innombrables variétés de pommes de par le monde, il existe une sorte appelée *Edelfranken*. Dans *Pommes d'Alsace et des Vosges* de Philippe Girardin, Editions du Rhin, elle figure sur la liste des variétés réunies dans les vergers conservatoires alsaciens, mais sans description ni origine. Renseignement pris auprès de la Faculté des Sciences de la Vie, Jardin Botanique à Strasbourg, cette variété n'est pas répertoriée dans leur institution. Parfois cette pomme est présentée dans les expositions fruitières du Centre Alsace où elle est récoltée, pourtant on ne la trouve pas en magasin. Cette variété tend à disparaître au profit de nouvelles variétés plus connues. Le fruit est défini comme moyen, plus haut que large, très régulier en son pourtour, lavé de rouge et strié de rouge foncé sur fond vert et jaune à maturité. Sa chair est blanche. Elle est croquante, acidulée, sucrée, très juteuse, idéale pour en faire un délicieux jus de pomme et elle est consommable jusqu'en janvier/février. Le pommier *Edelfranken* est robuste, à tige haute, qui fleurit en avril, dont la récolte est mi-précoce et se fait à partir de la mi-septembre. Quelle est l'origine de cette sorte ou de quel croisement est-elle issue ? Elle est connue depuis le dix-huitième siècle dans la région de Sélestat, côté plaine. Analysons le mot *Edelfranken* : Edel = noble, fin. Franken est le nom d'une région au nord de la Bavière (Allemagne).



(photo J-P. Lux)

A Muttersholtz et uniquement dans ce village, cette pomme s'appelle *Mehlgartner* : Mehl moulin et Gartner jardinier. Pourquoi ? Les vieilles personnes originaires d'Ehnwihr, hameau de Muttersholtz, se souviennent que leurs aïeux racontaient qu'il existait dans le verger situé derrière le moulin, plus tard transformé en centrale électrique et actuellement désaffecté, un pommier dit "centenaire" (ce qui nous ramène au dix-huitième siècle). S'agit-il d'un *Edelfranken* dit *Mehlgartner* ? Ehnwihr est composé d'une trentaine de maisons et profite d'un micro-climat car le village est traversé par les rivières l'Ill, la Blind, le Muhlbach, le Hanfgraben, ce qui protège la floraison des arbres fruitiers des alentours contre les gelées printanières. Le moulin était géré au dix-huitième siècle par des meuniers successifs venant de la région Franken. Ces personnes sont-elles à l'origine de la variété de pommes *Edelfranken* ? La confédération des Producteurs de Fruits d'Alsace admet que la variété *Edelfranken* est un croisement de semis de hasard. Malgré le remembrement effectué autour du village dans les années 1960, qui est à l'origine de la disparition de nombreux vergers, il existe actuellement encore environ une trentaine de pommiers *Edelfranken* sur le ban de la commune.

L'Association des Arboriculteurs de Muttersholtz, créée en 1888 par Henri Philippe Walther, présidée actuellement par Eddy Retterer, et qui compte environ quatre-vingt membres, veut pérenniser la culture du *Mehlgartner*, car il fait partie du patrimoine local à l'origine inconnue.

QUELQUES NOTES DE LECTURE SUR LA BROCHURE « LE BAL MANQUÉ OU CROUTIGNACH EN REVOLUTION » ET SUR SON AUTEUR, LE DOCTEUR SYLVAIN EYMARD (1792-1869)

Jean-Michel GRUNENWALD

Dans son numéro 18, l'annuaire de notre société d'histoire publiait un intéressant article d'Olivier Conrad portant sur une spirituelle brochure éditée en 1845¹. Cette brochure a pour titre « Le bal manqué ou Croutignach en révolution. Poème héroï-comique en trois chants ». Rappelons qu'il s'agit d'un poème relatant une aventure survenue en 1844-1845 dans une garnison qui n'est pas explicitement nommée, mais désignée par cette tournure de Croutignach. La description que nous en donne l'auteur ne laisse cependant aucun doute sur le fait qu'il s'agit de Neuf-Brisach. Ce poème retrace les difficultés survenues entre un groupe d'officiers et les autorités civiles et religieuses au sujet de l'organisation d'un bal. En effet, les officiers décident de faire ce bal dans la résidence du commandant de la place, alors que le maire tenait à ce qu'il ait lieu au Grand Café, restaurant tenu par une de ses parentes. A la demande des autorités locales et par solidarité, les parents interdisent à leurs filles de se rendre au bal. Malgré ces difficultés, quelques demoiselles s'échapperont du domicile familial et la soirée pourra quand même avoir lieu, même si cette participation féminine reste quelque peu réduite.

L'auteur reste anonyme, se désignant comme « quelqu'un qui n'y était pas ». Comme le souligne Olivier Conrad, il s'agit d'une personne cultivée, écrivant de façon facile et élégante, connaissant la mythologie gréco-latine, s'intéressant à la politique. Par certaines expressions, on peut penser qu'il s'agit d'un auteur originaire de l'Intérieur de la France, mais connaissant assez bien notre région.

De fait, l'auteur de cette brochure s'avère être le docteur Sylvain Eymard. En effet, une bonne fortune nous a permis de prendre connaissance d'un volume intitulé « Recueil de diverses brochures publiées par Sylvain-Eymard, docteur en médecine à Grenoble de 1822 à 1846 ». Ce volume comporte une table imprimée citant dix-neuf brochures de l'auteur, table à laquelle est adjointe une liste manuscrite de cinq brochures ; il réunit vingt-deux des brochures citées et, au nombre des brochures reliées dans cet ouvrage, on retrouve « Le bal manqué ». Il s'agit de la seule brochure anonyme de cet ensemble, mais elle figure

¹ CONRAD (Olivier) « Le bal manqué ou Croutignach en révolution » ou comment un poème satirique décrit Neuf-Brisach et ses habitants vers 1845 », *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Hardt et du Ried*, numéro 18 (2005-2006) pp. 90-102

explicitement dans la table des matières. La reliure de ce volume semble bien dater de la fin du dix-neuvième siècle et son propriétaire indique, par une note manuscrite, qu'un volume analogue mais incomplet a été déposé à la Bibliothèque publique de Grenoble en 1847. Il paraît très possible qu'il s'agisse là de la collection personnelle du docteur Eymard qui apparaît ainsi derrière l'auteur caché de ce poème héroï-comique. Cette attribution n'est pas inédite puisque la Bibliothèque municipale de Grenoble retient notre Docteur Eymard comme auteur de la brochure anonyme faisant partie du volume de dix-neuf brochures dont l'existence a été signalée plus haut. De même, la Bibliothèque nationale de France mentionne Sylvain Eymard comme auteur de la brochure « Le bal manqué » et la BNUS, sous la cote M.502.854, a retenu la référence « Sylvain Eymard » pour l'article d'Olivier Conrad.

Penchons-nous donc sur la biographie du docteur Sylvain Eymard (1792-1869) qui nous est rapportée avec beaucoup de verve par Yves Armand². Ce Dauphinois eut une vie agitée, du moins dans sa première partie, vie marquée par les soubresauts politiques de son époque. Né dans une bourgade de l'Isère où son père était notaire, il suivit sa mère à Grenoble, ayant eu la douleur de perdre son père en 1799. Ses premières études furent quelque peu irrégulièrement suivies mais sa vocation médicale apparut dès 1806, après le retour à Grenoble de blessés de la campagne d'Allemagne. A l'âge de douze ans, il fut embauché par l'hôpital de Grenoble comme élève en pansements puis, après avoir appris le latin, entra à l'Ecole impériale de médecine de Grenoble. Dès 1809, enthousiasmé par les succès des armées impériales, il essaie de s'engager dans un régiment de cavalerie mais, sa candidature n'ayant pas été retenue, il postule pour un poste de chirurgien sous-aide, poste qu'il obtient à 17 ans après un examen passé devant le secrétaire de la mairie de Grenoble ! Affecté à l'Armée d'Allemagne, Sylvain Eymard fait connaissance avec notre région, gagnant Vienne par Strasbourg où il séjourne quelques jours. Il commence son activité à l'hôpital des Ecuries impériales de Vienne en juillet 1809, soignant les blessés de la bataille de Wagram (5-6 juillet) mais doit interrompre son service dès le mois d'août en raison d'une atteinte par le typhus. Remis à la fin septembre, Eymard peut reprendre son service et reste en fonctions jusqu'en avril 1810. Il est alors rappelé en France et arrive à Strasbourg pour un deuxième séjour de près d'un mois, au terme duquel il regagne Grenoble. Affecté à l'Armée d'Espagne, il préfère démissionner de l'armée et reprend ses études médicales en prenant ses inscriptions à la Faculté de médecine de Montpellier pour l'année 1810-1811. Rappelé au service par le tirage au sort, Sylvain Eymard est affecté comme chirurgien sous-aide au 9^{ème} Hussards à Sélestat où il va retrouver notre province pour une période d'une année, d'avril 1812 jusqu'en avril 1813. Le service ne devait pas être des plus astreignants puisqu'il ne s'agissait que du dépôt du régiment qui, à l'arrivée de Schweisguth, en décembre 1813, ne comportait que 80 hommes³, mais, entre-temps, Eymard avait été réformé et était retourné à Grenoble puis à Montpellier afin de terminer ses études médicales, soutenant sa thèse en avril 1814. Regagnant Grenoble au cours des troubles marquant le retour des Bourbons, il retrouve sa ville occupée par les Autrichiens. L'année suivante, il assiste au passage des troupes de l'Empereur de retour de l'île d'Elbe. Après Waterloo, une nouvelle occupation, maintenant par les Piémontais, retarde son installation comme médecin jusqu'en 1816.

² ARMAND (Yves), « Discours de réception. Eloge de M. le Conseiller Robert Lefrançois et Le Docteur Sylvain Eymard témoin de son temps (1792-1869) », *Bulletin mensuel de l'Académie delphinale*, 10^e série 7^e année n°2 Février 1994, pp. 21-34.

³ DORLAN (A.), *Histoire architecturale et anecdotique de Schlestadt*, Paris 1912 Tome II (p 392).

Installé d'abord à Mens, puis à Saint-Jean-en-Royans, Eymard y fait la connaissance de sa future femme, Adèle de Jarente, qu'il épousera en décembre 1818 après une série d'épisodes rocambolesques où alternent un duel avec le père de la jeune fille, un enlèvement entraînant une arrestation par les gendarmes et une comparution devant le procureur. Son épouse lui donnera sept enfants dont seuls deux garçons arriveront à l'âge adulte, Léon, né en 1823 et Paul né en 1825. Elle décédera en 1829 et son mari restera donc seul avec ses deux fils. Ayant poursuivi son activité médicale à Lanchâtre, puis à Grenoble avec une très belle clientèle, ceci pendant une trentaine d'années, il se retira en 1849 à Lanchâtre, sa commune natale où il devait décéder en 1869 et où il repose avec sa famille.

A côté de son activité professionnelle, Sylvain Eymard eut une intense activité littéraire, publiant plus d'une vingtaine de travaux dans des domaines extrêmement variés. Il était membre de la Société des Sciences et Arts de Grenoble et membre correspondant de la Société des Sciences de Paris. Dès 1835, il collabore à l'«Album du Dauphiné», monumentale œuvre collective, magnifiquement illustrée d'une série de lithographies, équivalent du Golbéry-Schweighaeuser pour notre région. Il participe à la notice sur Uriage (Tome I de 1835) et rédige pour les volumes suivants les notices sur la Fontaine ardente, les Eaux thermales de La Motte et le Mont-Aiguille. Par ailleurs, le Docteur Eymard a écrit, de 1829 à 1861, vingt-quatre publications, parmi lesquelles on retrouve des articles de nature médicale, en particulier une analyse un peu sceptique sur l'organisation des études médicales mais également des travaux sur l'utilisation du thermalisme (La Motte, le Monestier-de-Clermont et Choranche), sur l'épidémiologie avec une série d'études sur le choléra de 1832 et une critique des possibilités de l'analyse médico-légale. Sylvain Eymard attaque violemment l'«homoeopathie» et exprime son scepticisme sur l'utilité de la vaccination. On relève également une analyse politique «La politicomanie» de plus de 200 pages avec deux éditions en 1832 et 1859.

Toutes ces publications sont écrites d'une plume facile, élégante et alerte. Sylvain Eymard se révèle d'une grande culture classique, usant aisément de comparaisons zoologiques, mythologiques ou d'exemples historiques. Dans ses essais politiques, Eymard se montre anti-républicain, anti-parlementaire, royaliste, légitimiste et même absolutiste, partisan d'un régime autoritaire et se félicitant en 1859 du rétablissement du pouvoir impérial.

A côté de ces nombreuses publications en prose, il y a ce long poème consacré à l'épisode burlesque survenu en 1844-1845 dans la petite garnison de Neuf-Brisach. Il convient maintenant de se demander quelle raison a conduit un médecin installé à Grenoble à écrire la relation d'un évènement survenu en Alsace. Rappelons que notre auteur a signé son œuvre par la périphrase «quelqu'un qui n'y était pas». La raison de cette brochure nous est révélée par sa lecture. En effet, à deux reprises, l'auteur nous signale que les jeunes officiers qui organisent le bal appartiennent au 3^{ème} de ligne, c'est-à-dire au 3^{ème} régiment d'infanterie de ligne.

Nous sommes ainsi conduits à nous intéresser à ce 3^{ème} régiment, l'un des plus anciens régiments de l'infanterie française, faisant partie de ceux que l'on surnomme affectueusement «les quatre vieux». Son histoire remonte en effet à 1569, avec la formation des Bandes de Piémont. Comme beaucoup d'autres unités de l'Armée française, le régiment de Piémont, devenu 3^{ème} régiment d'infanterie de ligne en 1791 a séjourné ou combattu en Alsace à de nombreuses reprises, ceci dès 1713, pendant la Guerre de Succession d'Espagne où on le trouve à la reprise de Landau, jusqu'à ce malheureux 6 août 1870 où il combattrait héroïquement sur les pentes de Froeschwiller. Au début des guerres de

la Révolution, en 1791, nous le trouvons en garnison à Sélestat puis à Strasbourg avant sa participation aux combats du Palatinat en 1792, ensuite en basse Alsace dans la Division Desaix en 1793. Réformée en 1796 dans le cadre du second amalgame décidé par le Directoire, la 3^{ème} demi-brigade d'infanterie de ligne, selon la dénomination en usage à l'époque fait partie de l'Armée de Rhin-et-Moselle sous le commandement du général Moreau, stationnant en Alsace puis passant le Rhin lors de la Campagne de l'An V. Revenue en Alsace après la retraite à travers la Forêt-Noire, la 3^{ème} est en garnison à Colmar avant de prendre part à la campagne de l'An VI après un nouveau franchissement du Rhin. Sous l'Empire, le dépôt du 3^{ème} de ligne tint longtemps garnison à Strasbourg, cependant que ses bataillons se battaient en Allemagne, inscrivant les noms d'Austerlitz et de Wagram sur la soie de leur drapeau. Lors de la Restauration, le 3^{ème} est à nouveau en garnison à Strasbourg en 1821 avant de partir pour la campagne d'Espagne en 1823. Il devait ensuite faire partie de l'expédition d'Alger en 1830, participant au débarquement à Sidi-Ferruch et à la prise d'Alger. Revenu en France dès octobre 1830, notre 3^{ème} de ligne tint garnison dans plusieurs villes avant d'être dirigé sur Strasbourg où il arrive en octobre-novembre 1843⁴. Le régiment fut chargé de fournir les garnisons des places-fortes de la région. Il détacha donc à Neuf-Brisach son 2^{ème} bataillon commandé par le chef de bataillon Baron Guillot. De même, le 1^{er} bataillon était affecté à la garnison de Sélestat alors que l'état-major, la compagnie hors-rang et le 3^{ème} bataillon restaient à Strasbourg, casernés à la Citadelle. Dès juin 1844, ce dispositif était bouleversé du fait de la constitution du Corps d'opération de la Moselle. Au mois d'août, les 1^{er} et 3^{ème} bataillons ainsi que l'état-major du régiment quittaient l'Alsace pour aller stationner en Lorraine. Simultanément, le 2^{ème} bataillon partait de Neuf-Brisach pour regagner Strasbourg, étant remplacé dans le service de la place de Neuf-Brisach par 2 compagnies du 9^{ème} régiment d'infanterie de ligne. En octobre, après dissolution du Corps d'opération de la Moselle, le 3^{ème} de ligne retrouve ses garnisons alsaciennes et c'est le 1^{er} bataillon qui part pour Sélestat mais également Neuf-Brisach où se rendent ses 3^{ème} et 4^{ème} compagnies. Cependant, dès le 27 octobre, le 1^{er} bataillon est regroupé à Sélestat et le détachement de Neuf-Brisach est relevé dans cette place par le 3^{ème} bataillon du 18^{ème} régiment d'infanterie légère. En avril 1845, l'ensemble du régiment fait mouvement, allant alors relever le 22^{ème} régiment d'infanterie légère à Wissembourg.

Nous voyons donc que le 3^{ème} de ligne, outre ce court séjour d'octobre 1844, a assuré la garnison de Neuf-Brisach avec son 2^{ème} bataillon qui y séjourna au cours de l'hiver 1843-1844, ce qui correspond bien à la date des événements relatés par notre brochure. Sachant ainsi que l'épisode relaté en 1845 par le Docteur Eymard concerne des officiers du 3^{ème} de ligne, en consultant l'Annuaire de l'Etat militaire de France, on relève parmi les officiers de ce régiment la présence du sous-lieutenant François-Paul-Léon Eymard⁵. Il s'agit bien du fils aîné du docteur Eymard qui était entré à Saint-Cyr en 1841 et qui avait été affecté en 1843 au 3^{ème} de ligne ; il y servit jusqu'en 1852. Après un séjour au 12^{ème} bataillon de chasseurs à pied, il passa dans la gendarmerie, terminant sa carrière comme chef

⁴ BOURGUE (Lieutenant Marius), *Historique du 3^e régiment d'infanterie ex-Piémont 1569-1891*, Paris-Limoges, 1894.

⁵ *Annuaire de l'état militaire de France pour l'année 1845 publié sur les documents du Ministère de la Guerre, avec autorisation du Roi*, Strasbourg-Paris, 1845.

d'escadron et officier de la Légion d'honneur en 1870⁶. C'est donc par son fils que le Docteur Eymard avait connu cet épisode de la vie militaire de Neuf-Brisach, épisode qu'il nous a conté avec humour et élégance.

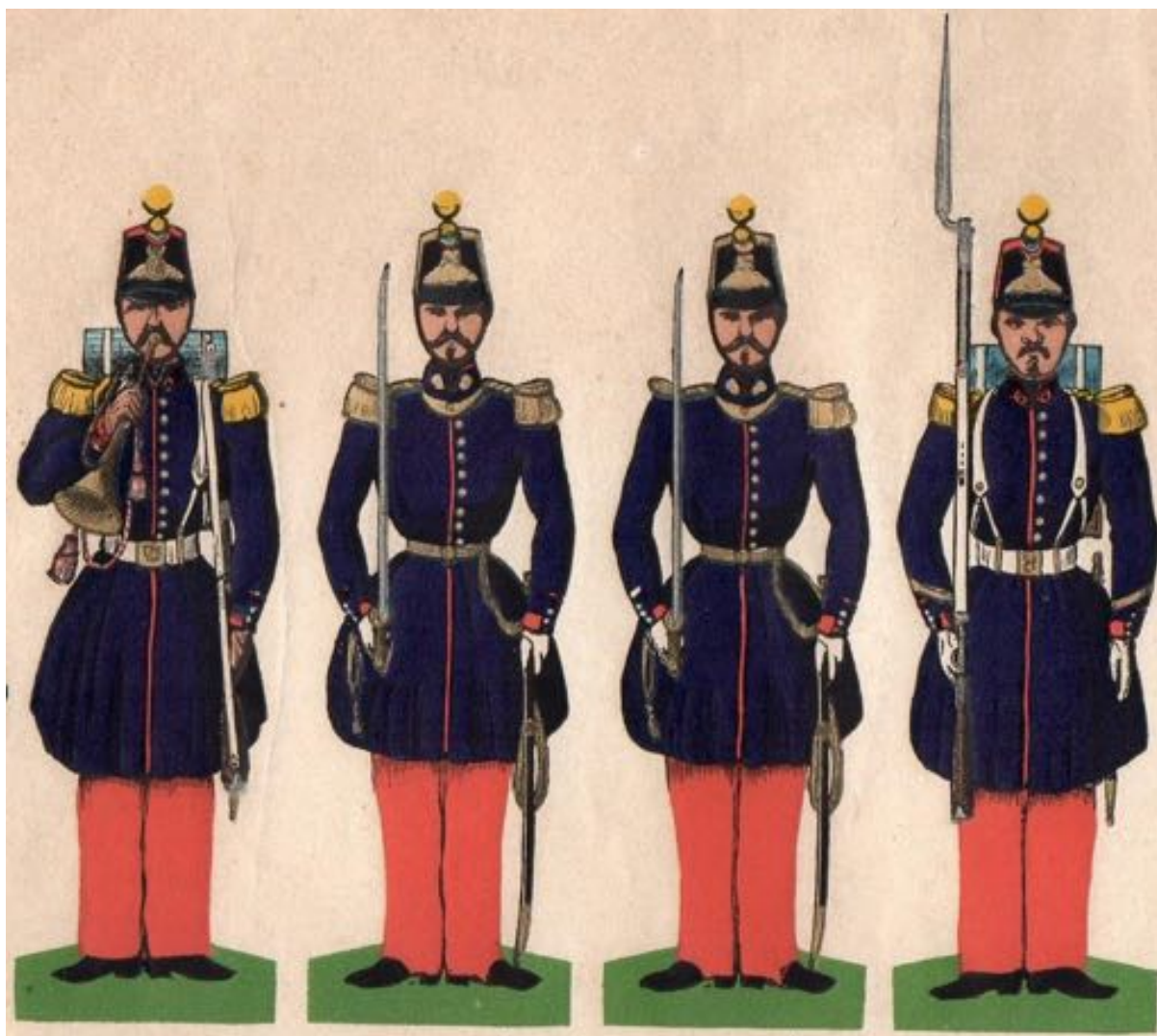
L'article d'Olivier Conrad nous a éclairé sur l'identité des protagonistes civils de cette affaire. Essayons de nous livrer au même exercice pour ses acteurs militaires. Les sobriquets utilisés dans cette brochure sont assez transparents lors d'une comparaison avec l'Annuaire de l'état militaire de France. Il est ainsi des plus vraisemblables que le sous-lieutenant Osmard, chargé par ses camarades de l'organisation de la soirée et véritable héros de l'affaire n'est autre que le sous-lieutenant Eymard, propre fils du narrateur. Et comment ne pas reconnaître les lieutenants Ripert, Massienne et de Fontannois quand l'auteur nous parle des lieutenants Piper, Kassienne et Montannoi. De même, on est autorisé à penser que ce sont les capitaines Perrin et Dejean qui se cachent derrière les pseudonymes de Gerin et Sejean et que le commandant Billot désigne le chef de bataillon Baron Guillot. Il nous reste un participant pour lequel une incertitude persiste : quelle est l'identité de l'officier que notre auteur appelle « Foutro, le bel indigène à la danse légère ». Une parenté homophonique pourrait nous faire penser au lieutenant Foucault des Bigottières qui appartenait au 2^{ème} bataillon stationné à Neuf-Brisach, mais pourquoi ce qualificatif de bel indigène puisqu'il était originaire du Maine-et-Loire ? Quant à l'éventualité d'un officier d'origine africaine, on peut se rappeler que le 3^{ème} avait participé en 1830 à l'expédition d'Alger mais qu'il rentra en métropole dès octobre 1830. Ce court séjour aurait-il été l'occasion du recrutement d'un officier d'origine algérienne ? Ceci reste incertain car on ne retrouve aucun nom évoquant cette hypothèse parmi les officiers du régiment et le bref séjour du 3^{ème} en terre africaine remonte quand même à une douzaine d'années. S'agirait-il enfin d'une nouvelle plaisanterie sur les Alsaciens et serait-ce un officier alsacien qui serait qualifié d'indigène ? Nous retrouvons effectivement un officier alsacien dans les cadres du 3^{ème} de ligne ; il s'agit du sous-lieutenant Léopold Sée, originaire de Bergheim et futur général. Nous n'avons cependant retrouvé aucune trace de sa présence dans le bataillon stationné à Neuf-Brisach.

En attendant l'ouverture du Musée de l'Infanterie, la longue et riche histoire militaire de Neuf-Brisach appartient au passé, mais l'amusante brochure du Docteur Eymard nous donne le plaisir d'en revivre un moment avec ce récit pittoresque et très spirituel. L'évènement rapporté est certes anecdotique, mais permet de maintenir le souvenir de la vie de garnison dans cette vieille place forte.

Note. Pour les spécialistes d'histoire militaire, il convient de souligner que notre héros, le sous-lieutenant Léon Eymard ne doit pas être confondu avec le lieutenant Pierre-Henri Eymard (né en 1837 à Grenoble) qui servit au 3^{ème} de ligne à partir du 1^{er} octobre 1869 et qui est resté une figure légendaire du régiment. En effet, lors de la capitulation de Sedan, le drapeau du 3^{ème} fut fragmenté et partagé entre les officiers pour ne pas tomber aux mains de l'armée prussienne. Le lieutenant Pierre-Henri Eymard fut chargé de sauvegarder l'aigle qui couronnait la hampe de l'emblème. Il la dissimula au fond d'un puits pour la soustraire à l'ennemi. Ayant pu récupérer le précieux emblème après les hostilités, Pierre-Henri Eymard, qui avait été entre-temps promu capitaine, remit cette aigle à l'officier chargé de la

⁶ Etat des services de Mr Eymard François Paul Léon né le 4 octobre 1823 à Pont en Royans (Isère). Archives de la Grande chancellerie de la Légion d'honneur (1872).

reconstitution du drapeau du 3^{ème} de ligne et celle-ci trouva tout naturellement une place éminente dans la salle d'honneur du régiment.



*Fig. 1 Clairon, officiers et sergent de voltigeurs d'infanterie de ligne.
(fragment d'une planche de Silbermann de 1845)*

« PASSE-PORT A L'INTERIEUR »

Georges BORDMANN

Au temps de Louis-Philippe "roi des Français", et aussi sous le Second Empire, on ne pouvait pas circuler librement à travers le pays. Les itinérants devaient se munir d'un document officiel qui coûtait un franc (un jour de salaire pour un journalier) et qui s'appelait passe-port à l'Intérieur. Il fallait faire viser ce laissez-passer par le maire du village où on voulait exercer son activité professionnelle et résider ne fusse qu'une nuit. Les personnes soumises à cette formalité exerçaient les professions de : colporteurs (d'images d'Épinal par exemple), artistes de foires, forains, saisonniers, vanniers ambulants, bref toute personne qui se déplaçait pour exercer son métier.

Date	Lieu	Durée	Activité	Autorité	Notes
28 juillet 1843	Neuenburg	8 jours	Moisson	?	
23 juillet 1843	Müllheim	?	?	Douane	
17 août 1843	Tannenkirch ¹	8-8 au 17-8	Schnitter	?	
27 août 1843	Schwenningen	22-8 au 27-8	Schnitter	Schultheissamt	
28 août 184	Villingen ²	?	?	Amt Kanzley	
8 septembre 1843	Holzhausen ? ³	Nuit du 7 au 8	?	Le maire	
8 septembre 1843	(illisible)	8 jours	?	?	
16 septembre 1843	Malterdingen ⁴	2 jours	?	?	S'est bien comporté
16 septembre 1843	Heimbach ⁵	2 jours	?	?	S'est bien comporté
16 octobre 1843	Dessenheim	?	?	Le maire Rothenflue ⁶	

1 Entre Lörrach et Müllheim

2 Schwenningen et Villingen se situent de part et d'autre de la frontière historique entre le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg.

3 Il s'agit sans doute de Holzen près de Kandern

4 Arrondissement d' Emmendingen

5 A l'est de Malterdingen

6 Jean Rothenflue, voir Olivier Conrad dans les annuaires 14 et 16 de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried.

Le document ci-dessous a été délivré le 24 juin 1843 par le maire de Neuf-Brisach à Jean Georges Berger, vannier ambulant, né à Detzeln⁷ dans le grand duché de Bade⁸ qui était accompagné de Marie Ursule Ruff. Dans la marge de gauche figure le signalement du porteur : 46 ans, 1,62 m, yeux gris ... En principe, l'homme aurait dû apposer sa signature au bas de son signalement, mais il était illettré. Grâce à ce document, le couple pouvait circuler pendant un an entre Neuf-Brisach et Mulhouse mais, curieusement, ils ne feront qu'une seule étape dans le Haut-Rhin, à Dessenheim. Les autres villages traversés se situent tous sur la rive droite du Rhin, comme on peut s'en rendre compte en lisant, au dos du papier, les remarques faites par les autorités des différentes localités traversées.

Jean Georges Berger ne se contentait pas de vendre ses paniers, il intervenait aussi en tant que saisonnier, pendant la moisson il était faucheur (*Schnitter*). Dans le bas du document on peut lire la phrase suivante : « Délivré sur la remise de son livret étranger et de son certificat d'origine, envoyés au visa de la police générale, qu'il devra reprendre en cette ville contre le dépôt de la présente ».

Le maire qui a signé s'appelait Sébastien Méglin. Pour en savoir plus sur lui, lire Olivier Conrad dans les annuaires 8, 11, 13, 14, 15, 16 de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried.

Compléments généalogiques

Sébastien Méglin est né à Neuf-Brisach le 27 novembre 1782, il y est mort le 29 octobre 1855. Il habitait Place d'Armes. Il a été maire de la ville de 1839 à 1848 et conseiller général de 1836 à 1848 et de 1849 à 1855. De profession il était entrepreneur des fortifications de la ville. Ses revenus lui ont permis d'acquérir des terres dans les localités des environs. A son décès, il possédait 110 hectares et sa fortune était estimée à 70 000 francs⁹.

Sa petite-fille Marie Anna Catherine Madeleine Méglin épouse le 11 septembre 1853, à l'âge de 17 ans et 2 jours, le docteur Jean Michel Bordmann qui était âgé de 33 ans 6 mois et 28 jours. Le mariage religieux a été célébré à Rustenhart par le frère du marié, François Joseph Bordmann, curé du lieu¹⁰. Parmi les témoins du mariage figurait Jean-Pierre Séraphin Pinelle, l'autre grand-père de la mariée. Par contrat de mariage l'époux apporte : une collection d'armes, une bibliothèque, des instruments de chirurgie, des biens meubles d'une valeur de 7 300 francs et des terres à Niederentzen. Anne Méglin était fille unique et seule héritière de feu François Xavier Méglin. Séraphin Pinelle, le grand-père maternel, maître de poste à Neuf-Brisach, conseiller d'arrondissement de 1814 à 1823, était le plus gros contribuable du canton, sa fortune dépassait celle de Sébastien Méglin.

Le couple Bordmann-Méglin a eu un fils unique, Raoul Xavier Joseph né le 28 février 1856 à Neuf-Brisach. Au décès de son père, le 26 juin 1878, il était employé de commerce à Dijon (*Handelsangestellter*). Le 10 septembre 1869 il était parrain de la grosse cloche de

7 Detzeln fait actuellement partie de la commune de Waldshut-Tiengen, sur le Rhin en amont de Bad-Säckingen.

8 Le Grand duché de Bade a été créé en 1806 sous l'impulsion de Napoléon, il a fait partie de la confédération du Rhin jusqu'en 1813 puis de la confédération germanique jusqu'en 1866.

9 CONRAD (Olivier), "Les grandes fortunes des cantons d'Andolsheim et de Neuf-Brisach dans les années 1840", *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, n° 13.

10 BORDMANN (Georges), "Rustenhart, histoire d'un village récent", *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, n° 13.

Toutes les grandes fortunes finissent par être dispersées. Cela a été le cas pour celle du docteur Bordmann, mais l'auteur de ces lignes n'en a pas bénéficié. Il est vrai que leur lien de parenté est assez ténu !



Passeport (document remis par l'auteur)

13 ADHR 6E52/308 n° 1 523



Wirtschaft zum grünen Baum



Gruss aus Grussenheim



Auberges de Grussenheim (documents de Jean-Philippe Strauel)

AUBERGES, CABARETS, CAFES ET AUTRES DEBITS DE BOISSONS DANS LA HARDT ET LE RIED AU DIX-NEUVIEME SIECLE

Olivier CONRAD

Les auberges, cabarets, cafés, ou quel que soit le nom donné aux établissements dans lesquels les individus viennent consommer et parler librement, sont des lieux ouverts à tous, et de ce fait, soumis à toutes les époques à différents types de contrôles de la part des autorités. Il en est ainsi au dix-neuvième siècle, et nous vous proposons, à partir de ce qui se passe dans les villages de la Hardt, de voir comment se décline ce souci du maintien de l'ordre public pour des autorités qui se donnent les moyens de contrôler avec un arsenal de moyens légaux¹.

Dans la campagne qui nous intéresse ici, auberges et cabarets, (limitons-nous à ces deux appellations les plus courantes), sont des établissements enracinés dans les localités, des pôles de rassemblement et de stabilité. Les plus importants d'entre eux sont tenus par des notables, on parle là des relais de postes, de certaines des auberges ou plus rarement à la campagne d'hôtels. Le plus souvent toutefois, l'auberge et le cabaret sont des activités de complément, des planches de salut pour de petits agriculteurs, des journaliers et des artisans qui, dans une pièce de leur maison, reçoivent des clients. Ils sont essentiellement fréquentés par les villageois, par les milieux populaires qui y pratiquent les différentes formes de loisirs de l'époque, qui y passent leurs dimanches et les jours chômés, qui y fêtent carnaval, les fêtes patronales et autres manifestations locales. Dans ces lieux de sociabilité, piliers de la vie et du fonctionnement des communautés, où tout se sait, tout se voit, tout se tait, il y a des usages communs, des savoir-vivre, des gestes et des postures. Tous les contre-modèles de la société (vagabonds, ivrognes, exclus, migrants,...) y ont leurs habitudes, et c'est l'une des raisons pour lesquelles les autorités cherchent en permanence à en avoir le contrôle. Avant de contrôler, il faut savoir, tout et partout. Nous vous proposons de voir ces deux aspects de la question en débutant par le recensement des établissements.

I. RECENSER.

Les dossiers conservés aux Archives départementales, essentiellement les sous-séries 4M et 4P, nous permettent d'avoir un recensement assez précis et complet des établissements. Comme souvent, les données les plus complètes portent sur les années 1850-1860, années qui sont celles du contrôle le plus étroit et le plus méthodique des

¹ Voir la thèse de HIRSCH (Jean-Pierre), *Les débits de boissons dans les petites villes d'Alsace de 1844 à 1914*, Metz, 2003. Le numéro spécial de la Revue d'Alsace, « Boissons en Alsace de l'Antiquité à nos jours », *Revue d'Alsace*, 2011, n° 137.

auberges et cabarets. Le zèle des services préfectoraux aide ici l'historien. Le travail est conséquent pour les agents en charge de ces questions. Une statistique préfectorale de janvier 1863 donne en effet le chiffre de 2778 établissements dans le Haut-Rhin², un chiffre en baisse toutefois par rapport à la décennie précédente. Une statistique de décembre 1851, au moment où la Préfecture met en place son contrôle direct sur ces établissements, (nous y reviendrons dans la seconde partie), donne en effet le chiffre de 3654 établissements, dont 1416 pour l'arrondissement de Colmar³. Ce dernier chiffre se décompose de la sorte :

- 1052 cabarets et débits de boissons,
- 281 auberges, hôtels et restaurants,
- 52 brasseries⁴,
- 41 cafés.

Ces chiffres donnent une première indication sur le type d'établissements et leur hiérarchie. Les campagnes de la Hardt, d'Artzenheim au nord à Fessenheim au sud, ne font pas exception à cet égard. Dans le tableau qui suit, établi à partir du recensement de 1864, nous proposons la liste des cent quatre-vingt-neuf établissements comptabilisés par les services préfectoraux, en indiquant le nom de la commune, sa population (chiffres du recensement de 1866), le nombre d'établissements, leur type et le nom du propriétaire.

<i>Commune</i>	<i>Nombre d'habitants (recensement de 1866)</i>	<i>Nombre de débits de boissons en 1864</i>	<i>Type de débit/ nom</i>	<i>Propriétaire</i>
Algolsheim	416	2	Cabaret <i>Au Cerf</i>	Madeleine Baltzinger
			Cabaret	Jonas Walch
Andolsheim	1016	3	Auberge	Jacques Boeschlin
			Auberge	Jean Obrecht
			Auberge	André Hild
Appenwihr	308	2	Cabaret	Jean Bruder
			Cabaret	Aloyse Wendling
Artzenheim	806	5	Auberge	Veuve Kunaegel
			Auberge	Antoine Meyer
			Cabaret	Jacques Ritzenthaler
			Débit d'eau-de-vie	Antoine Bruigy
			Auberge	François Haumesser
Balgau	442	2	Cabaret	Veuve Eiss
			Cabaret <i>Au Soleil</i>	Antoine Kieffer
Baltzenheim	446	3	Cabaret	Michel Meyer
			Cabaret	Georges Bueb
			Cabaret	Sébastien Foechterlé
Biesheim	1537	12	Restaurant (au Pont du Rhin)	Frédéric Bickel
			Cabaret <i>Au Saumon</i>	Veuve Fohrer
			Cabaret	Veuve Guthmann
			Auberge	Jean-Baptiste Hug
			Cabaret	Isaac Grumbach
			Cabaret	Joseph Isaac
			Débit d'eau-de-vie	Joseph Uhlmann

² AHR 4M80 Etats des débits de boissons du Haut-Rhin (1857-1864).

³ AHR 4M78 Etat récapitulatif, Préfecture, 10 décembre 1851.

⁴ Par brasserie, entendons un établissement où l'on sert de la bière produite sur place par un brasseur.

			Cabaret <i>Au Sauvage</i>	Joseph Studer
			Débit de bière	Victor Vogelweith
			Cabaret <i>Au Grenadier</i>	Antoine Wagner
			Cabaret	Georges Butz
			Cabaret	Joseph Baumann
Bischwihr	432	3	Cabaret	Veuve Vonarx
			Cabaret	Jean Baltzinger
			Cabaret	Joseph Broly
Blodelsheim	1341	8	Cabaret	Veuve Seiller
			Cabaret	Laurent Peter
			Auberge	Charles Schilling
			Cabaret	Jean-Baptiste Vitz
			Cabaret	Michel Kuhn
			Cabaret	Sébastien Gutschenwiller
			Cabaret	Antoine Thiry
			Cabaret	François Antoine Sitterlé
Dessenheim	1045	3	Cabaret	Veuve Brandstetter
			Cabaret <i>Au bois rouge</i>	Laurent Linder
			Cabaret <i>A la charrue</i>	Dominique Rothenflue
Durrenentzen	593	3	Cabaret	Monique Thirmann
			Cabaret	Jean Haeberlé
			Cabaret	Benjamin Haury
Fessenheim	935	5	Cabaret <i>Au Cheval Blanc</i>	Jean-Baptiste Andlauer
			Cabaret	Veuve Fimbel
			Cabaret	Antoine Bader
			Cabaret <i>Au Soleil</i>	Xavier Brucker
			Cabaret <i>Au Hussard</i>	André Bader
Fortschwahr	337	2	Cabaret	
			Cabaret	
Geiswasser	331	3	Cabaret	Veuve Hilfinger
			Cabaret	Joseph Peter
			Cabaret	François-Antoine Schlosser
Grussenheim	1124	5	Cabaret	Raphaël Baumann
			Cabaret	Salomon Geismar
			Cabaret	Veuve Thérèse Haumesser
			Cabaret	Veuve Wendling
			Cabaret	Joseph Wendling
Heiteren	920	4	Cabaret	Jean Langenfeld
			Cabaret	Benjamin Meyer
			Auberge <i>Au Charron</i>	Veuve Spaettel
			Cabaret	Veuve Spinner
Hettenschlag	232	3	Cabaret	Jean Herrscher
			Cabaret	Vendelin Schoeny
			Cabaret	Veuve Schoeny
Hirtzfelden	852	4	Cabaret	Veuve Baumgarten
			Cabaret	Jean-Baptiste Litschy
			Cabaret	Louis Zaepfel
			Cabaret	Etienne Jeckert
Holtzwihr	760	3	Cabaret	Xavier Kleitz
			Cabaret	Jacques Heberling
			Cabaret	Gustave Simon
Horbours	1294	10	Auberge	Michel Hemerlé
			Auberge	Veuve Salomé Karcher

			Auberge <i>A la croix d'or</i>	Catherine Kruss
			Cabaret <i>Au cheval brun</i>	Joseph Picard
			Cabaret <i>Au raisin noir</i>	Mathias Schweitzer
			Cabaret	Martin Simon
			Cabaret	Samuel Weiller
			Débit d' eau-de-vie eau de vie	Jean Busser
			Cabaret <i>Au canon</i>	Jean Held
			Cabaret	Charles Ragag
Houssen	1257	4	Auberge	Veuve Félix Eckerlin
			Cabaret	Léonard Graff
			Cabaret	Michel Heyberger
			Cabaret	Veuve Schwab
Jebsheim	1180	6	Auberge	Mathias Bentz
			Auberge	Jean Obrecht
			Cabaret	Veuve Scherer
			Cabaret	Mathias Oberlin
			Cabaret	Jacques Graff
			Cabaret	Georges Bentz
Kunheim	735	3	Auberge	Jacques Bauer
			Cabaret	Jacques Willmann
			Cabaret	Georges Turin
Logelheim	403	3	Cabaret	Antoine Grosshann
			Cabaret	Joseph Rey
			Cabaret	Joseph Bellicam
Muntzenheim	512	2	Cabaret	Joseph Feuerbach
			Auberge	Jacques Husser
Nambsheim	564	2	Cabaret	Théodore Ackermann
			Cabaret	André Schmit
Neuf-Brisach	1981	57	Débit d' eau-de-vie	Jean Angély
			Café	Joseph Scheck
			Cabaret	Simon Bloch
			Cabaret	Auguste Coïc
			Café	Jean-Baptiste Conrad
			Débit de bière	Ferdinand Gaspard
			Café <i>Matinal</i>	Germain Dubois
			Cabaret <i>Pomme d'Or</i>	Jean Ferrand
			Débit d' eau-de-vie	Philibert Frick
			Cabaret	Jacques Geissmann
			Cabaret	Pierre Carron
			Débit d' eau-de-vie	Joseph Gabriel
			Cabaret <i>Au Soleil</i>	Veuve Hubert
			Cabaret <i>A la Ville de Colmar</i>	Simon Herbert
			Débit d' eau-de-vie	Marie-Anne Hug
			Cabaret <i>A la Couronne</i>	Joseph Herzog
			Auberge	Henri Ferrari
			Débit de bière	Jacques Haemmerlé
			Cabaret	François-Xavier Hessel
			Cabaret	Joseph Kurtz
			Auberge <i>Au lieu Rouge</i>	Auguste Linthard

			Restaurant <i>Hôtel du Rhin</i>	Benoît Londant
			Cabaret	Veuve Carlier
			Auberge	Michel Orrig
			Café	Veuve Meyer
			Cabaret	Louis Nafftzger
			Cabaret	Veuve Orcel
			Cabaret	Quirin Peter
			Débit d'eau-de-vie	Kessler Potelle
			Cabaret	Jean-Baptiste Loyer
			Cabaret	Veuve Samuel
			Cabaret <i>Aux Deux Clés</i>	Barbe Schwob
			Cabaret	Blaise Schoen
			Cabaret	Jean-Marie Surdel
			Cabaret	Jean-Pierre Graisse
			Auberge	Pierre Azaïs
			Cabaret <i>A la Forge</i>	Françoise Vendling
			Cabaret	Marie-Catherine Weiter
			Débit de bière	Jacques Zurcher
			Cabaret	Georges Zimmer
			Cantinier au 89 ^{ème} de ligne	Berault
			Cantinier au 89 ^{ème} de ligne	Cuvillier
			Cantinier au 89 ^{ème} de ligne	Duval
			Cantinier au 89 ^{ème} de ligne	Ertmann
			Cantinier au 89 ^{ème} de ligne	Simon
			Débit d'eau-de-vie	Regnard Sieber
			Cabaret	Nicolas Grunenwald
			Cabaret	Benoît Nuninger
			Cabaret	Félix Jandel
			Auberge	Ignace Schoen
			Débit d'eau-de-vie	François Haquette
			Cabaret	François Horte
			Hôtel	Auguste Schelcher
			Débit d'eau-de-vie	Veuve Anne-Marie Secrétan
			Cabaret	Veuve Birgy
			Cabaret	Henri Beck
			Cabaret <i>Ville de Strasbourg</i>	Xavier Huthiffer
Obersaasheim	645	3	Cabaret <i>Au Soleil</i>	Auguste Gringer
			Cabaret <i>A la dernière Heure</i>	Maxime Gringer
			Cabaret	Joseph Forster
Riedwihr	499	2	Cabaret	Jean Kleindienst
			Cabaret	Aloyse Gérard
Sundhoffen	1062	3	Auberge	Mathias Zimmerlin
			Cabaret <i>Au Cheval Noir</i>	Jacques Zurcher
			Cabaret	? Erlacher
Urschenheim	421	2	Cabaret	Georges Haumesser

			Cabaret	Joseph Mann
Vogelgrün	138	2	Cabaret	Joseph Grentzinger
			Cabaret	Joseph Meyer
Volgelsheim	432	2	Cabaret	Veuve Catherine Messinger
			Cabaret	Michel Herrscher
Weckolsheim	309	3	Cabaret	Sébastien Florence
			Cabaret	Antoine Boesch
			Cabaret	Laurent Messinger
Wickerschwihr	226	2	Cabaret	Michel Fruh
			Cabaret	Michel Ortlieb
Widensolen	658	2	Cabaret	Jean-Baptiste Butz
			Cabaret	Jean Schmitt
Wihr en Plaine	518	3	Cabaret	Laurent Schmitt
			Cabaret	Mathias Schmitt
			Cabaret	Veuve Rittner
Wolfgangtzen	454	3	Cabaret <i>A l'arbre vert</i>	André Husser
			Cabaret	André Schwander
			Cabaret	André Strudel

Sources : AHR 4P97 Etat nominatif des débitants de boissons à consommer sur place, existant dans le Haut-Rhin au 1^{er} décembre 1864 (renseignements collectés par les maires)

Recensement de 1866 : AHR 6M8 et 6M9.

La première et essentielle observation est que toutes les communes recensées ici, au nombre de trente-huit, comptent au minimum deux cabarets ou auberges, y compris donc celles qui sont très peu peuplées (deux cabarets à Vogelgrün, 138 habitants, trois cabarets à Hettenschlag, 232 habitants). La moyenne est de 4,9 établissements par commune, ce qui, pour une population totale de 27 161 habitants, donne la proportion d'un établissement pour 143 habitants. Ces chiffres sont biaisés par le poids de Neuf-Brisach qui à elle seule compte cinquante-sept établissements. Si nous sortons cette ville de garnison de l'effectif, les données sont les suivantes : une moyenne de 3,5 cabarets ou auberges par commune, un établissement pour 190 habitants. Le fait reste massif : le nombre d'établissements est élevé dans l'ensemble des communes. Il ne faut pas donner une signification excessive à ces chiffres. Toutes ces auberges, tous ces cabarets ou cafés n'ont pas la même importance. Entre le petit cabaret qui accueille quelques habitués et la grande auberge, à Neuf-Brisach ou Horbourg, ou encore l'auberge située sur un grand axe de passage, le cabaret fréquenté par les militaires en garnison, peu de choses en commun, tant dans le nombre de clients et leur typologie que dans leur place dans la vie de la communauté. Il y a une hiérarchie dans la respectabilité de ces établissements. Au bas de cette échelle, dans la théorie, les cabarets, établissements synonymes souvent de clientèle mal famée et à la connotation plutôt péjorative. L'auberge n'est pas toujours qualitativement très différente de nombreux cabarets, mais elle offre une gamme de services plus variée, assurant le gîte et le couvert, ce qui suppose un fonctionnement continu et du personnel pour le service et pour la tenue des chambres. Les cafés, les hôtels ou les restaurants, peu courants au demeurant dans les campagnes, attirent quant à eux une clientèle plus huppée et qui recherche autre chose que le simple fait de boire de la bière ou du vin : se retrouver entre personnes de la même société, lire la presse, pouvoir jouer au billard ou à d'autres jeux.

Les chiffres donnés précédemment ne sont par ailleurs qu'un instantané, il s'ouvre et se ferme annuellement un établissement dans un grand nombre de ces communes, nous le verrons plus loin. En entrant un peu plus dans le détail du recensement de la Hardt, c'est le

nombre de cabarets, niveau inférieur d'une hiérarchie qualitative des établissements recensés, qui retient l'attention. Le détail, en 1866, est en effet le suivant :

- 139 cabarets, soit 73,5 % de l'effectif,
- 23 auberges, soit 12,1 %,
- 15 débits de boissons spécialisés, 11 dans l'eau-de-vie et 4 dans la bière, soit 7,9 %,
- 5 cantines installées dans la garnison, soit 2,6 %,
- 4 cafés, soit 2,1 %,
- et 3 hôtels-restaurants, soit 1,8 %.

Près des trois-quarts des établissements recensés sont des cabarets, que l'on présume de qualité médiocre à moyenne, tenus à leur domicile par des individus dont c'est une activité annexe ou par des veuves, dans une ou plusieurs pièces de l'habitation affectées à recevoir les clients. Ces établissements, pour une partie d'entre eux sont récents, ne durent qu'un temps, migrent dans la commune, sont repris. Il s'en ferme autant qu'il s'en ouvre sur le territoire chaque année. Les archives retracent ces mouvements⁵. De 1853 à 1870, toujours dans notre même échantillon de communes, nous relevons :

- trois ouvertures autorisées d'établissements en 1853 (deux créations et une reprise)
- deux autorisations en 1854 (une reprise et un transfert),
- dix autorisations en 1855 (une moitié de créations, une moitié de reprises et transferts),
- onze autorisations en 1856,
- dix autorisations en 1857,
- Six autorisations en 1858,
- huit autorisations en 1859,
- treize autorisations en 1860,
- cinq autorisations en 1861,
- dix autorisations en 1862,
- cinq autorisations en 1863,
- onze autorisations en 1864,
- dix autorisations en 1865,
- douze autorisations en 1866,
- sept autorisations en 1867,
- dix-neuf autorisations en 1868,
- seize autorisations en 1869
- et neuf autorisations en 1870 (jusqu'au mois d'août).

soit cent cinquante-sept réponses favorables des services des Douanes et de la Préfecture, donc un peu plus de huit en moyenne par année. Ces établissements ne s'ajoutent pas tous aux existants. Entre un tiers et la moitié des cas examinés annuellement correspondent à des reprises par de nouveaux exploitants, souvent un membre de la famille (fils, veuve, gendre) ou à des transferts intra-muros. Il y a également des dossiers qui sont rejetés. Nous reviendrons dans la seconde partie sur les motivations de l'administration, mais abordons dès à présent l'aspect statistique de la question⁶ : deux refus en 1859, un en 1860, quatre en 1861, quatre en 1862 et autant en 1863, six en 1864, trois en 1865, un en 1867 et un autre

⁵ AHR 4M80 Etats des débits de boissons dans le Haut-Rhin.

⁶ Nos archives couvrent uniquement la période 1859-1868. AHR 4M80.

en 1868. Le mouvement est toutefois à la hausse sur ces années du second Empire, les chiffres des autorisations le montrent. Les archives ont été relativement bien conservées pour ces affaires, mais nous n'y avons trouvé à ce jour que peu de recensements exhaustifs ponctuels, comme celui réalisé en 1864 et que nous exploitons ici. Il n'y a guère qu'un autre état récapitulatif, daté du quatrième trimestre 1851⁷.

<i>Commune</i>	<i>Nombre de débits de boissons en 1851</i>	<i>Nombre de débits de boissons en 1864</i>	<i>Evolution 1851/1864</i>
Algolsheim	2	2	stable
Andolsheim	4	3	baisse
Appenwihr	?	2	?
Artzenheim	3	5	hausse
Balgau	2	2	stable
Baltzenheim	3	3	stable
Biesheim	14	12	baisse
Bischwihr	1	3	hausse
Blodelsheim	7	8	hausse
Dessenheim	4	3	baisse
Durrenentzen	2	3	hausse
Fessenheim	7	5	baisse
Fortschwihr	2	2	stable
Geiswasser	2	3	hausse
Grussenheim	4	5	hausse
Heiteren	4	4	stable
Hettenschlag	2	3	hausse
Hirtzfelden	?	4	?
Holtzwihr	3	3	stable
Horbourg	10	10	stable
Houssen	?	4	?
Jebnheim	5	6	hausse
Kunheim	3	3	stable
Logelheim	1	3	hausse
Muntzenheim	3	2	baisse
Nambsheim	3	2	baisse
Neuf-Brisach	59	57	baisse
Obersaasheim	2	3	hausse
Riedwihr	2	2	stable
Sundhoffen	3	3	stable
Urschenheim	1	2	hausse
Vogelgrün	1	2	hausse
Volgelsheim	3	2	baisse
Weckolsheim	2	3	hausse
Wickerschwihr	?	2	?
Widensolen	3	2	baisse
Wihr en Plaine	3	3	stable
Wolfgantzen	6	3	baisse

Sources : AHR 4P97 Etat nominatif des débitants de boissons à consommer sur place, existant dans le Haut-Rhin au 1^{er} décembre 1864. AHR 4M78 Etat nominatif des débits de boissons, brasseurs et cafés, arrondissement de Colmar, 4^{ème} trimestre 1851.

⁷ AHR 4M78 Etat nominatif des débits de boissons, brasseurs et cafés, arrondissement de Colmar, 4^{ème} trimestre 1851.

II. CONTROLER ET REGLEMENTER.

Le contrôle et la surveillance dont ces établissements sont l'objet participent d'un mouvement et d'un objectif plus général visant à encadrer la société, notamment ses éléments les plus dangereux ou suspectés de l'être. La crainte de la culture et des pratiques populaires marque tout le dix-neuvième siècle administratif et judiciaire : éviter et réprimer les attroupements, les beuveries, faire respecter le silence, notamment la nuit et pendant les offices religieux, imposer des heures de couvre-feu, limiter les lieux où il est permis de boire et de danser, surveiller pauvres et vagabonds, éradiquer la petite violence ordinaire. Les auberges et les cabarets sont à chaque fois concernés par les dispositifs mis en place pour atteindre ces objectifs.

Deux motivations principales guident les autorités. La dimension politique est essentielle, préalable : ces lieux doivent absolument être dépolitisés. Dans l'esprit des administrateurs et des hommes politiques, et non sans raison, le cabaret est perçu comme le lieu des rumeurs et des fausses nouvelles. Les complots, les troubles et les émotions populaires y germent et s'y développent avant de gagner le dehors. Les tenanciers des établissements sont étroitement surveillés. Les préfets délèguent aux maires cette surveillance, les maires eux-mêmes étant surveillés par d'autres élus et des notables de confiance, en particulier durant les années du second Empire qui nous intéressent plus particulièrement ici. Des notices, aux sentences souvent lapidaires, remontent à la Préfecture : « *Cabaretier des républicains rouges* » écrit simplement le maire de Jebbsheim au sujet du cabaret de Martin Boeschlin⁸.

En second lieu, il y a les préoccupations morales et sociales : lutter contre la pauvreté et l'alcoolisme, contre le paupérisme, contre les déviances sexuelles, préoccupations largement partagées par le clergé, autre grand pourfendeur des auberges et des cabarets. Et toujours le souci du respect de la réglementation, qui permet de fermer nombre d'établissements.

1. Une stricte réglementation.

Le non-respect de la réglementation est la principale cause de fermeture des établissements. Il serait fastidieux et sans réel intérêt, de recenser tous les dossiers traités par la Préfecture, notamment ceux ayant trait aux horaires. Les auberges et cabarets, sauf cas particuliers, doivent fermer leurs portes à neuf heures du soir en hiver, à dix heures en été⁹. Les autorités éprouvent quelques difficultés à faire respecter ces horaires à Blodelsheim, haut lieu de la contrebande durant l'Empire. Non-respect de la réglementation et contrebande sont liés¹⁰. Le préfet adresse à la juridiction compétente en septembre 1808 un rapport dressé par le maire de la localité « contre un cabaretier qui a versé à boire à une heure indue, et contre des jeunes gens de cette commune qui ont troublé le repos public. Je vous prie, enjoint le préfet, de diriger contre les délinquants les poursuites prévues pour

⁸ AHR 4M78 Rapport du maire de Jebbsheim au Préfet du Haut-Rhin, 23 janvier 1852.

⁹ Ces horaires datent d'une loi du 19 juillet 1791. Voir arrêtés préfectoraux réglementant et rappelant ces horaires dans AHR 4M77 et cotes suivantes.

¹⁰ Voir notre contribution sur ce sujet : O. Conrad, « La contrebande au début du dix-neuvième siècle dans la Hardt. Un fléau inévitable ? », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, XIX (2006-2007), p. 119 à 134.

pareilles contraventions »¹¹. De semblables (petits) dossiers concernent des cabarets de Muntzenheim en 1803, de Grussenheim et de Blodelsheim en 1811, d'Oberhergheim en 1816, ces quelques exemples pour nous cantonner aux premières années du siècle¹². Régulièrement, des maires, relayant les demandes des établissements de leurs communes, interrogent le préfet sur la possibilité de déroger aux horaires imposés pour les heures d'ouverture. Ainsi, le maire de Sundhoffen demande un allongement en octobre 1852¹³. Sa requête est rejetée, mais la Préfecture consent à des aménagements ponctuels. Arguant de ce qui se pratique à Colmar à la belle saison, le maire de Neuf-Brisach obtient en mai 1851 le report à onze heures du soir de l'heure de fermeture des nombreux établissements de la ville¹⁴.

Comptables du bon ordre et de la tranquillité de l'ordre public qui doivent régner dans leurs communes, les maires prennent parfois les devants en promulguant un arrêté ou un règlement de police qui reprend les textes législatifs et réglementaires en vigueur. « Considérant qu'il importe de prévenir les atteintes à la tranquillité publique », le maire de Fortschwihr prend en janvier 1842 un arrêté dont les principales dispositions sont les suivantes¹⁵ :

- « Les auberges et les cabarets seront évacués dès qu'il aura sonné dix heures du soir » (article 1) ;
- « Sont considérés comme bruits et tapages nocturnes, les réunions ou rassemblements tumultueux, les disputes et querelles sur la voie publique, les cris, chants et charivaris qui pendant la nuit troublent le repos des habitants » (article 2) ;
- « Il est défendu à tout individu de parcourir les rues, soit isolément, soit en groupe, en proférant des cris ou en chantant des chansons quelconques après 9 heures du soir en hiver et après 10 heures en été » (article 3) ;
- « Il est également défendu de tenir publiquement des propos obscènes, de huer, outrager, invectiver ou apostropher qui que ce soit, comme aussi de chanter aucune chanson provocatrice au désordre ou qui soit indécente ou scandaleuse » (article 4) ;
- « Défense est faite de former aucun rassemblement sur la voie publique dans le but de donner un charivari en quelque temps et sous quelque prétexte que ce soit ». (article 5).

Dans cet arrêté, il est surtout question de proscrire ce qui se passe à la sortie de ces cabarets et ce qui est susceptible de se passer dans les rues, hors des cabarets. Les autorités cherchent à contenir dans les murs des établissements les troubles et tumultes qui y prennent corps, les propos et chants qui y sont proférés. Le maire de Fortschwihr outrepassa quelque peu ses attributions avec cet arrêté, en définissant à l'article 2 ce qu'il entend par bruits et tapages, et le préfet lui demanda de revoir son texte sur ce point : il devra simplement interdire le tapage nocturne, sans chercher à le définir¹⁶.

¹¹ AHR 4M77 Lettre du Préfet au magistrat de sûreté de l'arrondissement de Colmar, 12 septembre 1808.

¹² Dossiers dans ADHR 4M77.

¹³ AHR 4M78 Lettre du 30 octobre 1852.

¹⁴ AHR 4M77 Lettre du maire de Neuf-Brisach au préfet, 15 avril 1851, arrêté du préfet du 5 mai 1851.

¹⁵ AHR 4M77 Arrêté du maire de Fortschwihr, 19 janvier 1842.

¹⁶ AHR 4M77 Lettre du préfet du Haut-Rhin au maire de Fortschwihr, 18 mars 1842.

D'ordinaire, les maires se contentent de faire cesser les dépassements d'horaires, qui débouchent sur des contraventions, voire des fermetures de cabarets. Il s'agit là de faits matériels, aisément vérifiables et somme toute objectifs. Il en est autrement de tout ce qui a trait à la moralité et à la réputation des cabaretiers et des aubergistes.



Café au Soleil à Neuf-Brisach

2. Atteintes à la morale.

Quelques mois après sa prise de fonctions dans le département du Haut-Rhin, le préfet Dürckheim explique en 1854 au ministre de l'Intérieur sa ligne de conduite en matière de lutte contre l'ivrognerie¹⁷.

« J'ai eu lieu de remarquer dans ce département un relâchement excessif dans les mœurs et des dispositions prononcées à l'ivrognerie. Les cabarets sont une des principales causes de cette démoralisation, aussi ces établissements sont-ils devenus l'objet d'une attention particulière. J'ai pris pour règle de n'autoriser un nouveau débit de boisson que si la nécessité en est démontrée et j'ai mis tous mes soins à diminuer le nombre toujours trop considérable de ces lieux de réunions. Une grande surveillance n'a cessé d'ailleurs d'être exercée à l'égard des cabarets et je n'ai pas hésité à prescrire la fermeture des établissements qui ont donné lieu à des plaintes fondées (...) ou qui ont été condamnés pour des contraventions aux règles de police. (...). Les maisons de tolérance qui exercent dans les villes de garnison, notamment à Colmar, à Mulhouse, à Belfort, à Huningue et à Neuf-Brisach ont également été l'objet d'une surveillance spéciale. Les individus qui dirigent ces maisons étant en même temps cabaretiers, il en résulte des abus déplorables. En effet, cet état de choses facilite la débauche, occasionne des scandales et donne lieu souvent à des rixes et à

¹⁷ AHR 4M78 Lettre du préfet au ministre de l'Intérieur, 5 mai 1854.

des désordres généraux ». Les archives permettent d'illustrer ce qui s'apparente à un programme d'actions et qui n'est pas propre à ce préfet. Reprenons-les, exemples à l'appui.

- La limitation du nombre d'établissements.

En mai 1859, la préfecture refuse à Antoine Kirry l'autorisation d'ouvrir un cabaret à Rustenhart, indiquant que « les trois débits de boisson qui existent dans cette commune sont déjà plus que suffisants » pour ses 656 habitants¹⁸. La même réponse est donnée en 1862 à Augustin Schelcher d'Obersaasheim : « les deux débits de boisson existants sont suffisants pour les besoins de la population agricole de cette commune »¹⁹.

- La moralisation des auberges et cabarets.

Les refus d'ouverture ou de réouverture sont, le plus souvent, motivés par la mauvaise réputation ou la mauvaise moralité des demandeurs. Dans un rapport sur la moralité des cabaretiers dressé en janvier 1852, sur la base des indications des maires, rien ne ressort réellement, si ce n'est le cabaret de Vendelin Schoeny, à Heiteren. « Plusieurs condamnations pour contraventions aux horaires réguliers et une condamnation judiciaire à trois mois de prison. Sa maison est le foyer des désordres de la commune »²⁰. Les autorités profitent des mutations et des demandes de réouverture pour éliminer les indésirables. Parmi les nombreux dossiers consultables aux archives, voici en résumé trois de ces cas de refus²¹ :

- en 1862, la veuve Schwob demande à reprendre l'établissement de son mari à Houssen. La Préfecture refuse. « Cette femme, dont les antécédents sont mauvais, ne présente pas la moindre garantie ».
- à Heiteren en 1861, Christian Brendlé souhaite rouvrir le cabaret qu'il exploitait jusqu'en 1855. Refus de la Préfecture, le demandeur ayant « subi différentes condamnations pour contraventions aux règlements de la police des lieux publics et ne présente pas les garanties nécessaires pour tenir un établissement public ».
- Louis Gsell, de Houssen, a un lourd passif judiciaire ; aussi n'est-ce pas surprenant de voir qu'on refuse qu'il ouvre un cabaret. « Le pétitionnaire s'adonne à l'ivrognerie et se livre fréquemment à des actes de violence envers sa femme. Il débite en outre clandestinement ».

Des fermetures sont décidées d'autorité. Le cabaret d'un dénommé Joseph Conrad est fermé en 1861 à Neuf-Brisach, le lieu « étant devenu un lieu de débauche. Ce cabaretier a subi trois condamnations pour contravention aux règlements sur les lieux publics ». C'est semble-t-il la moralité de l'épouse du cabaretier qui pose problème, cet argument étant avancé pour refuser la réouverture quelque temps après²². Dans cette même ville, le cabaret de la veuve Paquet, décrit comme un lieu de désordre, est fermé en 1864. « La conduite déréglée de cette femme, qui s'adonne à l'ivrognerie, était un sujet de scandale pour la

¹⁸ AHR 4M80 Etats des débits de boissons dans le Haut-Rhin (1857-1864).

¹⁹ Idem.

²⁰ AHR 4M78 Rapport de janvier 1852.

²¹ AHR 4M80 Etats des débits de boissons dans le Haut-Rhin (1857-1864).

²² AHR 4M80 Etats des débits de boissons dans le Haut-Rhin (1857-1864).

population ». On apprend dans le rapport préfectoral qu'elle a déjà été condamnée pour injures, voies de faits et non-respect des règlements de police²³.

L'Administration (Préfecture et services des Douanes) dispose ici d'un réel pouvoir discrétionnaire et exerce un étroit et constant contrôle sur les débitants. Par nature, ce dernier est suspect et sa conduite est épluchée. Tout est pris en compte, y compris la réputation et le comportement de ses proches.

Les services préfectoraux, tout en poussant les maires à intervenir, sont sourcilieux dans l'application des lois, nous l'avons vu. Un *Règlement de police concernant les cafetiers, aubergistes, cabaretiers, brasseurs*, édité par le maire de Neuf-Brisach le 10 mai 1841, est censuré par la Préfecture, aucun texte de loi n'appuyant ce règlement. Le maire voulait interdire l'accès des cabarets et autres établissements aux mineurs, pour les préserver de la boisson et des jeux (billard, cartes). « Il importe, précise notamment le règlement, dans l'intérêt des familles, de faire cesser un désordre semblable dont les suites viendraient bientôt à étouffer tous les germes de l'éducation intellectuelle et morale que les enfants auraient reçus pour y substituer des goûts de débauche ou des passions abrutissantes »²⁴.

Il est encore question des jeunes dans un long conflit opposant les autorités et un cabaretier de Logelheim, Maurice Bellicam. A la suite de plaintes d'habitants du village, le préfet alerte la Direction des contributions indirectes²⁵. Comme souvent, le cabaretier cumule les activités : maréchal-ferrant, aubergiste, cabaretier et débitant de tabac, d'où l'intervention de l'administration des contributions. Bellicam est dénoncé pour des dépassements d'horaires et son cabaret est signalé « comme étant une maison de débauche et de jeux ». Le cabaretier perd le droit de vendre du tabac, mais son établissement reste ouvert²⁶. Il a des soutiens dans la commune. Le maire, le curé, « de nombreux habitants » ont livré des témoignages en sa faveur lors de l'enquête et réfuté les accusations portées contre Bellicam. « Il était un honnête homme, argumente même le directeur des Contributions indirectes, jouissant de l'estime générale, ayant une bonne conduite et élevant par le fruit de son travail une nombreuse famille »²⁷. Le maire se livre en particulier à une défense argumentée de Bellicam, mis en difficulté à la suite de troubles survenus en fin d'année²⁸. « Le fait est bien réel, mais j'ai besoin de vous donner à ce sujet des explications. Il se trouve dans la commune de Logelheim beaucoup de domestiques étrangers, car l'exiguïté de l'endroit nous force à chercher plus loin les bras dont nous avons besoin (...). Ces étrangers quittent pour la plupart à Noël, et, avant de partir, ils se divertissent encore un peu avec les jeunes gens d'ici et passent quelques heures ensemble de plus à l'auberge (...). A la nouvelle année, les nouveaux venus font connaissance avec ceux qui devront être leurs amis (...). Cette première entrevue se prolonge encore au-delà de l'heure fixée par la loi. Telle était la coutume qui se pratiquait même sous mes prédécesseurs et cet abus était comme passé en usage ». Courageusement, le maire se défait sur l'adjoint, Stoffel : malade, il l'a chargé de faire respecter autant que faire se peut la réglementation des cabarets, mais l'adjoint est pris à partie par des jeunes. « Oui, Monsieur le préfet, j'ose

²³ AHR 4M80 Etats des débits de boissons dans le Haut-Rhin (1857-1864).

²⁴ AHR 4M77 *Règlement de police concernant les cafetiers, aubergistes, cabaretiers, brasseurs*, édité par le maire de Neuf-Brisach le 10 mai 1841. Lettre du ministère de l'Intérieur au préfet du Haut-Rhin, 2 décembre 1841.

²⁵ AHR 4M77 Lettre du préfet du Haut-Rhin au Directeur des contributions indirectes, 14 septembre 1839.

²⁶ AHR 4M77 Lettre du préfet du Haut-Rhin au maire de Logelheim, 18 janvier 1840.

²⁷ AHR 4M77 Lettre Directeur des contributions indirectes au préfet du Haut-Rhin, 24 septembre 1839.

²⁸ AHR 4M77 Lettre du préfet du Haut-Rhin au maire de Logelheim, 22 janvier 1840.

l'avouer franchement, c'est à la faiblesse de caractère de Monsieur l'adjoint que l'on peut attribuer en partie l'insolence de la jeunesse et sa désobéissance aux ordres de la police ». L'adjoint est poussé à la démission, ce qui paraît suffisant au maire pour régler à l'avantage de Bellicam ce dossier. « Daignez donc ménager, Monsieur le préfet, encore pour cette fois ce père de famille que la perte de son bureau de tabac mettrait dans la misère ».

- Une attention particulière pour les maisons de tolérance.

Certains établissements sont soupçonnés, à raison semble-t-il parfois, de proposer d'autres services aux clients. Blodelsheim est encore pointée du doigt. « Le dénommé Henry Fischer, cabaretier de cette commune, écrit le maire Meyer en 1816²⁹, habite une maison qui est tout à fait hors du village. Il a plusieurs filles qui jouissent d'une mauvaise réputation et qui retiennent les jeunes gens jusque bien avant dans la nuit (...). On y mène une vie scandaleuse qu'il me tiendrait bien à cœur de faire cesser ». Faites appliquer la loi, lui répond le Préfet : dresser un procès-verbal, transmettre au juge de paix qui fera suivre, le cas échéant. L'attitude de l'Administration à l'égard de la prostitution au dix-neuvième siècle peut se résumer schématiquement ainsi : il s'agit d'un mal nécessaire, contribuant au maintien de l'ordre et de la tranquillité dans la société. Tolérée car nécessaire, la prostitution n'en est pas moins étroitement contrôlée. A Blodelsheim, il était question de prostitution occasionnelle, clandestine, ce qui n'a rien à voir avec la prostitution organisée des maisons de tolérance que l'on trouve à Neuf-Brisach, ville de garnison, nous avons eu l'occasion d'écrire quelques lignes à ce sujet³⁰. Les fonctionnaires en charge des débits de boissons enquêtent aussi sur ce sujet, certaines maisons de tolérance étant également des cabarets ou des auberges. Nous avons retrouvé une *Liste nominative des individus qui tiennent des maisons de tolérance à Neuf-Brisach*, datée a priori de 1852. Deux établissements sont décrits³¹ :

- celui de la veuve de Joseph Riva, née Biehler Marie Rose, qui tient une maison de filles publiques depuis 1829, doublée l'année suivante d'un cabaret. Elle n'a jamais fait l'objet de condamnations.
- celui de Joseph Franck. Il dirige l'établissement depuis son mariage en 1848 avec la veuve de Léonard Barr qui l'avait ouvert en 1834. « Il n'a jamais été repris de justice, mais sa femme a subi une détention dans la maison centrale de Haguenau pour vol. La maison n'est pas à proprement dire maison de tolérance, mais elle est considérée comme telle. Avant que la veuve Léonard Barr ne fût remariée, son établissement était considéré comme maison de débauche, de prostitution et de recèlement, et sa conduite a donné lieu à plusieurs procès-verbaux ».

- Haro sur les festivités.

Le souci de la moralisation des plaisirs, hérité de la période révolutionnaire, est constant. Les jeux de hasard sont défendus et il est recommandé aux maires de veiller à ce qu'on ne les pratique dans aucun café ni dans aucun lieu public. En 1852, le maire de

²⁹ AHR 4M77 Lettre du maire de Blodelsheim Meyer au préfet du Haut-Rhin, 5 mars 1816.

³⁰ CONRAD (Olivier), Filles publiques et prostitution à Neuf-Brisach au siècle dernier. Entre moralité et nécessité sociale, *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried* X (1997), p. 73-78.

³¹ AHR 4M77 Liste nominative des individus qui tiennent des maisons de tolérance à Neuf-Brisach, 1852.

Holtzwihr doit prendre un arrêté en ce sens, la commune n'en ayant pas encore. Quatre arguments sont avancés dans l'arrêté : il faut supprimer les risques de « collisions » entre clients, les jeux d'argent engendrent des haines durables, les pertes d'argent « mettent en état de gêne les chefs de famille, les cabarets sont trop fréquentés durant les offices ». Les griefs relatifs à la pratique de la danse ou à la tenue de fêtes sont nombreux, venant juste après ceux relatifs au non-respect des horaires³². Bartholomé Hoffmeyer, cabaretier à Blodelsheim, est dénoncé pour organiser « des danses publiques sans autorisation, quoiqu'il ait déjà été condamné pour ce délit »³³. Toujours dans cette commune, les cabaretiers Lochleiter et Stadler sont dénoncés par des agents des douanes qui ont fait « plusieurs tournées dans les cabarets où on dansait à cause de la fête de la Saint-Martin »³⁴.

Les différents faits que nous venons d'évoquer ou de citer ne doivent pas travestir la réalité. La grande majorité des établissements ne pose pas de problèmes particuliers. Le maire de Neuf-Brisach, dans un rapport de juin 1858, note que les contraventions sont rares dans le canton, ajoutant toutefois que les établissements sont peu fréquentés. « A toute heure que la police vienne, on ne trouve personne dans ces maisons publiques »³⁵. Dans un rapport commun remis au préfet, les maires du canton d'Andolsheim signalent que « depuis quelque temps les gendarmes ont fait de nombreux procès-verbaux aux aubergistes et cabaretiers de ce canton, qui ont tous été dressés avant dix heures du soir ; cependant le canton est très calme et tranquille, il est même très rare qu'il y ait du bruit ou tapage dans les auberges et cabarets »³⁶.



Café –Restaurant au Cerf à Neuf-Brisach

³² AHR 4M78 Arrêté du maire de Holtzwihr, 20 octobre 1852.

³³ AHR 4M77 Lettre du préfet du Haut-Rhin au maire de Blodelsheim, 22 juin 1816.

³⁴ AHR 4M77 Lettre du maire de Blodelsheim au préfet du Haut-Rhin, 16 septembre 1819.

³⁵ AHR 4M79 Lettre du maire de Neuf-Brisach au préfet du Haut-Rhin, 26 juin 1858.

³⁶ AHR 4M79 Lettre des maires du canton d'Andolsheim au préfet du Haut-Rhin, 23 mars 1852.



Auberge de Grussenheim (document de Jean-Philippe Strauel)

NOS COUSINS D'AMERIQUE : L'EXEMPLE DE GRUSSENHEIM

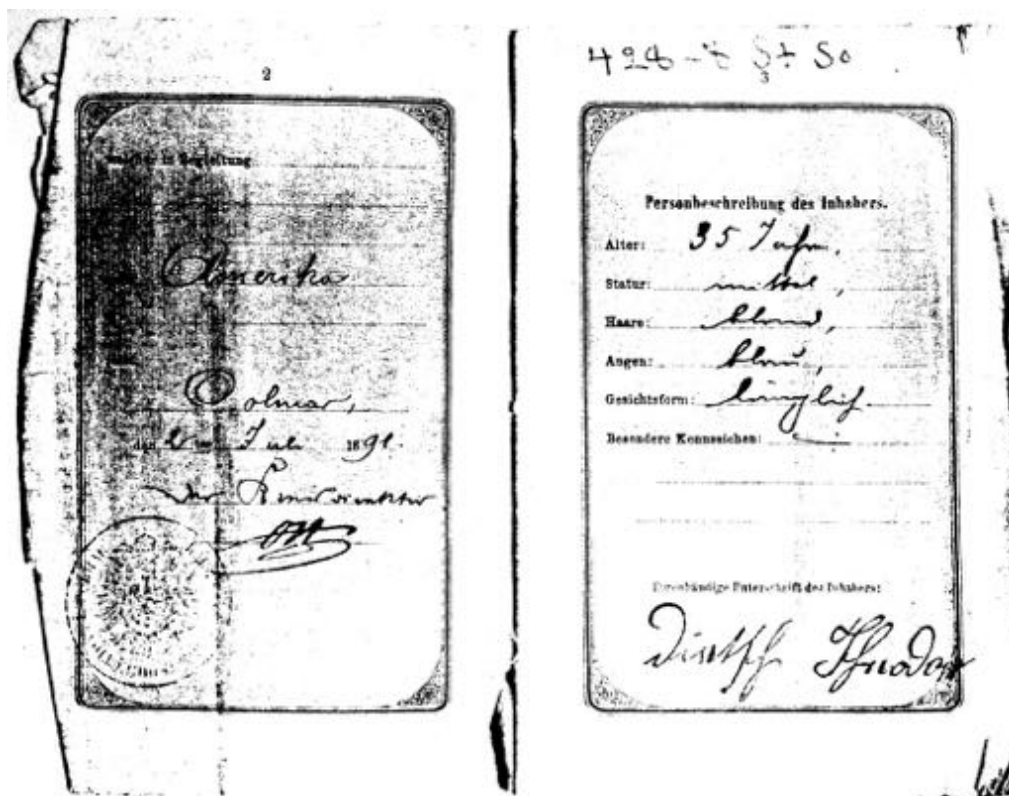
Jean-Philippe STRAUDEL

On estime qu'environ 45 000 Alsaciens ont émigré aux Etats-Unis au courant du dix-neuvième siècle. Aussi dans chacun des villages de la Hardt et du Ried, presque chaque famille a son « oncle d'Amérique ». Nous proposons aujourd'hui une liste non exhaustive d'émigrés, partis de Grussenheim entre 1846 et 1909, représentant près de 10% de la population. Cette liste qui regroupe soixante-douze personnes a été établie à partir de trois sources :

- L'inventaire de Cornelia Schrader-Muggenthaler dans son ouvrage : *The Alsace emigration book*, 2 volumes, Appolo 1989.
- Dominique Dreyer, *Liste nominative des Haut-Rhinois ayant émigré vers l'Amérique entre 1800 et 1918*, Colmar, Archives départementales du Haut-Rhin, 1987, 2 volumes, 266 p.
- Les importantes recherches généalogiques effectuées par l'abbé Raymond Seeman, qui sont conservées dans les archives de la commune de Grussenheim.

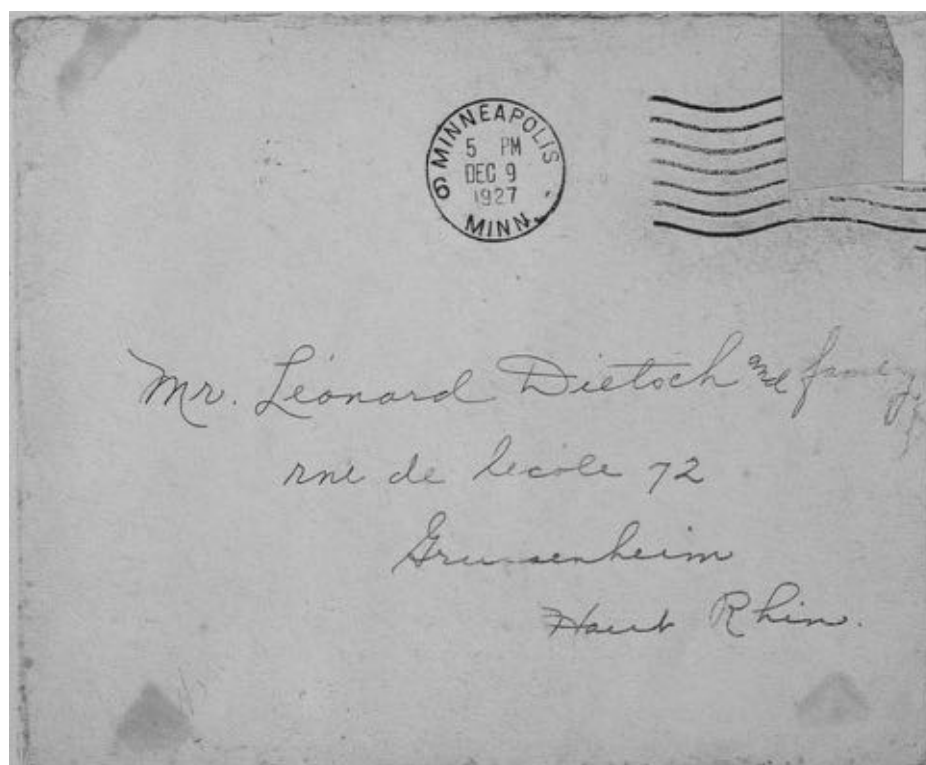
Pour une connaissance plus générale de cette émigration, on se réfèrera aux articles de Nicole Fouché : « L'émigration alsacienne aux Etats-Unis 1815-1870 », dans le *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, n° 2-1985 et « L'émigration alsacienne au XIXe siècle », dans *Saisons d'Alsace*, n°115-1992.

- BLISS Jean Baptiste, domestique arrivé en 1846 à New York.
- BOSSHARDT François Antoine, né le 8 juillet 1826, cultivateur, accompagné d'une servante, est arrivé le 31 octobre 1853 à New York.
- BRUCKERT François Boucher, né le 29 août 1831 est arrivé en 1860 à New York.
- DIESTCH Eugène, né le 5 novembre 1865, établi vers 1890 à Indépendance dans l'Iowa.
- DIESTCH Mélanie, né le 7 juin 1863, établie vers 1890 à Minneapolis.
- DIETSCH Auguste, née le 21 octobre 1877, serait établi dans une ferme à Minneapolis.
- DIETSCH Emile, né le 30 juin 1873. Il est garçon de café à Minneapolis vers 1895 avec son frère Jean Baptiste.
- DIETSCH Jean Baptiste, né le 12 octobre 1876. Il est garçon de café à Minneapolis vers 1895 avec son frère Emile.
- DIETSCH Max Séraphin, né en 1828, boulanger, accompagné de sa femme, établi le 26 octobre 1854 à Napperville.
- DIETSCH Théodore, né le 25 janvier 1856, établi en 1892 à Minneapolis.

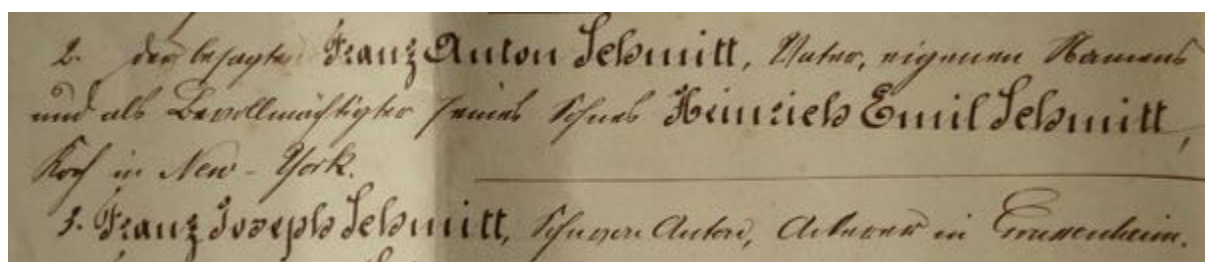


Passeport de Théodore Dietsch, établi à Colmar le 2 juillet 1891, en vue de son voyage en Amérique

En 1924, Théodore Dietsch écrit à sa famille à Grussenheim : « Nous avons une maison avec 190 ares de terrain où nous cultivons des vignes, des pommes et des légumes. Nous avons également un cheval et une voiture. »



- GEISMAR Léon, né le 8 février 1894, rejoint son oncle GEISMAR Louis-Benjamin. Il arrive en 1909 en Louisiane.
- GEISMAR Benjamin, né le 4 novembre 1857, arrive en 1879 en Louisiane, près de New River Landing. Il a donné son nom à la ville de Geismar en Louisiane.
- HAUMESSER Auguste, lettres, 1863, 1897, Early.
- HAUMESSER Jean Baptiste, né le 24 juin 1820, arrivé le 19 mars 1857 à New York.
- HAUMESSER Robert, né le 15 avril 1873, établi en 1904 à Minneapolis.
- HEIMENDINGER Henri, né le 22 décembre 1883, rejoint en 1898 un oncle paternel commerçant en Louisiane.
- HEITZLER François Joseph, né le 26 avril 1807, cultivateur, accompagné de sa femme et de ses trois enfants, établi le 25 octobre 1852 à Saint Wendel près de Pittsburgh.
- JEHL Eugénie, née le 12 décembre 1886, arrive en 1904 à New York.
- KIENY Auguste, né le 21 août 1876, arrive en Amérique en 1893.
- KIENY Joseph, né le 1^{er} août 1873, serait établi en Amérique d'après son frère Auguste.
- LOEWISEN Léon Cerf, né en 1938, élève ministre officiant, arrive à New York en juillet 1860.
- OEHLHAFFEN Joseph Isidore, né le 16 janvier 1820, laboureur, arrive à New York 20 octobre 1852.
- OEHLHAFFEN Marie Anne Joséphine, née en 1824, arrive à New York, accompagnée de sa cousine le 25 octobre 1853.
- SCHMITT François Joseph, né en 1820, cordonnier, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, établi le 6 janvier 1854 à Louisville.
- SCHMITT Henri Emile, cuisinier, né le 15 novembre 1853, arrive vers 1880 à New York.



Extrait de la succession de François Antoine Schmitt, rédigée en 1892, où l'on retrouve la mention de son fils Henri Emile : « Heinrich Emil Schmitt Koch in New-York ».

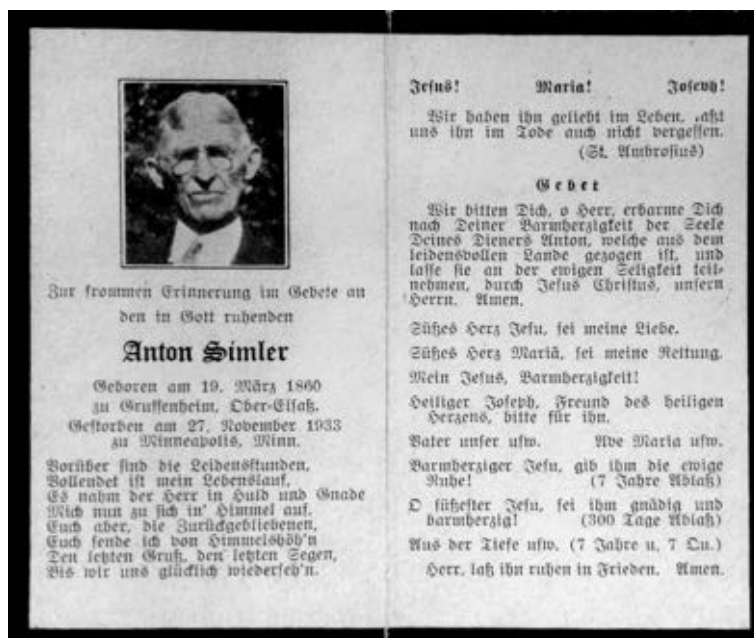
- SCHMITT Madeleine, née le 17 septembre 1879, émigre en Amérique vers 1890 avec son frère Jean-Baptiste(?).
- SCHUEBER François Antoine, né en 1823, arrive à New York le 12 août 1857.
- SCHUEBER François Antoine, né en 1833, laboureur, arrive à New York le 8 décembre 1857.
- SCHWEIN François Xavier, né en 1807, cultivateur, accompagné de sa femme et de ses sept enfants, arrive à New York Wesle Bitte le 12 février 1853.
- SCHWEIN Jean Baptiste, né en 1835 arrive à New York le 23 novembre 1854.
- SIMLER Antoine, né le 19 mars 1860, établi à Minneapolis vers 1890.



Antoine SIMLER, sa femme Mathilde et leur fille photographiés vers 1905 à Minneapolis.

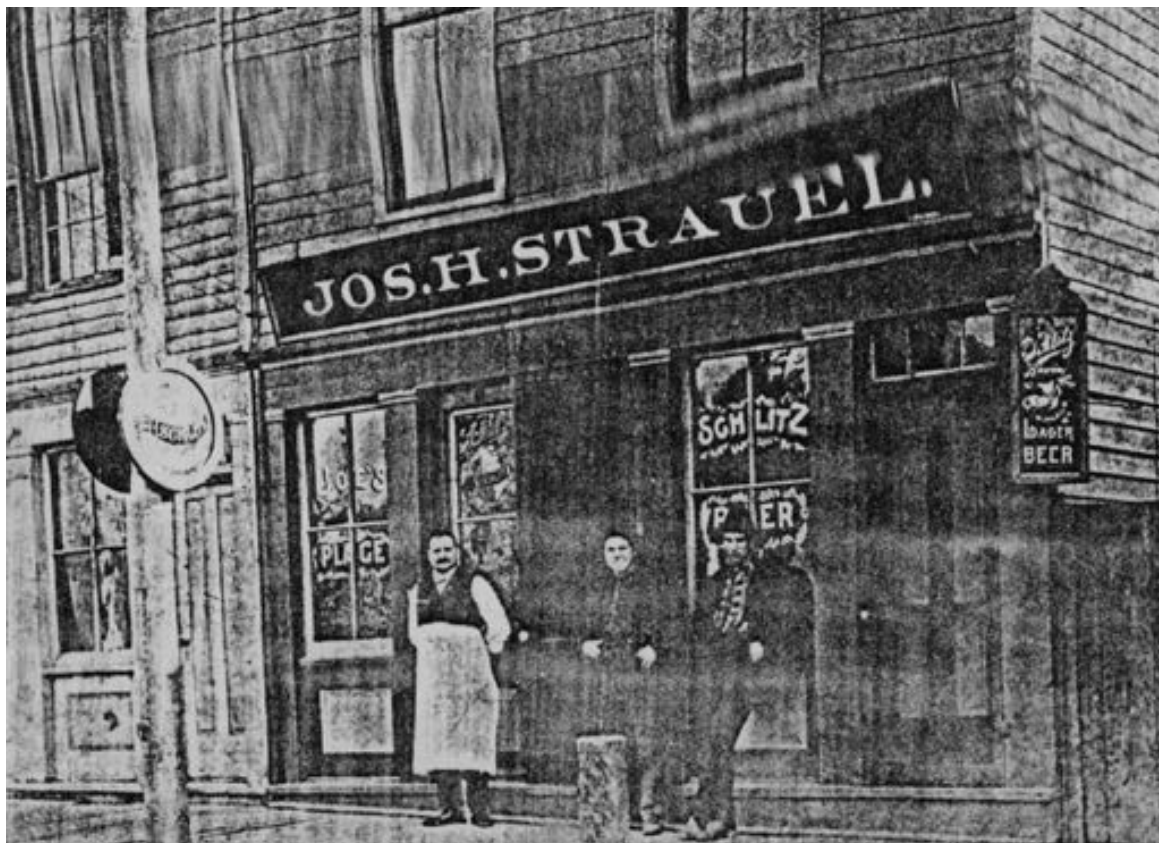


Carte postale de la famille SUHR de Grussenheim, envoyée en 1907 à Antoine SIMLER, à Minneapolis. Étrangement cette carte a refait le voyage inverse pour revenir à Grussenheim.

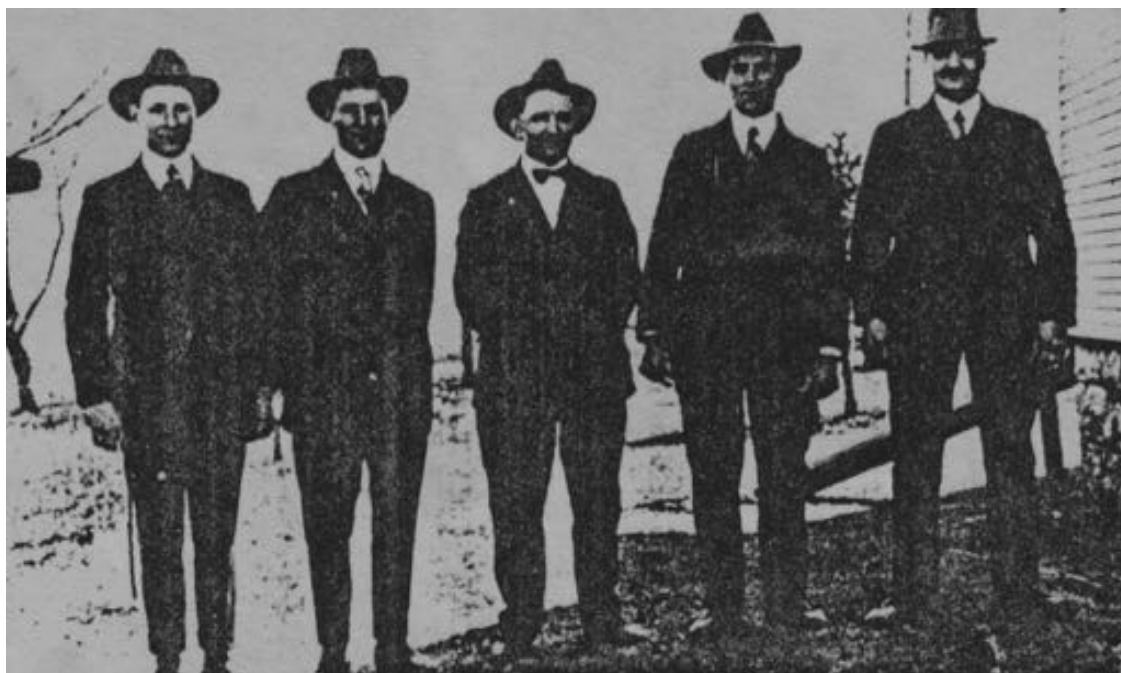


Images de décès d'Antoine et Mathilde SIMLER.

- STRAUDEL François Joseph, né en 1826, laboureur, arrive à New York en septembre 1860.
- STRAUDEL François Joseph, né le 8 octobre 1788, cultivateur, accompagné de sa femme et de ses enfants, établi le 9 juin 1853 à Chicago.



STRAUEL Joseph, fils d'Alphonse, petit-fils de François Joseph, à gauche, devant son magasin à Chicago dans les années 1930.



Les fils d'Alphonse STRAUDEL (de gauche à droite) : Edward, Leo, Albert, Nick et Joseph

- STRAUDEL Léon Bernard, né le 17 juillet 1861, émigre en Amérique vers 1890 vers la Floride puis s'établit à Lapper, dans le Michigan. Il épouse en Floride Jane Goodell, avec qui il aura six enfants : August Stewart né en 1898, Harry Lee né en 1900, Benjamin Lenard né en 1902, Forest Elmer né en 1905, Pauline née en 1907 et Donald Theodore né en 1912. Comme la plupart des émigrants, il resta en contact avec sa famille à Grussenheim, à qui il envoya des photos de sa nouvelle vie dans les années 1930.



STRAUEL Léon Bernard, sa femme Jane Goodell, et leur fils Donald devant leur maison.



STRAUEL Léon Bernard devant son étable.



STRAUEL Donald sur la faneuse.



STRAUEL Forest sur le déchaumeur.



L'ouvrier agricole avec STRAUDEL Donald en train de charger le foin.



STRAUEL Léon Bernard dans un champ de concombres.



STRAUEL August pose devant une grosse berline de marque Chevrolet 1926-1928. La légende au dos de la photo ne précise pas s'il s'agit de sa voiture.



STRAUEL Harry avec son instructeur de vol.



L'étable et le silo de la ferme de STRAUDEL Léon Bernard.

- STRAUDEL Sébastien Antoine, né le 13 janvier 1810, cultivateur, accompagné de sa femme Marie Madeleine Wendling et de ses enfants Emile, Adèle, Clémentine et Marie Madeleine, arrive à New York le 25 octobre 1853.
- STRAUDEL Vidal, né en 1825, cultivateur, arrive à New York le 31 octobre 1853.
- SULTZER Caroline, née en 1837, part en Amérique pour rejoindre des parents. Elle arrive à New York en décembre 1860.
- SULZER Meyer, né en 1841, colporteur de mercerie, part en Amérique pour rejoindre des parents et arrive à New York en juillet 1860.
- SULZER Marie, née en 1850, part en Amérique pour rejoindre des parents. Elle arrive à New York en novembre 1864.
- VOGEL François, né le 8 décembre 1831, établi vers 1860 à Benton Harbor dans le Michigan.
- WENDLING François Séraphin, né en 1824, cultivateur, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, arrive à New York le 20 octobre 1854.
- WILLMENG Ignace Stanislas Grégoire, né en 1822, tisserand, arrive le 10 octobre 1852 à New York.
- WORMSER Armand, né le 5 juillet 1890, rejoint en 1905 Brooklyn à New York, pour travailler dans la boucherie de son oncle SCHWARTZ Simon.



LORENTZ HONHART
 Old Resident of Warren County Died
 on Sunday.

One of Warren's old residents, Mr. Lorentz Honhart, died at the home of his son, Louis Honhart, in Pleasant Sunday, August 3, 1902, at the age of 90 years, 10 months, 11 days, after an illness of two days.

Mr. Honhart was born in Sundhausen, Alsace, Germany, September 22, 1811, and came to this country in 1851, and resided on Yankee Bush and in Warren until his death.

He leaves to mourn his loss six children, three daughters and three sons: Mrs. Henry Werle and Louis Honhart, of Warren; Fred and John, of Yankee Bush; Mrs. G. S. Ritzmaier, of Buffalo, and Mrs. George Hummel, of Erie. Funeral Tuesday. Burial will be held in Mead's cemetery, Yankee Bush.

Warren Evening Times
 Monday, August 4, 1902

Photo de Lorentz Honhart

INTERNET : UN OUTIL POUR RETROUVER NOS COUSINS D'AMERIQUE

Patrice HIRTZ

Beaucoup d'Alsaciens émigrèrent aux USA au dix-neuvième siècle. Plusieurs familles de Baldenheim, Sundhouse et Muttersholtz ont effectué la longue traversée de l'Atlantique les menant en Amérique (une quarantaine de jours selon un témoignage). La plupart d'entre eux se retrouvèrent à Warren en Pennsylvanie. Certaines familles s'installèrent définitivement dans ce comté, comme les Hannhart. Et d'autres, comme vous pourrez le lire plus loin, cherchèrent le bonheur en Illinois.

Lorentz Hanhart, né à Sundhouse.

Avec sa famille il embarqua au Havre à bord du SS Helvetia. Ils arrivèrent à New York en octobre 1851 et s'installèrent à Yankee Bush dans le comté de Warren le 12 septembre 1851. Avec son épouse Magdalena Lauffenburger, ils eurent sept enfants. Ils changèrent leur nom en Honhart. Il existe même une rue « Honhart Road » à Pleasant, village se situant dans le même comté. Il mourut à Warren, le 3 août 1902 à l'âge de 90 ans. Il a été inhumé au « Mead cemetery » à Conewango. La photo a été mise en ligne par un de ses descendants, Dale Honhart.

Voici quelques sites pour vous aider à trouver les passagers des nombreux navires ayant traversé l'Atlantique :

http://immigrantships.net/nycarrivals1_6.html

http://www.nyarrivals.com/immigrant_ships_ny_arrivals.html

http://www.frenchlines.com/passager_index_fr.php

<http://www.castlegarden.org/searcher.php>

Jacques Schirk, un émigrant avec une longue histoire.....

Né le 21 février 1778 à Muttersholtz, il y a épousé Marie Marguerite Gisselbrecht le 22 février 1816. Il est décédé le 10 avril 1869 à Warren en Pennsylvanie.

Après avoir appris le métier de cloutier, il était entré dans l'armée, où il servit sous Napoléon Bonaparte. Pendant vingt ans, il voyagea à travers l'Espagne, l'Italie et l'Autriche. Une année, l'armée traversa les Alpes pendant le mois de mars. Il faisait tellement froid que beaucoup de soldats moururent de faim et gelèrent. Ils furent obligés de tuer leurs mules pour manger et utilisèrent de la poudre à canon en guise de sel.



Il fut blessé en Pologne ; un soldat lui planta son sabre dans l'épaule. Il se retrouva prisonnier et on lui vola tout ce qu'il possédait ; tout l'argent qu'il avait économisé pendant dix ans et une montre en or, un précieux cadeau d'un général sous lequel il avait servi comme chef pendant de nombreuses années. Il a beaucoup déploré la perte de cette montre. Sur le chemin de Moscou, il fut libéré et travailla comme cuisinier un certain temps. Son service militaire étant terminé, il est retourné dans son village natal où il rencontra et courtisa Marguerite Gisselbrecht. Vers 1834, ils ont émigré aux Etats Unis d'Amérique et s'installèrent à Conewango en Pennsylvanie. Son épouse est née le 28 septembre 1795 à Muttersholtz et elle est décédée le 23 février 1882 en Pennsylvanie. Pendant les dernières années de sa vie, elle s'est confiée à ses petits-enfants. De ses jeunes années, elle se souvenait de sa rencontre avec son futur mari. Celui-ci la courtisait, mais au début elle ne se s'intéressait pas à lui car il était vieux garçon (il avait seize ans de plus qu'elle et elle était très timide). Comme c'était la coutume à l'époque, elle avait appris à filer et à tisser. Mais Jacob insista et finit par l'épouser. Sept enfants sont nés de leur union, cinq en Alsace, en France, à savoir, Jacob Jr. , Margaret , Michael , Magdalena et Caspar. Ce dernier est mort en France à l'âge de cinq ans. Mary et Barbara sont nées en Pennsylvanie. Marie est morte à l'âge de douze ans et Barbara est morte en bas âge.

La famille est venue en Amérique au printemps de 1834. Après avoir passé six semaines sur la mer dans un bateau à voiles, ils ont débarqué à New York. Ensuite ils ont remonté la rivière Hudson et le canal Érié et sont arrivés à Buffalo. Ils ont été accueillis à Buffalo par un vieil ami, M. Fritsch. Avec leurs bœufs ils se sont rendus à Warren, en Pennsylvanie. Jacob a acheté une ferme et construit une maison en rondins et a passé trois mois à défricher et à planter. Ils ont prospéré et ont vécu heureux à Yankee Bush. Ils ont célébré paisiblement leur cinquantième anniversaire de mariage trois ans avant la mort de Jacob.

Suivons l'itinéraire de **Jean Jacques Ott** et de sa famille, grâce aux différents sites trouvés sur internet. Recopiez le lien ci-dessous dans votre navigateur internet :

<http://www.findagrave.com/cgi-bin/fg.cgi?page=gs&>

Saisir le nom « OTT » dans la case Last Name, et par exemple l'état où vous voulez chercher, en l'occurrence en Illinois. Cliquez sur search :

Find A Grave Search Form

Name: **OTT**
First Middle Last (required)
☐ Include maiden name(s) in my search
☐ Do partial name search on surname

Born: **Year:**
Died: **Year:**

Cemetery in: The United States
 Illinois
 - County List -

Memorial #:

Date filter: All Names

Order by: Name

Et voilà un extrait du résultat :

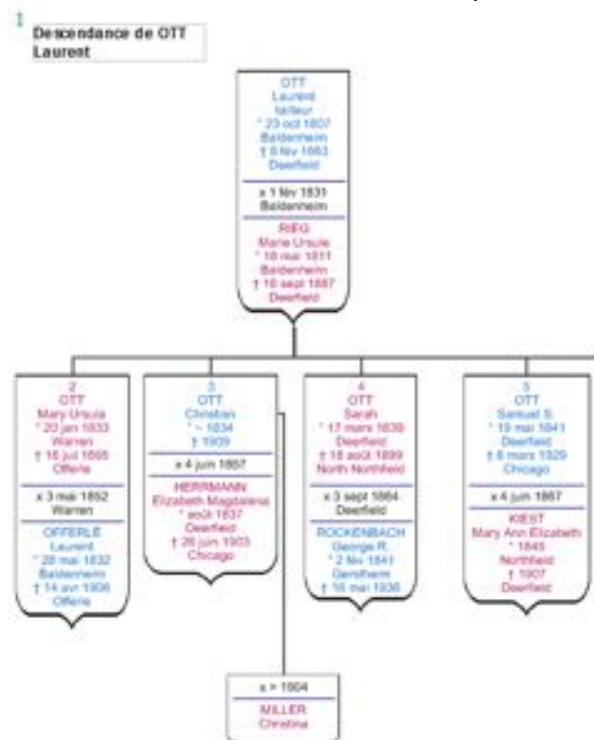
Ott, Johan Jacob  b. Nov. 6, 1784 d. May 16, 1855	North Northfield Cemetery Northbrook Cook County Illinois, USA
Ott, Johann  b. Jun. 28, 1800 d. Sep. 22, 1872	Northfield Union Cemetery Northbrook Cook County Illinois, USA
Ott, Johann John  b. Apr. 19, 1834 d. May 8, 1907	Miller Cemetery Hindley DeKalb County Illinois, USA
Ott, Johanna b. unknown d. Jun. 28, 1918	Bethania Cemetery Justice Cook County Illinois, USA
Ott, Johanna  b. 1854 d. 1929	Forest Home Cemetery Forest Park Cook County Illinois, USA
Ott, Johanna Gempel  b. Oct. 1, 1921 d. Dec., 1976	Saint Matthew Lutheran Ce... Lemont Cook County Illinois, USA
Ott, John  b. May 2, 1838 d. Apr. 23, 1919	Deerfield Cemetery Deerfield Lake County Illinois, USA

En cliquant sur le nom qui vous intéresse (ici Jean-Jacques Ott), vous trouvez la photo de sa tombe. Vous pourrez y constater une erreur ; il est bien né à Baldenheim et non à Dettwiller ! A ce propos un conseil de généalogiste : le meilleur moyen d'être sûr d'une date ou d'un lieu, c'est d'avoir une copie de l'acte.



Tombe de Johan Jacob Ott, né le 6 novembre 1784 à Baldenheim et mort le 16 mai 1865 à Deerfield (Comté de Lake, Illinois). Il avait épousé le 7 janvier 1807 à Baldenheim, Maria Magdalena URBAN, née à Baldenheim le 7 décembre 1782 à Baldenheim et morte à Deerfield le 8 décembre 1867. Les deux sont inhumés au « North Northfield cemetery » à Northbrook, comté de Cook, Illinois.

Un extrait de la descendance de Laurent, fils de Jacques et Madeleine Urban



Ces Alsaciens s'installèrent dans les comtés de Cook, de Lake ou de Henry, situés au nord-est de Chicago, près du lac Michigan, dans l'Etat de l'Illinois. On les retrouve à Deerfield, Northfield, Wheeling, Des Plaines et Geneseo.



Les Alsaciens continuèrent à se marier entre eux. Ainsi, Mary Ursula Ott épousa Laurent Offerle. Ils partirent s'installer dans le Kansas... dans le village d'Offerle ! Ci-dessous un autre site détaillant les individus inhumés dans le cimetière d'Offerle : <http://www.kinsleylibrary.info/cemeteries/evergreencemeteryloc.html>

Extrait : « Evergreen cemetery » d'Offerlé, Kansas, comté de Ford

Parcelle 13 – rangée 5 :

Offerlé Mary Ursula (Ott) : née le 20 juin 1834 * – morte le 16 juillet 1895

Fille de Lorenz Ott & Maria Ursula (Rieg) Ott

Epouse de Lawrence, mariée le 3 mai 1852 à Warren, Pennsylvanie

Père : Lorenz Ott – né le 24 octobre 1808 *

Mère : Marie Ursula (Rieg) Ott – née le 18 mai 1811

Père de Lorenz Ott : Johannes Jacob Ott – né le 6 novembre 1874* Mère de Lorenz Ott :

Maria Magdalena Luther* - née le 6 novembre 1782 à Baldenheim, Alsace*¹

¹ *quelques erreurs de dates dans le document (dans l'ordre, lire 20/1/1833_23/10/1807 _6/11/1784, et le nom de la mère : Urban, née le 7/12/1782)



La gare de Deerfield

Le lien de la société d'histoire de Deerfield :

<http://www.deerfieldhistoricalsociety.org/history.html>

Traduction des articles trouvés sur le site

1832

La famille Ott de Baldenheim, Alsace, Johann Jacob Ott, 48 ans, et sa femme Maria Elizabetha mettent leur charrette de foin, crémaillère et malles dans un navire. Ils mettent quarante jours pour traverser l'Atlantique. À l'arrivée, les parents et leurs enfants Jacob, Caspar, Chrétien, Lorenz, Philip, Magdalena s'installent d'abord en Pennsylvanie près de la rivière Allegheny.

1836

Le fils aîné Ott, Jacob, est envoyé dans la région de Deerfield (Cadwell's Corners) et trouve un "Jardin d'Eden" de grands chênes, des terres fertiles, un gibier abondant et y rencontre d'autres colons.

1837

Le reste de la famille Ott arrive et ils construisent cinq des dix maisons en bois qui sont érigées le long de la route Saunders, dont celle de Caspar Ott.

La maison de Caspar Ott, construite en 1837 est considérée comme la plus ancienne du comté. Elle a été restaurée en 2001 par la Société d'histoire de Deerfield qui lui a redonné son état originel. Elle se situe dans l'écomusée fondé en 1952 (Historic Deerfield). Vous pouvez y trouver quelques maisons anciennes et un musée.



<http://www.historic-deerfield.org/discover-deerfield/village-overview/>





Allen House

Autre site : <http://www.familyorigins.com/users/s/i/n/Joanne--Singreyjohnson/FAM01-0001/d173.htm#P515>

Traduction d'un extrait trouvé sur ce site : Philippe Wendling, né à Baldenheim, un des premiers immigrants de Warren.

PHILIP WENDLING est né vers 1800 en Alsace-Lorraine. Il est mort en 1865 dans l'Illinois ? « History of Warren CO. PA. par Schenck 1887, page 536 », Philippe Wendling, déjà mentionné comme un Allemand de l'Alsace, fait partie des premiers immigrants. Lui et

sa famille s'installèrent sur une propriété de 47 acres dans les limites actuelles de Oakland Cemetery. Ils y restèrent jusqu'en 1837, puis ils partirent à Glad. En 1843, ils repartirent plus à l'ouest, dans le comté de Cook.

C'est entre 1832 et 1833 que l'immigration allemande a commencé. Philippe Wendling est venu en 1832, Christian Hertz en 1835, ainsi que de nombreux compatriotes qui seront nommés dans cet article. Il y avait une forte spéculation foncière en 1837 en Alsace, et beaucoup de ceux qui s'étaient installés ici ont vendu leurs terres et sont partis dans la région de Chicago et le nord de l'Illinois. Ces « Allemands », venus nombreux d'Alsace, avaient été habitués à vivre dans des villages et à parcourir plusieurs miles chaque jour. Ils étaient propriétaires d'un petit coin de terre dont, malgré leur dur labeur, ils n'obtinrent que de maigres récoltes. Les informations qui leur parvenaient des grandes et productives exploitations de Pennsylvanie, et d'autres régions de l'Amérique leur donnèrent envie de partir. Ces pays leur semblaient un eldorado. En règle générale ils travaillaient dur, étaient économes, tempérés, respectueux des lois, et intelligents. La plupart d'entre eux étaient pauvres, et après s'être installés dans ce pays, ils connurent des moments difficiles. Ils ont dû travailler plus dur pour gagner leur vie que leurs enfants et petits-enfants ne sont obligés de le faire aujourd'hui. Les hommes valides travaillaient pour cinquante cents par jour pendant la fenaison. Pourtant, ils avaient le moral, et beaucoup de leurs descendants vivent aujourd'hui dans le confort et certains d'entre eux-même dans le luxe. C'est la récompense de leur travail et de la bonne gestion de leurs économies.

[North Northfield Cemetery](#) (tombe de Philip Wendling et de son épouse Maria Ursula Escher) Northbrook, Cook County, Illinois, USA



Extrait de la descendance de Philippe Wendling. Georges est mort à Hazel (Dakota du Sud) et Philippe à Cedar Falls (Iowa)

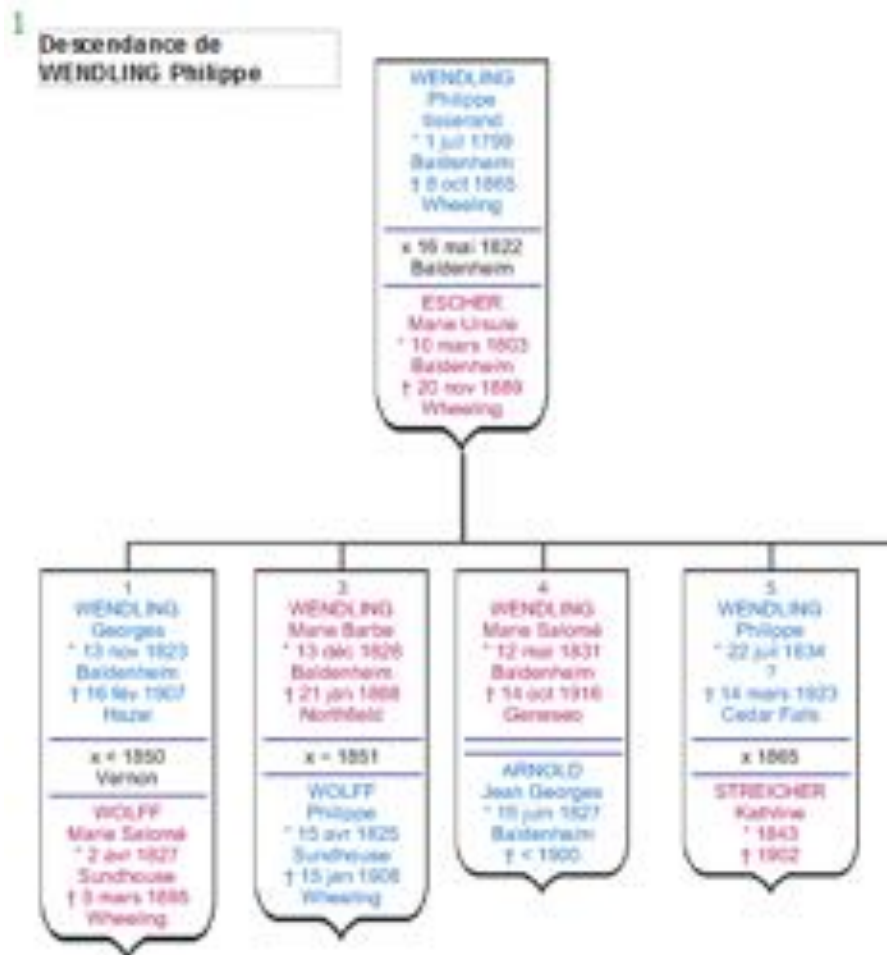


Photo de Joseph Richard Wendling, petit-fils de Philippe et de Marie Ursule Escher, et de son épouse Kathryn Grace Shimp, inhumés au cimetière de Naperville, Comté de DuPage, Illinois



Un site généalogique : <http://gen.plagge.org/family.php?famid=F7038>



Extrait du site de la société d'histoire de Warren :

Les premiers colons

<http://www.pa-roots.com/index.php/warren-county/172-history-of-warren-county/385-history-of-warren-county-brief-personals>

« Arnold, John, Warren po, Conewango, est né en Alsace, France, le 24 Juin 1821, fils de Christian et Katherine M. (Mathis), venus dans ce pays en 1841, se sont installés à Brokenstraw, où ils ont vécu pendant une quinzaine d'années, puis à Warren, où ils ont résidé jusqu'à leur décès. Ils avaient une famille de trois enfants - John, Christian et Mathis. Arnold John s'installa à Conewango en 1858, à la ferme aujourd'hui occupée par lui. Il s'est marié en 1846 à Marie S. Weiler, décédée le 16 février 1886. Elle était fille de George et Barbara (Rockenbach) Weiler, qui se sont installés dans ce comté en 1832. Le couple a eu quatre enfants - Charles H., Albert W., John B. (marié à Josie L. Somers, de Warren, Juin 30, 1883 réside à Warren), et Sarah S. (Mme George J. Gross).

Baldensperger, Jacob, Warren po, Glade, est né en Alsace, en France, en 1829. Il a d'abord travaillé dans la ferme familiale, et en 1852, il est venu dans ce pays et s'est installé à Glade Run. Il réside toujours dans la région. Il était d'abord valet de ferme, il a également travaillé dans le commerce du bois, chez Guy Irvine et Joseph Hall. En octobre 1857, il a épousé Emeline Walter, qui lui a donné huit enfants - Charles, Jacob, Emma, Henry, Théodore, Frédéric, Lena, et Bertha. M. Baldensperger est aujourd'hui le premier marchand ayant en charge une épicerie, un magasin d'alimentation, une boucherie et une pension. Il n'avait pas de capital de départ, mais une volonté déterminée et des bras forts, et maintenant il vit dans l'aisance. Bien qu'il ne soit pas un politicien actif, il est un démocrate convaincu. En religion M. Baldensperger est un libre penseur ».

Patronymes alsaciens trouvés dans les différents cimetières (surtout en Pennsylvanie et en Illinois) :

Sundhouse : Arnold-Eissler-Hannhardt-Laesser-Lauffenburger-Pfeiffer-Sieffert-Wolff

Kunheim : Bartenbach-Fischer-Murbach-Hunsinger-Oechsel

Muttersholtz : Beyer-Schirck-Walter

Baldenheim : Frantz-Fuhrer-Gisselbrecht-Hoeffliger-Koebelin-Offerlé-Ott-Rieg-Urban-Wendling-Willmann

Jebsheim : Herrmann-Selig-Hecketsweiler

Gerstheim : Rockenbach

Obenheim : Wentz

Durrenentzen : Rehm-Drey

Les Drey continuèrent à émigrer vers l'ouest, d'abord en Iowa, puis dans le Dakota du Sud et jusque dans l'Etat de Washington.

ASSURANCE CONTRE LA MORTALITÉ DU BÉTAIL EN ALSACE – LORRAINE

Raymond GANTZ

Nos aïeux pratiquaient la solidarité villageoise face aux sinistres qui pouvaient les toucher dans leur économie modeste. À y réfléchir, ils se soumettaient à une forme très sommaire d'assurance mutuelle contre les risques courants pour les agriculteurs.

En ce temps-là, les familles survivaient en possédant une ou plusieurs vaches ou bœufs pour leurs besoins ou pour avoir quelques ressources produites par la vente de lait, de veaux ou de bétail pour la boucherie. La perte d'un animal pouvait constituer un sinistre grave pour une exploitation modeste.

Sommairement, cette mutualisation des risques fonctionnait comme suit :

En début d'année, un recensement avec évaluation de la valeur du cheptel était effectué par une délégation de deux ou trois mutualistes et constituait la base de données de l'assurance mutuelle.

En cas d'abatage d'urgence (Notschlachten), la valeur du sinistre était divisée par le nombre de bêtes recensées et chaque assuré participait financièrement à la perte au prorata de son inscription au dernier recensement : c'était une contribution ponctuelle et imprévisible. Lorsque la viande était déclarée consommable par le vétérinaire, elle était dépecée en lots selon les proratas du recensement et distribuée en contrepartie de la participation financière au sinistre.

Soixante ans après l'extinction du système, il est déjà trop tard pour rassembler des témoignages précis de cet aspect de la vie dans nos campagnes.

Un héritage de l'administration allemande entre 1871 et 1918

Les recherches auprès des communes et aux Archives départementales du Haut-Rhin ont révélé que ce système d'assurance a été institué en Allemagne avant 1869¹.

Des statuts-types ont été imprimés en allemand en 1886 (illustration ci-jointe) et bilingues français-allemand en 1897 (illustration ci-jointe) pour l'arrondissement de Colmar². La plupart des caisses locales de cet arrondissement étaient fédérées sous la tutelle du « Bezirkspräsident des Ober-Elsass, Prinz zu Hohenlohe ».

On trouve des documents semblables pour les arrondissements d'Altkirch ou de Guebwiller par exemple. Pour l'arrondissement de Colmar, un inventaire du deuxième

¹ AHR 3AL1 / 3412

² Archives de la mairie de Sundhoffen.

semestre 1887/1888 fait état de trente communes fédérées, au premier semestre 1888/1889 on trouve trente-six communes.³

Dans un article du 14 janvier 1888, pages 35 et 36, « L'Économiste Français »⁴ décrit la situation des assurances agricoles en Alsace. Il écrit « Un genre d'assurances bien plus répandu est l'assurance contre la mortalité des bestiaux. Elle se propage rapidement en Alsace ; nous avons eu l'occasion de constater que les choses se passent à l'avantage de chacun.... ». Plus loin on lit « Aujourd'hui l'agriculture se transforme ; l'entretien d'un nombreux cheptel constitue la base de la prospérité d'une exploitation rurale ; l'avenir appartient à celui qui élèvera le plus de bétail. Il ne faut pas que le cultivateur soit retenu par la crainte de placer son avoir sur des bêtes vivantes sujettes à des accidents, de voir son capital compromis par la mortalité. Victime de la dureté des temps, il ne peut pas se remettre d'une grosse perte de bétail. Pour un petit paysan la mort d'une tête de bétail, dont souvent le prix d'achat n'est pas encore soldé, peut le mettre à deux doigts de la ruine, le livrer à la merci d'un maquignon qui 99 fois sur 100 est un usurier. Le besoin d'assurer le bétail se fait impérieusement sentir. ... ».

Les statuts des caisses locales imposaient également un suivi vétérinaire pour veiller à la santé du cheptel assuré.

Quelques faits locaux

Les statuts de Kunheim de mai 1886 nous apprennent que le nombre de membres était de 115 pour un cheptel de 147 vaches, 63 bœufs ou taureaux et de 55 veaux ⁵. C'est seulement le 9 août 1897 qu'on trouve l'adhésion de la caisse de Kunheim à la Fédération départementale. Les mêmes données sont disponibles pour plusieurs autres communes.

De nouveaux statuts ont été imprimés en 1891 et intitulés : « *Statut des gegenseitigen Hilfs-Verein der Viehzüchter und Eigenthümer in der Gemeinde Kunheim* »⁶. Le 27 janvier 1919, une circulaire du « Ministerium für Elsass-Lothringen recommande la reprise des caisses locales d'assurance mutuelle contre la mortalité du bétail.

Pour Andolsheim, une attestation du 14 février 1919 déclare « Der Viehversicherungsverein ist seit Beginn des Krieges aufgelöst. Geld ist keines vorhanden. Bei Beginn des Friedens wird jedoch ein Versicherungsverein wieder zustande kommen ». (*L'assurance contre la mortalité du bétail est dissoute depuis le début de la guerre. Il n'y a pas d'argent. Au début de la paix la caisse locale d'assurance sera reconstituée*).

Statistiques de 1918

	Nb de propriétaires	Cheptel	Création caisse
Biesheim	104	268	1897
Sundhoffen		386	1892
Sainte-Croix-en-Plaine	122	358	1895
Holtzwihr-Wickerswihr	117	401	1896

³ AHR 8AL1 / 9597, 9598 et 9599

⁴ AHR 3AL1 / 341

⁵ AHR 8AL1 / 13297

⁶ AHR 3AL1 369-370

⁷ AHR 28 446 a

À Biesheim, une Assemblée Générale du 13 août 1920 approuve les nouveaux statuts de la caisse locale (encore rédigés en allemand).

Caisse régionale de réassurance en 1927

Les caisses locales sont sollicitées pour adhérer à une caisse de réassurance pour être moins vulnérables, en s'acquittant d'une cotisation minimale de 1 %, moyenne de 1,6 %, de la valeur du bétail.

À titre d'exemple, Muntzenheim répond le 27 mai 1927 « ne souhaite pas adhérer à la caisse de réassurance, se chargeant de la mutualisation locale du risque »

Un relevé au 30 décembre 1935 dénombre soixante-neuf Caisses d'assurance mutuelle contre la mortalité du bétail dont certaines ont une fonction limitée à l'utilisation de la viande (Algolsheim, Appenwihr, Jepsheim, Sundhoffen, Vogelgrun, Volgelsheim, ...).

La fin d'un système

Pendant la guerre de 1939-1945, les situations ont divergé entre abandon ou poursuite du système.

Par exemple, Kunheim comptait en 1944 un cheptel de 274 têtes de bétail (1 taureau, 201 vaches et 72 bœufs) réparti sur 81 exploitants pour une population d'environ 500 habitants. Les chevaux et les chèvres n'étaient pas inclus dans ce recensement.

Après la guerre, certains exploitants ont multiplié leur cheptel, d'autres ont disparu. La répercussion des sinistres de « petits exploitants » pesait lourd pour les plus grands dont la sinistralité était plutôt réduite.

Un gros sinistre (trois vaches foudroyées dans une étable) a ébranlé la solidarité qui s'est éteinte vers 1955.



Statut
des
gegenseitigen Hülf s-Vereins
der
Biehzüchter und Eigenthümer
in der Gemeinde
Kunheim.

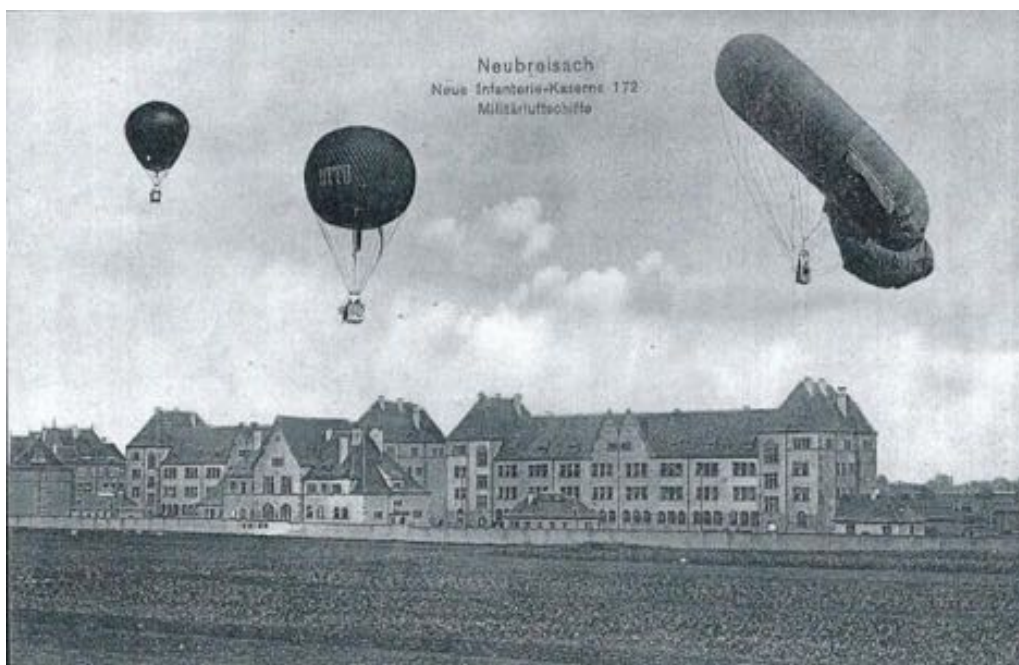
Neubreisach.
Druck von Ludwig Rauch
1891.

Statuts de la caisse locale de Kunheim, 1891 (document remis par l'auteur)

NEUF-BRISACH, NEUBREISACH DE 1870 A 1918. BREF APERÇU HISTORIQUE Année 1914

Aloyse BRUNSPERGER

La vie est belle. Les gens ne sont pas très riches mais semblent vivre heureux. L'animation est assurée par divers lieux de distraction, débits de boissons, bals, jeux de quilles, associations diverses, maisons closes. Bref, il fait bon vivre dans cette déjà vieille forteresse. La garnison se compose du 172^e Régiment d'Infanterie et du 66^e Régiment d'Artillerie. Il faut y ajouter l'école des sous-officiers et les différents services.



L'attentat.

Lorsque soudain...la presse fait part d'un attentat. Le prince héritier d'Autriche a été assassiné à Sarajevo en Bosnie. La vie continue dans nos villes et villages. Au fil des jours, la presse apporte des nouvelles de plus en plus inquiétantes. Rapidement, elle parle de conflit ...là-bas. Et puis, les nouvelles prennent carrément des tournures de conflit. Le résultat en est la mobilisation de tous les hommes en âge d'être soldats... là-bas ! La guerre bat déjà son plein là-bas en Serbie et ailleurs. On peut déjà imaginer qu'elle sera une guerre mondiale, avec tant de nations impliquées dès les premiers mois. Le 172^e IR, Infanterie Régiment de Neuf-Brisach occupe les locaux de la nouvelle caserne (future caserne Abatucci).

Le 8 juillet, la musique régimentaire rentre de Suisse après une balade de plusieurs jours (*Elsässer Tagblatt* du 8 juillet 1914). Le 13 juillet, le même journal rend compte d'une

manœuvre combinée terre-air. Cinq avions et un ballon y ont pris part. *L'Elsaesser Tagblatt* du 14 juillet fait part du départ d'une section du 66^e Régiment d'Artillerie pour Colmar et informe qu'un sous-officier a été condamné à quatre mois de prison et à la dégradation. Les premiers communiqués sur le conflit austro-serbe sont diffusés le 27 juillet. Le 30 juillet, *L'Elsaesser Tagblatt* relate le départ du 172^e IR pour plusieurs semaines de manœuvres à Oberhoffen. Il est souligné que la guerre n'est pas si proche... Pourtant un incident est publié : à la Schlucht, l'armée française aurait réquisitionné le téléphone ? Le journal annonce aussi les mobilisations ailleurs, en Russie, Belgique, Hollande.

L'Elsaesser Tagblatt du 31 juillet publie la MOBILISATION chez nous sur quatre pages, ainsi que la liste des succès autrichiens. Il n'est plus possible de connaître le nombre d'hommes mobilisés à Neuf-Brisach, faute d'archives. Toujours est-il que leur départ a beaucoup perturbé la vie des familles et celle de la cité.

Le 1^{er} août, le Kaiser Guillaume II déclare, par ordonnance, l'état de guerre en Alsace-Lorraine. Des restrictions très strictes sont également ordonnées quant à l'emploi du téléphone ou télégraphe (*alphabet morse sur bande papier*). Le général commandant le 15^e Corps d'Armée lance un vibrant appel au civisme. Le 3 août, la guerre entre la France et l'Allemagne est déclarée officiellement. Les troupes allemandes ont déjà pénétré en Belgique, pays neutre jusqu'à présent. A partir du 19 août, il est absolument interdit de se rendre à Neubreisach sans une autorisation spéciale. Paradoxalement, cette mesure est diffusée par *L'Elsaesser Tagblatt* sous le timbre du maire de Colmar. Le 1^{er} septembre, *L'Elsaesser Tagblatt* fait part des pertes du 172^e IR en donnant les noms, prénoms, grade et les mentions : « tué, blessé ou disparu ». Par contre, les lieux des engagements n'ont pas été divulgués.

Le deuxième journal est *l'Elsässer Kurier*. Il est nettement plus discret quant aux choses de la guerre. Par contre, il rend compte le 17 juillet qu'un avion français s'est posé à Hirtzfelden avec deux officiers à bord. Les autorités allemandes ont aidé au rapatriement de l'appareil. Les deux officiers ont été reçus au mess des officiers de la garnison de Neuf-Brisach. Ils ont exprimé leurs sincères remerciements pour l'aide et la réception. Le 4 août, le journal publie aussi l'ordonnance du Kaiser concernant l'état de guerre en Alsace-Lorraine. Après la mobilisation de 1914, une cartoucherie a été implantée dans le premier fossé de la porte de Strasbourg à hauteur de la station du chemin de fer.

La vie de la population pendant la guerre.

La ville était dirigée par le maire Stengert, originaire d'Allemagne, du 21 septembre 1911 au 13 novembre 1918. Il était le deuxième maire d'origine allemande. Dès les premières semaines, les difficultés d'approvisionnement apparaissent et, au fur et à mesure, des restrictions de plus en plus lourdes sont imposées. Bref, tout doit être réservé pour le soldat. Les journaux sont évidemment les vecteurs de la diffusion des ordonnances, avis, etc.

Quelques familles vivent déjà des produits de l'agriculture. Elles ont leurs terres dans les bans des communes voisines, tout comme un grand nombre d'autres familles qui élèvent des animaux, poules, lapins, chèvres, vaches, porcs. Les démunis peuvent louer des arpents de verdure sur les remparts, dans les fossés ou encore au bord des routes. Tout naturellement, ici comme ailleurs, ce sont les épouses aidées par les personnes âgées qui gèrent la pénurie de main-d'œuvre. Les enfants sont mis à lourde contribution. Plusieurs cloches de l'église catholique sont réquisitionnées. Toutes les personnes en bonne santé sont désignées pour un travail bien précis, particulièrement au profit des armées.

LA GRANDE GUERRE DU SERGENT SCHMIDT ERNEST, ORIGINAIRE DE SCHOENAU.

PREMIERE PARTIE : L'ANNEE 1914

Norbert LOMBARD

Le sergent Schmidt a consigné ses souvenirs de guerre dans un cahier de mémoires que ses descendants¹ ont accepté de mettre à disposition de l'auteur pour servir de témoignage sur la Grande Guerre. Né en 1890, il a déjà effectué trois ans de service militaire dans un régiment de cavalerie (au lieu de deux pour les fantassins) lorsqu'il est rappelé sous les drapeaux, peu avant la mobilisation, en 1914. Il raconte son histoire à partir du « *Kriegstagebuch* »², parfois très détaillée comme au début de la guerre ou durant l'année 1917, parfois plus approximative et dont l'absence de dates ne permet pas de constituer une chronique précise des années de guerre.

Poète à ses heures - il sera correspondant du journal local après la guerre - il émaille son récit de descriptions très lyriques... qui s'essouffent avec l'enlisement de la guerre, comme son patriotisme que supplante petit à petit l'espoir de paix au fur et à mesure de l'aggravation de la catastrophe humaine.

La mobilisation

Démobilisé depuis peu, le caporal Schmidt a été rappelé parmi les premiers pour rejoindre son unité, le Jäger-Regiment zu Pferde Nr. 3³, stationné à Colmar. Il quitte son village natal, Schoenau, la nostalgie au cœur mais avec un moral de fer :

« *Das Vaterland riefte seine Söhne zum heiligen Kampf* »⁴

Il rejoint la gare de Sélestat, déjà sous contrôle militaire et embarque dans un train à destination de Colmar. A chaque arrêt montent de jeunes réservistes comme lui, qui montrent un enthousiasme débordant. Le voyage se déroule dans l'ordre et le calme, tout comme l'arrivée à Colmar où la population vaque à ses occupations avec détermination. Il se présente à la caserne, désertée par les unités d'actives parties à l'entraînement. A peine ses affaires rangées et revêtu de son bel uniforme de chasseur, il se porte volontaire pour un *Kommando*⁵ chargé de réquisitionner des chevaux à Wisches, dans la vallée de la Bruche, qu'il doit rejoindre par le train, le lendemain. Le soir, le régiment est de retour et il règne une grande activité dans la caserne surpeuplée. C'est à la cantine que les soldats apprennent

¹ Nous tenons à remercier Mme Germaine Huck, petite-fille d'Ernest Schmidt, d'avoir autorisé l'utilisation des mémoires de son grand-père.

² Journal de guerre.

³ 3^e régiment de chasseurs à cheval.

⁴ « La patrie appelle ses fils pour la sainte bataille. »

⁵ Détachement avec une mission spéciale.

l'ordre de mobilisation, aussitôt accompagné de « la garde au Rhin », chantée avec force par tous :

«Lieb Vaterland magst ruhig sein, fest steht und treu die Wacht am Rhein »⁶

Après une première nuit de guerre, passée à trois sur la paille et harcelé par des punaises, « *O du kleines Teufelstierchen-also auch hier in Colmar bist du zu finden. Du Räuber mancher Stunde süßen Schlags im 'goldenen' Mainz drunten in der Kaserne des Dragoner Regiments n° 6 willst mir auch hier die Nacht vergallen ! Na wart, unsere Bekanntschaft wird hier nicht von langer Dauer sein !* »⁷, le petit groupe rejoint, en voiture, la gare. La ville offre une physionomie très différente de la veille, avec des postes de guet contre les avions sur les toits, et des civils apeurés qui regardent les soldats comme s'ils allaient à la mort. A Molsheim, un arrêt prolongé lui permet d'aller au restaurant de la gare, où on lui refuse une bière, car il est interdit de servir de l'alcool aux soldats. Sur la route qui remonte la vallée de la Bruche, des unités organisent le terrain en vue de faire face à une attaque française. L'arrêt à Wisches ne dure qu'une heure. Le sergent restant sur place pour les réquisitions, c'est le caporal Schmidt qui est chargé de ramener le groupe à la caserne. Le voyage du retour est pénible car le train embarque cette fois des réservistes plus anciens et des « *Landwehrmänner* »⁸ moins enthousiastes à l'idée de quitter leurs familles qui les accompagnent en pleurs sur le quai.

A la caserne, les journées sont consacrées à la réception des chevaux et à l'instruction au manège. Un réserviste arrivé de Lyon apporte des nouvelles de France, qu'il noircit à souhait pour se faire mousser à la cantine. Il raconte qu'à Paris, un groupe de révolutionnaires met la capitale à feu et à sang pour s'opposer à la guerre.

L'entrée en guerre

A l'occasion du départ du 3^e régiment de chasseurs pour la guerre, une cérémonie solennelle est organisée, avec le drapeau et sa garde qui défilent sous le portail du quartier, inspirant une tirade patriotique à Schmidt :

« Möchtest du, mit reichen Ehren bekränzt, über einem siegreichen Reiterregiment flattern, wenn du wieder durch dieses Tor hereingetragen wirst ! »⁹

Le commandant du régiment passe les troupes en revue et prononce un discours qu'il termine par un tonitruant « *hoch* »¹⁰ auquel les hommes répondent par un serment :

*“So ziehn wir Deutsche in das Feld
Für's Vaterland und nicht für's Geld !”¹¹*

Le régiment défile ensuite derrière la musique, chaque chasseur arborant un sourire de fierté.

⁶ « Chère Patrie, soit tranquille, la garde au Rhin veille, solide et fidèle. »

⁷ « Oh toi, petite bête du diable, on peut donc te trouver également ici à Colmar. Toi voleur de plusieurs douces heures de sommeil au Mayence d'or, dans la caserne du 6^e régiment de Dragons, - NDLR : ce régiment était stationné à Mayence en temps de paix - tu veux aussi troubler mon sommeil ! Mais notre relation ne sera pas de longue durée !

⁸ Hommes de la deuxième réserve de 27 à 39 ans.

⁹ « Puisses-tu, orné de rubans d'honneur, flotter sur un régiment de cavalerie victorieux en repassant sous cette porte ! »

¹⁰ « haut »

¹¹ « Ainsi nous Allemands, partons en guerre pour la Patrie et non pour l'argent ! »

Le caporal Schmidt a espéré jusqu'au bout faire partie du régiment d'active qui part au front mais il se retrouve dans l'escadron de réserve. Sous le commandement du *Wachtmeister*¹² Brehmen, un sous-officier ancien dont l'autorité naturelle impressionne les réservistes, les hommes sont répartis en groupes de remonte, chacun ayant à s'occuper de plusieurs chevaux militaires ou de réquisition qu'il s'agit de convoier à Neuf-Brisach. Après avoir terminé les préparatifs pour le départ, Schmidt s'installe pour la nuit sous l'auvent des écuries afin de fuir la puanteur des chambres. Le lendemain, les nouvelles de la guerre parviennent à la caserne : les troupes françaises de Belfort seraient entrées en Alsace ; les hommes doivent dormir tout habillés sous le perron de l'écurie, prêts à partir. Le départ est enfin donné et, par Horbourg, Andolsheim et Wolfgantzen, l'escadron rejoint Neuf-Brisach qui a été mis en état de défense. Des positions d'artillerie ont été aménagées, les arbres coupés et des réseaux de fil de fer déroulés autour des fortins. Après avoir dépassé la ville, la troupe se scinde en deux, le groupe dont fait partie Schmidt se dirige vers Obersaasheim pour y prendre ses quartiers. Le village est déjà occupé par la *Landwehrinfanterie*¹³ et les *Armierungstruppen*¹⁴ encore en civil. L'installation des cavaliers se fait avec un grand professionnalisme, grâce aux trois années de service militaire, malgré l'incorporation, dans chaque remonte, de deux volontaires qui n'ont pas encore le réflexe de faire passer le cheval avant l'homme au moment du repos. La nourriture est livrée crue et c'est un des réservistes, Schwob, qui s'improvise cuisinier... il le restera pendant toute la guerre.

L'entraînement avant la bataille

Le 10 août, la petite troupe apprend la victoire allemande de Mulhouse où les unités du Kaiser ont réussi à repousser les Français. Schmidt salue la nouvelle par un « hourra » repris en cœur par ses camarades. C'est Schmidt qui est chargé de porter le message au lieutenant Giuliani qui le commande, lui donnant l'occasion de galoper au vent sur son cheval, remerciant Dieu de lui avoir permis de servir son pays dans la cavalerie.

L'entraînement et le débouillage des chevaux se poursuivent sous la conduite du lieutenant Grosch ; pour les nouveaux, cela ressemble plus à du cirque qu'à une école d'équitation. Après quelques jours, la petite troupe se rend à Algolsheim pour y prendre ses quartiers¹⁵, les chevaux étant regroupés à Vogelgrün ; c'est durant ce transport que le caporal Schmidt reçoit un coup de pied de cheval à la cuisse, heureusement sans gravité, car l'idée de ne plus être apte au service lui est insupportable. Un nouveau déménagement vers Ihringen dans le Pays de Bade est ordonné, ainsi qu'à la moitié de l'escadron qui s'était séparée après Neuf-Brisach. Le regroupement de l'escadron est l'occasion pour le *Rittmeister*¹⁶ de changer de cheval. Il l'échange avec celui de Schmidt qui trouve sa nouvelle monture encore meilleure que celle qu'il a débouillée. Il gardera ce cheval jusqu'en 1916.

¹² Adjudant.

¹³ Infanterie de deuxième réserve.

¹⁴ Troupes de forteresse.

¹⁵ Cf. LOMBARD (Norbert), « Die Quartierleistung für die bewaffnete Macht im Frieden », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, 2013, p. 187.

¹⁶ Capitaine.



Le chasseur Schmidt durant son service militaire

Parvenu à Ihringen, l'escadron se sépare à nouveau, une partie restant dans le village avec l'escadron de réserve du 14. *Dragoner*¹⁷, l'autre rejoignant Wasenweiler. La remonte est regroupée sur le domaine du Lilienhof, l'ancien haras pour trotteurs du comte August von Bismarck. Les hommes sont logés chez les habitants qui les reçoivent avec beaucoup de gentillesse.

La patrouille

Pendant le séjour à Ihringen, le bruit de la bataille grandit chaque jour et Schmidt enrage de ne pas pouvoir participer aux combats. Aussi, lorsqu'au retour d'une école d'équitation, il entend que l'on recherche des volontaires pour faire partie d'une patrouille qui doit partir pour la haute Alsace le jour même, il se précipite chez le *Wachtmeister* pour s'inscrire, inquiet d'arriver trop tard. A trois heures de l'après-midi, la patrouille est rassemblée devant l'hôtel de ville et son chef passe les hommes en revue. Il s'agit du lieutenant Augustin, que Schmidt détaille de la tête aux pieds pour savoir s'il est digne de la responsabilité qui lui est confiée. L'examen est positif et la confiance s'installe d'emblée. La petite troupe se met en marche sous les acclamations des camarades et les chasseurs chantent pendant tout le trajet, entonnant le *Trutz-Liedl*¹⁸ en traversant le fleuve. Une première halte pour la nuit a lieu à Neuf-Brisach, avec bivouac dans les écuries de la caserne d'artillerie.

A quatre heures, une patrouille d'un sous-officier et dix chasseurs, dont Schmidt, est envoyée à la *Kommandantur* où, après deux heures d'attente, elle reçoit l'ordre de se mettre à la disposition du général von Fresch¹⁹, le commandant de la 51^e brigade d'infanterie de *Landwehr*, à Algolsheim. Celui-ci lui donne l'ordre de reconnaître aussitôt le terrain entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin, jusqu'à Nambenheim et Balgau. La patrouille se déroule sous des trombes d'eau et les hommes rentrent le soir à Algolsheim, trempés, pour mettre les chevaux à l'abri dans les écuries. Eux-mêmes sont logés chez l'habitant où les repas sont payants, en raison du nombre trop important de troupes qui logent au village. La patrouille doit quémander ses repas aux unités déjà installées, jusqu'à l'envoi de vivres par l'intendance de Neuf-Brisach. Chaque jour, une autre reconnaissance est ordonnée, qui oblige les chasseurs à rester en selle du matin jusqu'au soir, sans trop savoir quel est le but poursuivi. Petit à petit, ils finissent par comprendre qu'il s'agit de vérifier que la région est libre de Français.

Le premier accrochage

Un jour, en arrivant à Fessenheim, les habitants les informent qu'un détachement d'un officier et trente dragons français vient de quitter le village vers Hirtzfelden. Aussitôt un homme est envoyé dans le clocher, d'où il tire un coup de feu. Il explique par la suite qu'un Français doit être blessé car deux cavaliers le soutiennent en selle. Le chef de patrouille ordonne de partir au galop en direction de Hirtzfelden. En vue de la ferme du Schäferhof, un

¹⁷ « *Kurmärkisches Dragoner Regiment Nmr. 14* » 14^e régiment de Dragons, également stationné à Colmar avant la mobilisation.

¹⁸ Chanson populaire de Gottfried Lattermann à la gloire du Rhin : « *O du schöner deutscher Rhein, du sollst ewig Deutschland Hüter sein !* » Oh toi, beau Rhin Allemand, sois toujours le protecteur de l'Allemagne ! »

¹⁹ De manière étonnante, Schmidt orthographie von Fresch alors que c'est von Fersch. Nous garderons cette orthographe erronée durant tout le récit.

cavalier ennemi s'éclipse dans la forêt. La pensée d'une attaque fait battre les cœurs mais le rapport de force n'est pas favorable. Pour être certain qu'il ne s'agit pas d'une petite arrière-garde, les chasseurs se déploient. Schmidt, assisté de Hirth, va sur la gauche, à environ 400 mètres, d'où il est possible d'observer le village. C'est alors qu'un coup de feu - le premier tir ennemi de la guerre - est tiré et une balle passe juste au dessus de leurs têtes, suivie par une salve qui les oblige à sauter de cheval. Ils ne peuvent que constater le repli des Français, un renfort d'infanterie arrivant trop tard ; le chef de patrouille ordonne le retour vers Algolsheim alors que Schmidt a envie d'en découdre. Au passage à Fessenheim, les hommes prennent une collation pour se remettre de leurs émotions. Le chasseur Lamely porte le trophée de l'escarmouche, la lance du Dragon français blessé qu'il exhibe à chaque traversée de village. Même si Schmidt considère qu'il n'y a rien de glorieux dans cet accrochage, il est heureux d'avoir connu le baptême du feu et de constater qu'il est prêt à mourir pour la patrie et pour son Empereur.

Le même chasseur Lamely est à l'origine d'un incident dramatique qui a provoqué un tir fratricide entre soldats allemands. Quelques jours après le premier accrochage, alors que la patrouille de chasseurs accompagne des sections de fantassins pour s'assurer que la forêt au sud de Rustenhart est libre de troupes françaises, un coup de feu provoque une fusillade qui oblige les cavaliers à retourner à bride abattue à l'abri de l'écluse de Rustenhart. Les fantassins doivent également se retirer de la forêt à marche forcée, parce que l'on pense qu'elle est tenue par un fort détachement de Français. L'alerte passée, les chasseurs apprennent que le coup de feu qui a provoqué les tirs entre troupes amies a été tiré par Lamely qui s'en est vanté auprès des jeunes filles dans les villages traversés. Au retour à Algolsheim, tard dans la soirée, car il a fallu remettre des fers aux chevaux à Balgau suite au galop effréné jusqu'au canal, la petite troupe met en quarantaine le mauvais plaisantin.

Le premier engagement

Le 27 août 1914, la 51^e brigade d'infanterie de *Landwehr* et les chasseurs qui lui sont détachés quittent Algolsheim pour une destination inconnue. Le général von Fresch que Schmidt va apprendre à connaître car il lui servira souvent d'estafette, ne laisse rien transpirer des ordres mais à Neuf-Brisach tout le monde se dirige vers le sud, le général ramenant lui-même une batterie d'artillerie sur la bonne voie. Les cavaliers remontent toute la colonne de marche et font une halte à Rustenhart avant de reprendre la marche vers Niederentzen, où Schmidt doit faire remettre des fers à son cheval. A peine l'opération terminée, un cycliste arrive sur la route de Munwiller en criant à tue-tête « les Français arrivent ! ». Il s'agit en fait du premier prisonnier français, petit homme au pantalon rouge, encadré par deux grands *Vollblutgermanen*,²⁰ baïonnette au canon et en uniforme bleu de la Landwehr. Loin de paraître abattu, le Français arbore une mine arrogante et marche avec entrain malgré le poids de son sac à dos.

Le soir, au bivouac, arrive la première voiture transportant un officier tué lors d'une reconnaissance vers Rouffach. Une escouade de la *Landwehr* escorte la voiture sur laquelle est assise une infirmière à côté du corps. Le spectacle impressionne beaucoup Schmidt qui se découvre pour saluer ce héros mort pour la patrie.

A quatre heures du matin, la patrouille rejoint le PC de la brigade pour recevoir les ordres pour la journée. A sa grande surprise, les locaux sont désertés ! Un civil informe les

²⁰ Germains purs de sang.



Le caporal Schmidt en uniforme vert de chasseur à cheval

chasseurs que toute la troupe a quitté le village dans la nuit. Le sergent Alt, chef de patrouille, panique à ce moment et ordonne le repli vers Neuf-Brisach, malgré les exhortations de Schmidt à continuer vers le sud. Au bout d'un certain temps de marche et pris d'un doute, Alt ordonne de faire demi-tour et de galoper vers Niederentzen où ils rattrapent des compagnies du *Landwehr Regiment nmr. 121*, qui les informent que la brigade marche sur Herrlisheim. Un officier, reconnaissant des Chasseurs chargés d'éclairer

la marche, leur demande des nouvelles de l'ennemi. Schmidt connaît la honte de sa vie lorsque le sergent explique que la patrouille galope... derrière les troupes amies !

Remontant les colonnes, ils parviennent jusqu'à l'intersection des routes Hattstatt-Colmar et Herrlisheim-Eguisheim où le général fait une pause. Le sergent Alt se présente au rapport et essuie quelques remontrances qui font honte à la patrouille. Heureusement, la brigade n'a pas encore pris la formation d'attaque mais commence seulement à se déployer vers le nord, face au village de Wintzenheim. Calmement, le général donne ses ordres pour préparer l'offensive vers l'entrée de la vallée de Munster, et ordonne aux chasseurs de former son escorte pour la suite des opérations. Malgré son envie d'en découdre, Schmidt doit se résigner à suivre l'état-major du général jusqu'à Eguisheim, où les rues du village sont encombrées de colonnes d'infanterie à qui la population offre du pain, du vin et des fruits. A partir de Wettolsheim, les premiers coups de feu se font entendre, qui se transforment très vite en un roulement ininterrompu. L'état-major du général se met à l'abri dans la tuilerie, d'où on a une bonne vue sur le champ de bataille. Alors que les premiers blessés sont rapatriés vers l'arrière, l'aile droite de la brigade manœuvre depuis le cimetière du village pour envelopper la ligne française. Derrière elle, quatre canons de campagne se mettent en batterie après avoir rejoint leur emplacement au galop, et ouvrent le feu sur les lignes ennemies.

Le général s'entretient avec son état-major lorsqu'il fait tout à coup signe à Schmidt de s'approcher. Le détaillant avec soin, il ordonne : « Portez à tous les commandants de bataillon l'ordre suivant : les compagnies resteront sur leurs positions actuelles pour la nuit. L'offensive ne sera relancée que sur ordre ». Après avoir répété mot pour mot l'ordre, le chasseur part au galop et, les balles sifflant à ses oreilles, remplit sa mission avant de revenir à Wettolsheim où il retrouve avec joie son chef de section, le lieutenant Augustin et ses camarades.

L'offensive dans la vallée de Munster

Les Français se replient sur l'ensemble du front, abandonnant les barricades qui sont aussitôt enlevées par les avant-gardes allemandes. Schmidt est chargé de faire le compte rendu de la situation au général, qu'il retrouve près du mur du cimetière de Wettolsheim.

Avant de s'engager dans la vallée de Munster, les unités de la brigade se regroupent à l'intersection des routes Wettolsheim-Ingersheim et Colmar-Wintzenheim. Pendant ce temps, on entend encore des échanges de tirs dans le secteur de Logelbach, Ingersheim et Turckheim, tenu par une brigade bavaroise, qui ne baisseront en intensité que vers 6 heures du soir. Le général peut alors entrer dans Wintzenheim, où une partie de la population accueille les Allemands avec de la nourriture alors qu'une autre partie se cache derrière les rideaux des fenêtres. La troupe passe la nuit dans le village, l'appariteur avec son tambour est chargé de lire une proclamation du général von Fresch. Après deux jours de halte dans le village, la patrouille reçoit l'ordre de lancer une reconnaissance vers Soultzmatt dans la vallée de Guebwiller, à laquelle Schmidt ne peut pas participer à cause de sa selle endommagée.

Les chasseurs sont regroupés sous les ordres du lieutenant Augustin pour reconnaître l'itinéraire nord de Turckheim vers Munster. A partir de Wahlbach, les tirs d'artillerie français obligent la patrouille à se mettre à l'abri dans un chemin creux. A l'abri des tirs, le lieutenant profite de cette pause où toute sa section est réunie pour distribuer la solde, car depuis le

début des hostilités, les chasseurs ont dû plusieurs fois mettre la main à la poche pour trouver de quoi manger. Ils se souviendront longtemps de ces formalités administratives sous un tir d'artillerie.

La résistance française se durcit et l'offensive est arrêtée. De retour d'une réunion avec le général, le lieutenant indique à ses hommes leur nouvelle mission. Il s'agit de conquérir l'axe sud de la vallée, avec en premier lieu la gare de Saint Gilles, que la patrouille rejoint aussitôt. Le lieutenant demande alors une estafette pour porter un message au général von Fresch à Zimmerbach. Schmidt se précipite mais il est devancé par le chasseur Büche qui a déjà le message en main. A deux, sous les obus, ils trouvent le général, calmement assis sur son cheval, en train de scruter le paysage. La brigade reprend sa marche vers Munster et chacun de rêver, en ce début de septembre, aux restaurants du bord du lac de Gérardmer où il fera bon se délasser en apprenant quelques mots de français pour se faire comprendre des filles ! Mais la patrouille se retrouve bloquée à Gunsbach par un tir de barrage. Le soir, elle entre dans Munster occupée par de nombreux fantassins de la *Landwehr*, épuisés par les combats et qui se reposent à même la rue. Avec trois camarades, Schmidt parvient à trouver une remise à voitures dans la fabrique Pförtner, où chevaux et cavaliers peuvent passer la nuit dans un confort relatif.

« Hammerschmiederzeit »²¹

Le lendemain matin, les chasseurs se rassemblent sur la place devant l'église du bas et rejoignent ensuite la forge où ils prendront leurs quartiers, avec l'état-major de la brigade. Des écuries spacieuses pour les chevaux, des logements spartiates pour les hommes, avec des chasses aux rats mémorables, et un gros cuveau à lessive pour faire la popote, avec un menu invariable : bœuf-soupe les jours pairs et soupe-bœuf les jours impairs, café du matin préparé dans le même récipient, procurent une base de départ pour les opérations de reconnaissance des jours suivants.

Les patrouilles s'enchaînent dans les forêts qui surplombent la ville en direction de la Schlucht et du fond de la vallée de Metzeral. Schmidt gardera toujours un excellent souvenir de cette période où il fait son métier d'éclaireur : chercher, trouver, rendre compte, au cours de chevauchées dans la nature si belle des montagnes vosgiennes. Très vite, la mission se réduit à rejoindre un poste d'observation d'où il doit observer les lignes ennemies sans se faire voir... cela préfigure la fin de la guerre de mouvement et les fastidieuses opérations statiques à partir des tranchées. Schmidt laisse libre cours à son caractère poète dans cette nature qui se pare des couleurs automnales, mais la guerre omniprésente lui suggère des réflexions philosophiques sur la folie humaine qui détruit ces paysages de rêve.

Le 8 septembre, il reçoit la visite de sa mère, avec une joie indescriptible des deux côtés. Par la suite, son lieutenant lui permet à nouveau de reprendre les missions de reconnaissance en zone ennemie, en binôme avec un autre chasseur. Un jour, il s'aventure seul dans la forêt qui surplombe Lutterbach. A l'approche d'une clairière, il entend des voix et rampe jusqu'à la lisière pour découvrir à quelques mètres une sentinelle française. Il saisit sa carabine mais hésite à tirer car il pense que le reste du poste de guet se trouve dans la cabane au milieu de la clairière. L'homme d'un certain âge semble absorbé dans ses pensées, et son attitude inspire de la pitié à Schmidt qui décide d'inspecter les lieux sans se faire repérer. Depuis la position occupée par la sentinelle, on peut voir Lutterbach où vingt-

²¹ Les temps de la forge.

cinq fantassins environ sont rassemblés près du pont sur la Fecht. Après un dernier coup d'œil à la sentinelle, toujours absorbée dans ses pensées, Schmidt se retire en passant près de la cabane qui vient à peine d'être terminée, et qui visiblement n'abrite encore personne. Il retrouve son compagnon Ebling, laissé en lisière de forêt, et rejoint la forge où il fait son compte rendu. Le lendemain, à la tête de cinq hommes, il retourne dans cette zone par Eschbach, directement vers Lutterbach, lorsqu'un coup de feu éclate dans leur dos. Il envoie un homme vérifier les hauteurs... qui, au bout d'une interminable attente, leur fait signe qu'il n'y a personne. La marche vers Lutterbach peut continuer et le reste de la patrouille se scinde en deux, une partie se dirige vers la clairière découverte la veille et Schmidt, seul, va vers le village dont l'accès est fermé par une barricade. De la fenêtre d'une maison proche, une dame le prévient dans un allemand parfait qu'il vaudrait mieux se retirer car chaque jour une section de Français vient se ravitailler au village et se retire, à la tombée du jour, vers le Reichsackerkopf. Son mari lui intime l'ordre de ne pas parler allemand à la fenêtre, sous peine de représailles de la part des Français, lorsqu'ils seront de retour l'après-midi.

Schmidt échafaude alors un plan pour faire prisonnière la corvée française lors de son ravitaillement au village. Ses camarades envoyés vers la clairière l'ayant rejoint, il décide d'attendre l'arrivée des Français, tapi à la lisière du village. Bientôt ceux-ci sortent de la forêt, un chasseur alpin tout en bleu et quatre fantassins au pantalon rouge. Cela fera une belle prise, entourée des chasseurs en vert. Mais tout à coup, un coup de feu éclate derrière lui, les pantalons rouges se réfugient dans la forêt alors que le chasseur reste à terre. Il a envie de donner une claque au soldat de la *Landwehr* qui les a suivis avec d'autres fantassins. Le mal étant fait, il ne lui reste plus qu'à porter secours au blessé ennemi comme le lui indique son devoir de chrétien et de soldat allemand.

« Je suis pauvre soldat, nix totschiessen ! pardon !... gémit le chasseur, ... je suis bon Kamerad » lui répond Schmidt.

Le blessé a été sérieusement touché au côté droit de la poitrine et à la cuisse, et il saigne abondamment. Alors que Schmidt essaie de le mettre dans la position la plus confortable, une salve part de la lisière où les pantalons rouges se sont réfugiés, obligeant les chasseurs à se mettre à l'abri. Leur riposte oblige les Français à décrocher et l'opération de sauvetage peut reprendre, mais les Allemands ont désormais une piètre opinion de la noblesse de l'ennemi qui a attendu que Schmidt prenne le blessé dans ses bras pour tirer. Durant le transport vers le *Lazarett*²² de Munster, le chasseur reprend conscience et remercie son sauveur en lui prenant la main qu'il serre avec ferveur. Plus tard, Schmidt apprend que le Français a pu être sauvé et qu'il guérit de ses blessures.

La reconnaissance se poursuit dans la vallée vers Metzeral, avec un accueil enthousiaste de la population à Breitenbach : « *A ditscher Soldat esch wieder do ! kumme noch meh ? Blibe er do ?* »²³ car les Français ont laissé un mauvais souvenir en pillant les fermes et en saccageant les dépendances. Le caporal évite Mühlbach et Sendenbach pour gagner au plus vite Metzeral, lorsqu'il aperçoit six Français derrière lui qui auraient pu lui tirer dans le dos mais qui n'ont rien fait, croyant probablement qu'il s'agissait de l'avant-garde d'une troupe plus importante. Un échange de tirs oblige les Français à se mettre à l'abri dans la forêt. Schmidt abandonne alors toute prudence, car il se dit que si tous les ennemis détalent comme des lapins à la moindre escarmouche, il ne sera pas difficile d'avancer. Il suit la ligne de chemin de fer et entre dans Metzeral où la gare a été saccagée, comme si des Vandales étaient passés par là ! Tout à coup, on entend une chanson en

²² Hôpital de campagne.

²³ « Un soldat allemand est là, d'autres viendront-ils ? est-ce que vous restez ici ? »

français, et au tournant de la gare, il voit quatre chasseurs cyclistes qui se dirigent vers Mühlbach sans remarquer la présence du cavalier allemand. Une dame rencontrée lui apprend que la ville est encore pleine de soldats français. Prudemment, il se retire en faisant une halte dans une ferme, où la patronne lui offre gentiment un repas car il n'a rien dans le ventre depuis le matin. Il fait nuit lorsqu'il rejoint ses camarades qui ont rebroussé chemin, le croyant mort ou prisonnier.

Au fil des jours, les territoriaux français d'un certain âge, qui ne montraient pas un grand mordant au combat, font place à des chasseurs alpins plus aguerris, qui obligent les cavaliers allemands à prendre plus de précautions.

Le raid pour ramener une automobile et la chasse aux espions

Ayant une grande liberté dans le choix de ses reconnaissances, Schmidt décide un jour de partir en patrouille avec trois camarades, Schwob, Schnöller et Butsch, depuis Munster vers le Frauenackerkopf en passant par le Narrenstein et Haslach. Dans la montée vers la Schlucht, le groupe aperçoit une automobile qu'il aimerait bien ramener comme trophée à Munster. Schwob se voit déjà au volant du « Töff, Töff » sous les hourrah des soldats allemands. Schmidt descend vers le véhicule avec Schwob lorsqu'il aperçoit, de l'autre côté de la route, un chasseur alpin qui surveille la zone. Décontracté, il converse avec des camarades invisibles depuis le poste d'observation allemand. Se déplaçant, les cavaliers peuvent compter le groupe ennemi : six chasseurs alpins qui les dissuadent de mettre à exécution leur projet de s'emparer de l'automobile qui n'aurait de toute façon pas pu démarrer car son train avant est cassé.

Au retour de la mission, un paysan leur signale une vieille femme qui rejoint chaque jour les lignes françaises, probablement une espionne qui les renseigne sur l'avancée des Allemands. Les voisins, interrogés, révèlent qu'il s'agit d'une pauvre femme qui apporte à manger à sa soeur malade qui habite à Hohrodberg et non d'une espionne qui renseigne les Français, version corroborée par le maire, également contacté. Mais, pour être sûr, Schmidt décide d'attendre la femme sur le chemin du retour de chez sa sœur. Ce jour là, elle ne rentre pas à la maison.

Le début de la guerre de position

A la mi-septembre, les Français commencent à fortifier les positions qu'ils occupent près de Stosswihr. Chaque jour, Schmidt rejoint des postes de guet pour constater l'avancement des travaux, qu'il note sur une carte d'état-major. Le petit jeu du caporal finit par être remarqué par les Français. Un jour qu'il rejoint son poste d'observation avec son fidèle Schwob, ils sont accueillis par un tir de mitrailleuse. Schmidt se terre à l'abri des rochers mais son compagnon de reconnaissance redescend la montagne par petits bonds successifs. Il signale ainsi la position au poste de guet des chasseurs alpins qui se trouve au-dessus de l'emplacement où l'automobile était en panne et qui ouvre le feu sur Schmidt, obligé de ramper sur le dos vers la pente. A force de contorsions, se faisant tout petit sous les rafales, il parvient à se mettre à l'abri et rejoint avec mille précautions Schwob et le reste de la patrouille, qui l'accueillent avec joie. Toute la scène a été observée par le général von Fresch depuis la terrasse Napoléon²⁴, d'où il s'est beaucoup amusé des sauts de cabri de Schwob pour redescendre la montagne à toute vitesse.

²⁴ Ce lieu doit son nom à un cheval qui appartenait à l'Empereur et qui a rendu ici son dernier soupir !

Désormais, la surveillance des Français interdit toute utilisation des postes d'observation sur la montagne. La patrouille est redirigée vers Osenbach où un habitant lui indique un chalet qui sert de cave à vin aux Français. L'inspection des lieux révèle en effet des visites régulières de l'ennemi que la seule patrouille de cavaliers ne peut contenir. La 8^e compagnie du 121^e régiment de *Landwehr* est déployée dans le village, ce qui permet d'installer trois postes doubles sur les hauteurs et libère ainsi les chasseurs qui peuvent reprendre leur mission de reconnaissance.

La « *Sprösseralarm* »²⁵

C'est durant cette période de tensions consécutives à la stabilisation du front que se situe un épisode tragicomique que les « *Augustinischen Jäger* »²⁶ surnommeront la « *Sprösseralarm* ». L'horloge de l'église d'Osenbach sonne midi lorsqu'une automobile arrive sur la place du village, en provenance du Firstplan. Le général Strösser, l'ancien commandant du 121^e régiment de *Landwehr* n'a pas encore posé les deux pieds par terre qu'il crie : « *Alarm !* », répété avec plus de force devant l'incrédulité des fantassins de la *Landwehr*. Il explique qu'une compagnie française est en mouvement vers le village, en provenance de Winztfelden. Il accompagne ses cris d'une démonstration théâtrale, arrachant un fusil des mains d'un soldat de la *Landsturm* et se précipitant vers la sortie du village en direction de Winztfelden, suivi avec peine par les fantassins qui finissent de s'équiper.

Les chasseurs suivent la scène avec amusement, sans bouger de leur cantonnement. C'est que le lieutenant vient de rentrer de Winztfelden et sait très bien qu'il n'y a aucun Français là-bas. Il ordonne donc à ses cavaliers de rester tranquilles, afin de ne pas énerver inutilement les chevaux qui viennent à peine d'être bouchonnés après une longue chevauchée sous la pluie. Il s'agit en fait d'un exercice d'alerte, auquel le général met un terme dès que tous les fantassins ont rejoint la lisière du village. Au retour, il s'en prend aux chasseurs et le lieutenant Augustin est obligé de lui présenter ses excuses en public. Par la suite, le général gardera toujours une dent contre les chasseurs, au sein desquels la popularité du lieutenant grimpera de plusieurs crans.

Le séjour mémorable à Soultzmatt

Le séjour à Osenbach prend fin, et la patrouille doit rejoindre Soultzmatt en passant par le col du Firstplan. Leurs nouveaux quartiers sont accueillants et les habitants leur offrent de quoi faire la fête autour d'une bonne table, ce qu'un bon chasseur ne refuse jamais. La cohabitation avec la compagnie d'infanterie wurtembergeoise du capitaine Spindler est des plus cordiales et comptera comme un moment fort de fraternité interarmes pour les cavaliers.

Mais Soultzmatt restera dans la mémoire de tous, surtout parce que trois chasseurs ont été honorés par l'Empereur :

- le lieutenant Augustin a été décoré de la Croix de fer pour ses capacités manœuvrières qui ont permis de prendre de vitesse les Français à plusieurs reprises, lors de l'avancée dans la vallée de Munster,

²⁵ L'alerte du général Strösser.

²⁶ Les chasseurs d'Augustin, du nom du lieutenant chef de la section, très populaire parmi ses hommes.

- le chasseur Schwob a été nommé caporal, probablement pour l'agilité avec laquelle il s'est soustrait au tir de mitrailleuse sous le regard du général von Fresch,
- le caporal Schmidt a été nommé sergent, à la demande du lieutenant qui a détecté en lui un meneur d'hommes courageux et audacieux.

En plus de la mission normale de reconnaissance, la section doit assurer la sécurité des liaisons avec Guebwiller. Le lieutenant prend le commandement de la première patrouille chargée de cette mission. Alors qu'ils entrent dans Orschwihr, des civils interpellent le lieutenant pour lui dire que la douane voudrait lui parler au téléphone. Il entre seul dans la poste et en ressort quelques instants plus tard, le sourire aux lèvres. Il remonte en selle et ordonne de reprendre la marche. Leur curiosité aiguisée, aucun chasseur n'ose pourtant lui demander de quoi il s'agit, et chacun attend qu'il daigne les informer : le caporal Schwob a cru voir un détachement de quinze Français à 800 mètres de Soultzmatt et il demande la conduite à tenir. Bien qu'il doute de la réalité de cette patrouille, le lieutenant donne à Schwob l'ordre de renforcer les postes, tout en poursuivant sa reconnaissance. Au retour, avec mille précautions, les cavaliers rejoignent leurs quartiers sans rencontrer d'ennemis !

Comme sous-officier, Schmidt dirige quatorze chasseurs lors de sa première patrouille de reconnaissance vers Boenlesgrab, une petite laiterie avec un plancher de danse, où les habitants de la vallée venaient s'amuser le dimanche avant la guerre. Idéalement situé entre le Petit Ballon et le Kahlenwasen, ce poste de guet permet de surveiller la vallée de Guebwiller et celle de Munster. La laiterie est fermée mais le restaurant fonctionne toujours, avec comme seuls clients les soldats de Sa Majesté l'Empereur, qui apprécient le vin blanc, le kirsch, le pain noir et le munster. Ils reviendront souvent à cet endroit, qu'ils abordent à pied car c'est le poste le plus avancé du dispositif.

Le séjour, qui restera parmi les plus beaux souvenirs de Schmidt, se poursuit, et l'hiver s'installe peu à peu sur les hauteurs qui deviendront autant de hauts lieux de la guerre par la suite.



Les chasseurs à l'exercice

UNE CATASTROPHE FERROVIAIRE À SUNDHOFFEN

Extrait de « Neueste Nachrichten », Edition
Spéciale du 8 décembre 1928

Traduction de Bernard GILBERT

**Le train de voyageurs matinal percute un train de marchandises en stationnement.
Le conducteur de ce dernier décède.
27 personnes blessées dont certaines grièvement.**

Ce samedi matin à 6h15, à 300 mètres de la gare de Sundhoffen en direction de Neuf-Brisach, un terrible accident de chemin de fer s'est produit. Cela s'est déroulé alors qu'il régnait un épais brouillard hivernal sur toute la région, réduisant la visibilité à quelques mètres.

Un train de marchandises originaire de Colmar et positionné sur la voie de garage, ayant effectué une manœuvre, s'est trouvé trop en avant de quelques mètres au niveau de l'aiguillage et de ce fait empiétait sur la voie principale. Au même moment, la ligne principale étant ouverte, surgit du brouillard le train venant de Neuf-Brisach avec à son bord un grand nombre de voyageurs.

La locomotive tirait le train de marchandises tender en avant, et le chauffeur n'a pu apercevoir les deux lanternes de la locomotive du train de voyageurs en provenance de Neuf-Brisach, émergeant du brouillard, qu'au tout dernier moment. Bien que le chauffeur actionnât le frein, il était trop tard, la locomotive du train de voyageurs venant de Neuf-Brisach et qui circulait à plus de 50 Km/h percuta de plein fouet le côté droit du tender du train de marchandises. Le choc fut d'une violence inouïe. Le côté gauche du tender fut littéralement arraché et poussé dans la cabine du mécanicien de la locomotive. Ce mécanicien, Jean Spenle, habitant rue Schauenberg à Colmar, a été retrouvé littéralement encastré dans l'ensemble des commandes et devait succomber à ses multiples blessures. Le chauffeur, Jean Probst, également de Colmar, habitant rue du Ladhof, eut beaucoup plus de chance et, par miracle, n'avait subi que quelques blessures légères à la tête et quelques écorchures. Voulant venir au secours de son collègue et ayant fait le tour pour accéder à la cabine côté conducteur, il a eu plusieurs coupures aux mains, imputables aux débris de verre des vitres de protection.

La locomotive du train de voyageurs du type A.L., exceptionnellement plus grosse que celle utilisée habituellement, avait déraillé et penchait dangereusement sur le côté droit de la voie, son avant droit étant passablement enfoncé. Le mécanicien, Paul Hansjacob de Colmar avait également été blessé au niveau de la tête par l'injecteur, alors que le chauffeur Lang n'avait subi aucune blessure.

Le premier wagon (Schutzwagon) s'est littéralement encastré dans le deuxième qui, lui, était plein de voyageurs, à tel point que l'on avait du mal à les dissocier. Les parois étaient brisées et pliées, le capitonnage des deuxième classes était déchiré et la partie avant du wagon complètement détruite.

Certains voyageurs ayant subi le choc ont été éjectés du wagon et se sont trouvés dans un champ à plusieurs mètres en bas du talus, alors que d'autres se sont trouvés coincés dans les débris et ont dû être dégagés par les pompiers et la population locale venue au secours de ces malheureux avec beaucoup de courage.

Les représentants des services sanitaires, les ouvriers des Samariter – Kolonne de Colmar se sont déplacés immédiatement, ainsi que plusieurs officiers de pompiers de Colmar, la police et la gendarmerie.

Entre-temps, une bonne partie des blessés avait déjà été transportée en voitures particulières en direction de l'hôpital, pendant que le mécanicien décédé et dégagé avec beaucoup de difficultés avait été abrité à l'intérieur de la salle d'attente, et que des scènes tragiques se déroulaient à l'extérieur. De tous côtés affluaient en pleurs des membres des familles des voyageurs, et plus tard, les mêmes scènes se répétèrent à l'hôpital de Colmar.

En même temps les rumeurs les plus fantaisistes circulaient, il était même question de plusieurs morts.

En réalité, bien que quelques-uns des 27 blessés soient grièvement atteints, nous espérons que le bilan ne s'alourdira pas dans les prochains jours. Les responsabilités ne sont pas encore établies, mais il est évident que la principale cause de l'accident était le brouillard.

Le responsable du train de marchandises était Mathis Schuler, et il semble que le signal de manoeuvre ait été donné par un contrôleur. La direction des chemins de fer a demandé à l'inspecteur Maenner de Colmar de démarrer rapidement une enquête afin de déterminer les responsabilités.

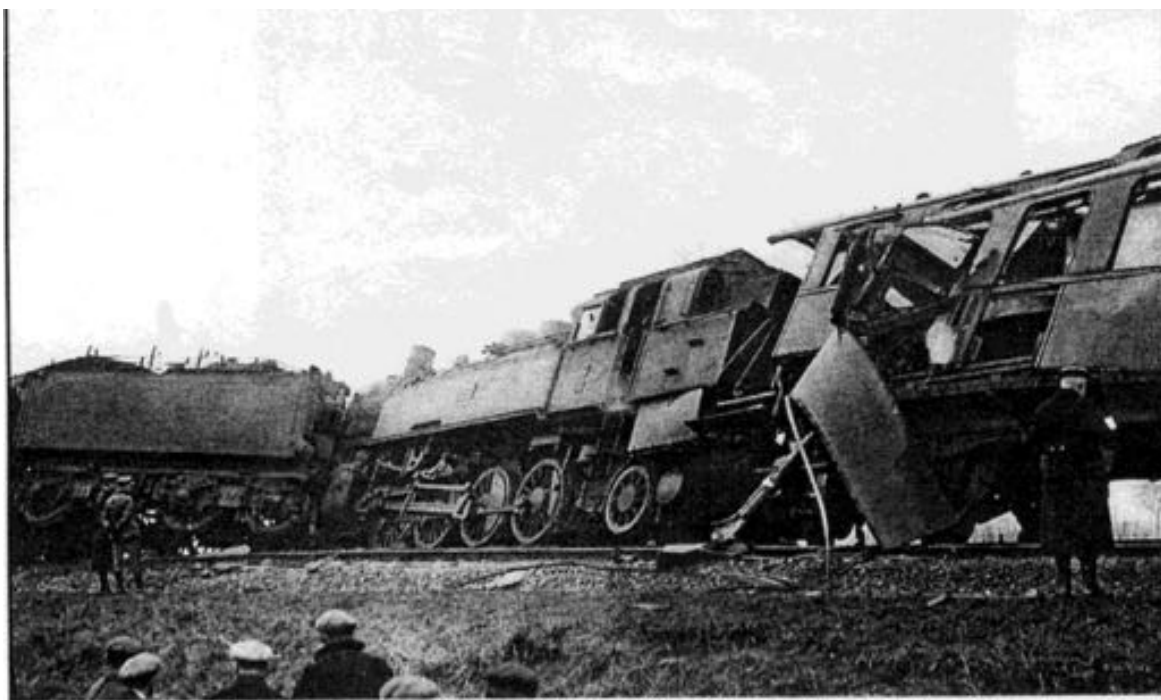
Sur le site de la catastrophe régnait le chaos. Jonché de débris divers, capitonnage, bois, métaux, on pouvait y trouver pêle-mêle, des chaussures, les béquilles du contrôleur invalide Deckert de Neuf-Brisach, des paquets de victuailles, des revues et des livres couverts de taches de sang.

A 9 heures, le préfet Susini et le sous-préfet Willm se sont déplacés à l'hôpital afin de s'entretenir avec les blessés et de les soutenir moralement.

LISTE DES BLESSES

JAEGLER Joseph	53 ans	Neuf-Brisach	Blessures à la colonne vertébrale
BUEB René	25 ans	Biesheim	Fracture de l'omoplate et blessures graves au visage
BUEB Augustine		Biesheim	Blessures au visage
BLASY Paul	15 ans	Neuf-Brisach	Contusions
LEHMANN Albert	37 ans	Neuf-Brisach	Contusions au niveau du ventre et au bassin
PROBST Jean	27 ans	Colmar	Blessures à la tête et aux deux mains
COLLINET Madeleine		Obersaasheim	Blessures au visage et à la colonne
BARLEON Isidore		Biesheim	Contusions
SCHERTZINGER Victor	26 ans	Biesheim	Ecorchures
VOLMAR Joseph	40 ans	Neuf-Brisach	Blessures à la colonne vertébrale et fractures aux jambes

FUNKEL Auguste	37 ans	Neuf-Brisach	Blessures au visage et à la tête, fractures aux jambes
GEORGENTHUM Sophie	29 ans	Neuf-Brisach	Contusions
HAAG A		Algolsheim	Fractures aux jambes
COLLIN Joséphine		Obersaasheim	Fractures aux jambes
COLLIN Isidore		Obersaasheim	Blessures au visage
BAUMANN Emilie	18 ans	Biesheim	
BAUMANN Ludwine	19 ans	Biesheim	Légèrement blessée
COLLINET Rose		Obersaasheim	Contusions sur tout le corps et fracture de jambe
FERDER Céline	18 ans	Biesheim	Blessures aux jambes. Blessures au visage
KLEMM Charles	18 ans	Obersaasheim	Fractures aux jambes avec complications
OBERLE Robert		Neuf-Brisach	Blessures à la tête, genoux et jambes
VOGEL Victor	23 ans	Biesheim	Blessures légères
SCHMIT Robert	16 ans	Biesheim	Fractures des jambes
BUEB Elise	18 ans	Biesheim	Contusions et écorchures multiples
COLLINET Anna	25 ans	Obersaasheim	Contusions à une jambe et écorchures au visage
DECKERT Aloyse	44 ans	Neuf-Brisach	Invalide de guerre, douleurs à la colonne
WAGNER Léon	32 ans		Cheminot. Blessures à la tête



En gare de Sundhoffen sur la ligne Colmar Neuf-Brisach

Fig 1 : plan de 1716

Fig 1 : plan de 1716



Fig 1 : plan de 1716



Fig 2 : La nouvelle école de Logelheim.

LA METAMORPHOSE DU CENTRE DE LOGELHEIM

Joseph ARMSPACH

Maintenant que la commune est en train d'achever le réaménagement du centre de notre village, il est grand temps avant que la mémoire ne se perde, de conter l'histoire de ce secteur et de sa transformation à travers le temps. Métamorphose foncière, immobilière et sociale, sans oublier les familles qui habitaient le secteur et les rues confluentes qui forment l'îlot primitif de Logelheim. Le sujet étant vaste, je propose de traiter l'ensemble en trois chapitres :

- La partie « nouveau complexe scolaire »,
- La partie « nouvelle mairie »,
- La partie centrale (place du Général De Gaulle)

Le nouveau complexe scolaire

Les premiers indices fonciers et immobiliers que nous possédons sont postérieurs à la guerre de Trente Ans (1618-1648). Le premier plan du village, établi par le géomètre François Baron de Neuf-Brisach, date de 1716. Il nous décrit le secteur entre l'actuelle rue des remparts au sud et la Grand'rue formant le côté gauche de la rue de Dintzheim.

Côté sud, les quatre cinquièmes de l'espace sont désignés comme jardin. La commune en restera propriétaire jusqu'à nos jours. Le presbytère sera reconstruit en 1871. Sa transformation et son extension deviendront la nouvelle école en 2010.

En bordure nord de ce jardin, il y a deux bâtiments dont l'un à droite, très petit, semble être la forge dont parle le *Kirchenmeyer* (marguillier) Michel Portner en 1670 dans les comptes et recettes de l'église de Logelheim, où il règle une somme de 2 livres batzen et 4 pfennig au forgeron près de l'église, Joseph Schultz, pour la réparation du balancier de la cloche. « *Item dem schmid josef Schultz bei der kirch vom glocken schwengel wiederumb neu zuo machen 2bz 4 pf* ». Ces bâtiments donnent sur une grande place ouverte jusqu'au cimetière et entourant notre église.

Dans cette forge se succéderont dix forgerons entre 1670 et 1889. Successivement trois frères originaires d'Oberhergheim : Joseph Schultz, puis Christian, enfin Christophe Schultz qui partira s'établir à Elsenheim en 1697. Jean Jodor et son épouse Anne Marie Husser originaires d'Urschenheim reprennent la forge. Leur fils Jean Pierre Jodor succède à son père. Veuf de Marie Hueber, il épouse en secondes noces Catherine Meyer d'Appenwihr, où il s'établira vers 1730 et où il deviendra *Schultheiss* (écoutète).

La forge une nouvelle fois change de propriétaire. Ce sera Caspar Kueny, forgeron d'Oberhergheim et époux d'Anne Faust, qui reprendra l'affaire. Il meurt le 27 octobre 1742. Sa veuve épousera le compagnon forgeron Jean Georges Kilian Ötig, émigré de Holtzkirch en Bavière. Ils quitteront le village avant 1751, car à cette date on trouve un certain Jean Cornet comme forgeron, puis son frère Hubert Cornet qui le 18 février 1765 épouse Agathe Kierner. Ils auront neuf enfants entre 1767 et 1788. Après sa mort, c'est le forgeron Jean Georges Messbauer (1744/1830) qui reprend l'atelier. Il épouse Marie Anne Zurbach le 27 septembre

1796. De leurs sept enfants, Maurice Messbauer (1804/1868) devient forgeron comme son père. Epoux de Marguerite Bartel de Champigny dans la Meuse, de leurs onze enfants seuls André et Marie resteront au village. Il sera le dernier forgeron de la cour d'école.

Le second plan conservé dans les archives communales date de 1818. Il a été établi par J. Jaeglé, géomètre cadastral. L'aspect de la cour a bien changé depuis 1716. Ont été rajoutées deux petites propriétés le long de la rue actuelle de Dintzheim, ainsi que la mairie-école, construite en 1740. La cour est ainsi fermée et a comme seul accès la grand'rue.

La petite propriété localisée au sud-ouest de la cour (le long de la rue), la maison et sa dépendance furent construites vers 1815 par Joseph Gutleben (1792/1858), journalier, qui épousa Anne Marie Morry (1791/1885). De leurs deux enfants, Joseph, né en 1822, s'établit à Lyon et Anne Marie Gutleben (1813/1885) épousera Maurice Groshaeny.



Fig 3 : plan de 1818

La seconde propriété se trouvait à l'ouest de la cour d'école (le long de la rue). Elle a été construite par Maurice Siffert (1772/1832), agriculteur et agent municipal, qui a épousé Anne Marie Guth le 6 novembre 1808. De leurs quatre enfants, Jean Georges Siffert (1818/1902) succèdera à ses parents sur la petite propriété formée d'une maison et d'une dépendance. Le 21 juillet 1846 il épouse Catherine Gutleben (1824/1901). Seule Joséphine restera au village. Elle épousera Louis Meyer et habitera rue de l'église. Après le décès des époux Siffert la propriété fut rachetée par la commune et démolie pour agrandir la cour d'école et l'ouvrir vers la rue.

Le 28 février 1833, le bâtiment de la mairie-école est déclaré insalubre par le conseil municipal, qui décide sa démolition et la construction de la mairie-école accueillant actuellement le centre périscolaire. Elle sera opérationnelle dès le mois de mai 1841. Plus grande que l'ancienne, elle ferme encore plus l'espace disponible pour la cour commune. La cour servait de cour de récréation, de cour de ferme où étaient entreposés le matériel agricole des voisins et la ferraille du forgeron. N'oublions pas que chaque propriété avait son tas de fumier, ses poules, oies et canards. En plus, au centre de cette cour se trouvait le puits artésien communal où tout le secteur s'approvisionnait en eau. Une copie locale de la très légendaire cour des miracles !



Fig 4 : plan de 1850

De cette époque date un nouvel aménagement du secteur concernant la propriété de Joseph Gutleben, au sud-ouest. Avec son gendre Maurice Groshaeny, ils démolissent la propriété et y construisent deux nouvelles maisons orientées est – ouest, afin d'en permettre l'accès par la rue actuelle de Dintzheim. La première propriété au sud, que nous avons encore connue, était la maison dite Rey. Elle sera habitée par les parents Gutleben Joseph et Anne Marie Morry jusqu'à leur décès. Après, elle est occupée par Georges Rey (1806/1879), menuisier, et Anne Marie Groshaeny (1820/1886). De leurs sept enfants ce sera Sébastien Rey (1855/1919), (der Schrianer Baschi) qui succèdera à ses parents sur la propriété. Le 17 février 1882 il épouse Henriette Groshaeny (1854/1886). Veuf, il épouse en secondes noces Catherine Muller. Menuisier, il exercera aussi la fonction de veilleur de nuit jusqu'à son décès. Après lui, à Logelheim, pour l'extinction des feux, on n'entendra plus le son du cor la nuit. Marie Rey, née en 1895, célibataire, sera la dernière habitante de la propriété qui sera rachetée par la commune. La propriété sera démolie et remplacée par le nouveau complexe scolaire en 2008 – 2009.



Fig 5. Puits de la cour commune

La seconde propriété abritera la famille Maurice Groshaeny (1812/1885) et son épouse Anne Marie Gutleben (1813/1885). Ils auront six enfants. Seule Henriette restera au village et elle épousera Sébastien Rey, son jeune voisin. Après le décès des parents, la

maison et sa dépendance seront rachetées par le voisin Joseph Ferdinand Raffainer habitant l'ancienne forge de la cour d'école. Ce dernier démolira la petite propriété pour y bâtir une grande dépendance agricole.

Fig 6 : plan de 1930.

A l'étroit dans la cour d'école, ils construiront la ferme Raffainer, 7 rue Grendel, au début des années 1930. La maison sera encore occupée par la famille Émile Haen – Joséphine Gutleben et leurs enfants Antoine, Xavier, Maurice, Joseph, Édouard et Élisabeth, jusqu'à sa destruction par le souffle d'une bombe lors de la libération de la commune en février 1945. La propriété Raffainer fut ensuite acquise par la commune au milieu du siècle dernier. En 1957 fut construit l'ancien préau qui lui aussi fera place au nouveau complexe scolaire en 2009.

Sources : Archives départementales du Haut Rhin Série M et J120.
Archives municipales de Logelheim Cadastre et Population
Registres paroissiaux de Logelheim et État Civil.

SCHWOBSHEIM ENTRE EVACUATION ET OCCUPATION

Témoignage de Gérard JEHL, recueillis par Didier JEHL

Ces propos ont été recueillis en 2005 à l'occasion du 60^e anniversaire de la Libération. Gérard Jehl est né en 1935 et n'avait que quatre ans au début du conflit. Ses souvenirs des années suivantes sont plus précis parce qu'il était alors plus âgé.

L'EVACUATION

Nous avons pleuré avant de partir....

C'était le 1^{er} septembre 1939 et les villageois savaient qu'ils pouvaient être évacués d'un moment à l'autre. De ce fait, les gens avaient préparé à l'avance certaines affaires pour parer à cette éventualité. Le jour venu, mon père et Oscar, mon frère aîné, étaient partis pour la journée faucher les prés à Sélestat et comptaient récupérer le foin plus tard, une fois celui-ci séché. Pendant ce temps, avec ma mère, mon frère jumeau Roger et mes deux sœurs Clothilde et Louise, je préparais la remorque. Cela consistait à confectionner avec des branches de noisetiers préparées à l'avance des arceaux à fixer sur le chariot, pour faire comme une tente en mettant une toile par-dessus. Ensuite nous avons aidé à charger le chariot afin de pouvoir emporter le maximum de choses nécessaires à ce périple : des matelas, des patates, des nouilles, des casseroles et des poêles pour cuisiner. Nous avons beaucoup de poules et nous en avons tué deux pour avoir à manger pendant le voyage. Nous avons dû abandonner les autres, de toute manière on allait nous procurer les repas par la suite. Ce n'est qu'au retour de Sélestat que mon père et Oscar eurent connaissance de l'évacuation. Nous avons attelé deux chevaux et le soir même nous partions pour Bergheim dans le but de prendre le train. Les chevaux devaient rester sur place, ils étaient réquisitionnés par l'armée. Nous avons tous pleuré avant de partir, on quittait tout et nous ne savions pas ce qu'on allait retrouver au retour. Je ne sais plus combien de temps nous sommes restés à Bergheim, un jour ou deux. Par la suite les familles furent regroupées et nous avons dû prendre place dans des wagons à bestiaux et y installer nos matelas. Le trajet était long jusqu'à la gare de Sarlat en Dordogne, et nous étions nombreux dans ces wagons. Le trajet était ponctué d'arrêts où l'on recevait des repas préparés à l'avance.

Certaines familles allaient rejoindre des proches qui habitaient des zones non concernées par l'évacuation. J'ai une tante qui a préféré être évacuée en Dordogne, plutôt que d'être logée chez la famille qui habitait les environs. Celle-ci disposait d'une grande ferme, mais leurs fils étaient presque tous incorporés dans l'armée française. Ma tante avait peur de finir comme bonne à tout faire et de devoir nettoyer l'étable.

DORDOGNE Saint Julien de Lampon

...c'est dans une chèvrerie qu'on a passé notre première nuit...

Une fois arrivés en gare de Sarlat, je suppose que pour des raisons de place nous avons été séparés en deux groupes. Une partie était logée à Saint Geniès et l'autre à Saint

Julien de Lampon. Saint Julien de Lampon se trouve sur les rives de la Dordogne alors que Saint Geniès se trouve à une trentaine de kilomètres du fleuve. Nous avons été logés à St Julien de Lampon dans une maison avec deux autres familles : les Gitter avec leurs deux enfants, et les Keusch avec Marcel, Paul, sa femme et leurs deux enfants. Notre famille étant nombreuse, nous avions au rez-de-chaussée une grande pièce où l'on cuisinait mais nous dormions à l'étage avec les autres personnes. Tout ce monde logeait dans la même maison, nous étions les uns sur les autres et il fallait cohabiter. Lors de notre arrivée à Saint Julien de Lampon, nous avons passé notre première nuit dans la chèvrerie à l'arrière de cette maison. Et ce n'est que le lendemain que des gens du village d'accueil nous ont aidés à nous installer dans la demeure. Eh oui, c'est dans une chèvrerie que nous avons passé notre première nuit en Dordogne.

Nous n'étions pas les seuls réfugiés dans le village...

La maison était située à environ une centaine de mètres de l'église. Les habitants de Saint Julien de Lampon n'y allaient pas souvent, mais en nous y voyant régulièrement, ils se mirent à la fréquenter plus assidûment. Mes deux sœurs Louise et Clothilde ainsi que ma mère savaient parler un peu le français, pour mon père en revanche, qui ne le parlait pas, c'était plus difficile. Il l'apprendra par la suite, alors que mon frère Roger et moi-même on le baragouinait déjà au bout de trois mois. Nous n'étions pas les seuls réfugiés dans le village. Pas loin de chez nous, il y avait un pré, c'est là qu'ils étaient assis à manger leur soupe : ils étaient plusieurs centaines sur ce pré couvert de tentes en guise de maisons. C'était des réfugiés espagnols fuyant la guerre civile dans leur pays, mais je ne sais plus combien de temps ils étaient restés là.

Par la suite la vie s'organisa, l'Etat versait une modique somme aux familles de réfugiés et les hommes trouvèrent également du travail. Mon père était chez un entrepreneur faire un peu de maçonnerie etc..., un autre dans une jardinerie, d'autres encore participaient à l'entretien des forêts. Les habitants du cru travaillaient également la terre mais plus fréquemment avec des bœufs, des vaches ou des ânes, alors que nous avions l'habitude d'utiliser des chevaux. En général, ils avaient moins de biens que nous, la région était plus pauvre. Ils possédaient énormément de noyers. Chez nous en Alsace on battait les branches du noyer à l'aide de longues perches pour faire tomber les noix et les ramasser le jour voulu, « c'est la plus grande bêtise, elles tombent toutes seules » qu'ils disaient. Ils ramassaient les noix au fur et à mesure qu'elles tombaient de l'arbre. Le dimanche mon père et les hommes de la maison allaient rejoindre les autres dans un restaurant au fond d'une ruelle. C'était devenu leur lieu de rassemblement pour se divertir, jouer aux cartes et échanger les dernières nouvelles d'Alsace.

Dans l'ensemble les gens étaient agréables...

Je me souviens que Jackie, la fille de notre voisine, jouait constamment avec nous et qu'en face de l'église, il y avait une tour dans laquelle une femme qui possédait sept chats nous tricotait des chaussettes. Dans l'ensemble les gens étaient agréables. Tout le monde n'avait pas quitté Schwobsheim, il restait quelques hommes au village, que l'on nommait « la sauvegarde ». Ils étaient censés surveiller les maisons, s'occuper du bétail resté sur place dans les étables, le nourrir, le vendre et envoyer l'argent aux propriétaires. Les animaux de la basse-cour (volailles, lapins etc...) étaient mangés par les soldats français qui occupaient les

lieux. Ils ont également terminé certaines récoltes qu'ils ont envoyées par la suite à Saint Julien de Lampon, dont celle de notre champ de patates. C'est à cette occasion que mon père s'est fâché, parce que le partage qui en avait été fait ne lui convenait pas. Certaines familles moins nombreuses avaient reçu le double de nous.

LE RETOUR

Diane notre chienne nous a fait fête...

Au courant de l'été 1940 le retour s'est effectué, et autant que je me souviens, nous n'avons plus voyagé dans des wagons à bestiaux. À l'arrivée en gare de Sélestat, les Allemands nous ont récupérés pour nous ramener à Schwobsheim. Avant de battre en retraite l'armée française avait dynamité le pont, ce qui fait qu'au retour les paysans qui avaient des terres de l'autre côté du canal devaient faire un très grand détour pour y aller. En attendant, les Allemands avaient mis en place un pont provisoire en bois avant de construire un nouveau pont. C'était heureusement le seul dégât subi par notre village pendant les combats de juin 1940, quand l'armée allemande a traversé le Rhin. Richtolsheim, en face, de l'autre côté du canal, eut plusieurs maisons détruites. À notre entrée dans la ferme, Diane notre chienne nous a fait fête. Elle avait été nourrie tout ce temps par la « sauvegarde » et les soldats. Nous étions partis presque un an, elle était toujours en vie et nous reconnaissait encore. Ensuite il a fallu se mettre à ranger, il y avait énormément de désordre partout. Beaucoup de choses avaient disparu dans les maisons. Les chaises de la salle à manger de ma mère étaient toutes cassées ; de l'outillage (pelle, pioche etc...) avait disparu. Mon père était équipé pour tirer les grumes avec les chevaux en forêt, il louait de temps à autre ses services, mais le matériel le plus récent était introuvable. Ce sont les villageois d'Ebersheim avec leurs attelages qui avaient retourné nos champs, en attendant que nous recevions des chevaux pour remplacer ceux de la réquisition. Par la suite, mon père et d'autres villageois ont dû aller à Strasbourg avec le tramway (à l'époque les villages situés le long du Rhin étaient reliés par cette voie ferrée allant de Strasbourg à Colmar) pour récupérer les chevaux donnés par l'autorité allemande. Ils ont donc fait le trajet retour à cheval. Pendant notre absence, la première maison à droite en venant de Hesseheim, avait été transformée en hôpital de campagne par les soldats français. Ils avaient fait une ceinture de béton armé tout autour de la cave qui était semi enterrée, et avaient rajouté du béton sur la dalle pour renforcer le plafond de la cave.

La mise au pas ne se fit pas attendre

Le maire ainsi que des responsables pour diverses activités de la commune, comme l'agriculture, furent désignés par les Allemands. Ces personnes devaient porter à certaines occasions des habits jaunes ; il y en avait cinq ou six à Schwobsheim. Nous devions entre autres payer en marks et ne plus parler le français, accrocher le drapeau nazi sur la façade de la maison lors de certains événements, comme l'anniversaire d'Hitler. N'ayant pas de radio à la maison, nous ne risquions pas d'écouter les stations interdites. L'enseignement a mis du temps avant de reprendre. Les enfants de Boesenbiesen étaient regroupés avec nous à l'école de Schwobsheim. C'est un SS Führer qui se prénomait Moehn qui sera notre instituteur dans le village, il sera assisté par une institutrice par la suite.

Rationnement et système D

Il y eut également l'instauration des cartes de rationnement. Tous les mois la famille recevait une carte, avec des tickets pour le pain, la viande etc... A chaque achat il fallait donner un ticket. Une fois les tickets épuisés, on ne recevait plus rien. Pour ce qui est de la viande on allait à Baldenheim, chez Koenig. Parfois, le boucher venait dans le village à vélo, avec une grande carriole remplie de viande, tirée par deux grands chiens. Il s'installait devant l'ancien restaurant en face de la rue de l'école, et c'est là qu'il découpait la viande. Les gens pouvaient également aller à Sundhouse où il y avait deux boucheries et trois épiceries ; à Schwobsheim il n'y avait rien. Par la force des choses le marché noir s'était développé et dans la campagne on pouvait se débrouiller parce que nous avions des animaux, mais la production des fermes était contrôlée. Par exemple, pour x poules il fallait livrer un certain nombre d'œufs à la fin de la semaine. Bien sûr tout le monde essayait de tricher. Nous avons enfermé certaines poules dans un coin du hangar mais il ne fallait surtout pas qu'elles gloussent, et à part la famille personne ne devait être mis au courant. Malgré le risque d'être incarcérés en cas de découverte, à ma connaissance la seule sanction qu'avaient eue les tricheurs, était la confiscation des animaux cachés. La récolte des patates était également vérifiée mais par moments les militaires allemands se servaient avant les contrôleurs. Ils s'arrangeaient alors avec eux et mon père y gagnait quelques cigarettes. Autant que je sache, dans le village jamais personne ne s'était fait dénoncer pour une histoire de nourriture.

Le Steimattli transformé en terrain de sport intercommunal

A cette période l'armée allemande avait utilisé le terrain du Steimattli, entre la forêt et le petit lotissement actuel, comme terrain de sport pour pratiquer la course, le saut en longueur etc... Il y avait aussi un carrousel pour les cavaliers de l'armée et nous allions souvent les regarder évoluer. Un stand de tir y était également installé et même certains civils pouvaient s'y exercer. Quand les soldats n'étaient pas sur le terrain, ce sont les élèves qui s'y trouvaient, mais pas seulement les enfants du village. C'était pratiquement tous les villages des environs qui envoyaient les élèves de leurs écoles faire du sport à Schwobsheim. Parfois cinquante, voire cent élèves se trouvaient sur le terrain. Je suppose que les espaces en friche étaient rares et à cette époque il n'y avait pas d'arbres ni de haies à cet endroit.

Incorporation de force et prisonniers russes

Quand l'armée allemande décida d'incorporer de force les jeunes Alsaciens, mon frère Oscar fut du lot. Par deux fois mes parents ont réussi à retarder son départ par l'entremise de l'instituteur allemand Moehn, mais à la troisième occasion il n'y eut plus d'échappatoire, c'était au début de 1944. Mon père avait emmené Oscar et Simler François, un autre malgré-nous du village, à Wittisheim en char à bancs afin d'y prendre le train pour Sélestat. (A l'époque il existait une ligne ferroviaire, Sélestat- Sundhouse passant par Wittisheim et Muttersholtz : on l'appelait S'Riedbahnel). Il dut faire son Reichsarbeitsdienst (RAD ou service national du travail) qui dura deux ou trois mois ; après quoi il put rentrer en permission. Ensuite Il fut envoyé sur le front de l'Est. A part les hommes, deux jeunes femmes du village dont les parents n'étaient pas agriculteurs ont également dû faire le Reichsarbeitsdienst. Les autres filles étant issues de familles paysannes restaient au village

pour effectuer les travaux de la ferme, les hommes ayant été envoyés au front. Un moment donné, l'armée allemande a fait venir des prisonniers polonais et russes à Schwobsheim pour quelques mois. Ils étaient répartis dans les fermes et devaient aider aux travaux des champs. Durant leur séjour, certains étaient logés sous des tentes installées dans la cour en face de l'école du village. D'autres dormaient dans les granges de certaines fermes. Ils n'étaient pas spécialement surveillés, de toute façon ils n'avaient nulle part où aller et personne ne les comprenait. Il n'y a pas eu de problème avec eux, ce n'étaient presque que des jeunes de moins de 20 ans.

LA RETRAITE DE LA WERHMACHT

Un village envahi

Avec l'avancée des Alliés, les Allemands se sont retranchés au mois de décembre 1944 dans le village. Ils avaient inspecté les pièces de la maison familiale et réquisitionné la stube (salon) pour y établir leur bureau. A l'étage, ils occupaient deux chambres et pour faire leurs repas ils se servaient de la cuisinière. Cela obligeait ma mère à utiliser de temps en temps le grand Kachelofen (poêle en faïence) de la stube. Celui-ci, équipé de plaques de fer sur le dessus, permettait de réchauffer et cuisiner succinctement. Notre maison était occupée par une dizaine de soldats en tout et deux camions de transmissions stationnaient dans la cour. Tout le village était occupé et par moments il y avait des soldats partout: dans les maisons, les granges etc... Dans l'ensemble, ils étaient convenables et laissaient les familles en paix.

Des panzersperre interdisent l'accès au village

A peine arrivés, les soldats construisirent des panzersperren aux quatre entrées du village. Ce sont des barricades hautes de trois mètres, faites de deux rangées parallèles de troncs d'arbres avec un vide entre les deux rangées, le tout sur la moitié de la largeur de la chaussée. Ensuite des prisonniers remplissaient le vide entre les deux rangées par des gravats. Pour terminer ils postaient un char derrière les troncs et quand ils voulaient bloquer le passage, le char avançait sur l'autre moitié de la rue restée ouverte. Pour fabriquer ces barricades ils ont coupé les arbres dans les forêts aux alentours du village.

C'étaient des Russes avec leurs russi-pony.

Durant cette période, des petits chevaux montés par des cavaliers russes (des Russes blancs anti-communistes, alliés des Allemands) firent leur entrée dans le village. Ils étaient attelés à des canons et des remorques pleines de matériel. On appelait communément ces petits chevaux « russi pony ». Ils étaient répartis dans les fermes, on en avait aussi deux ou trois chez nous parce qu'on avait une grange à foin.

Une histoire de cochon

Je me souviendrai toujours de cette histoire de cochon. Nous avions deux ou trois cochons à l'époque, dont un qui n'était pas déclaré, on le nourrissait en cachette. Bien sûr, avec une dizaine de soldats dans la maison, le pot aux roses allait être découvert tôt ou tard, parce que par moments ils fouinaient dans les bâtiments de la ferme. Un jour un officier SS

découvrit la supercherie. Il dit à ma mère « gardez ce cochon et tuez-le, nous allons tous faire un vrai repas. ». Il fit venir Achille, le boucher du village. De peur des conséquences avec les autorités civiles allemandes, celui-ci refusa de tuer la bête. « Tuez-le, ordonna l'officier, vous participerez au festin ». C'est ainsi que notre famille, accompagnée d'Achille le boucher, a savouré du cochon dans la cuisine, tandis que les Allemands en mangeaient dans la stube. Sachant qu'on avait un fumoir au grenier, l'officier nous demanda de fumer le lard pour que dans 3 à 4 jours ils puissent en manger. On s'exécuta et tout le monde dégusta du lard quelques jours plus tard. C'était la seule fois où la famille aurait pu être inquiétée.

...il avait dû creuser sa tombe avant qu'il ne soit exécuté...

Un soldat allemand s'était caché dans le rucher du presbytère, il avait été dénoncé par le curé. À mon avis il voulait désertir. Une fois arrêté par les Allemands, ces derniers l'attachèrent jour et nuit à un pilier du hangar du voisin en face de chez nous, malgré le grand froid. Un ou deux jours plus tard ils l'attachèrent à une remorque tirée par un de ces russi pony. Les soldats l'emmenèrent dans la forêt de Richtolsheim et lui firent creuser sa tombe près du bunker avant de l'exécuter. Un jeune du village qui les avait suivis en cachette avait vu la scène.

LES COMBATS SE RAPPROCHENT

Schwobsheim a servi de base arrière

Parfois des chars, des half-tracks ou des automitrailleuses sur roues stationnaient dans le village, quelques heures au maximum, pour éviter de se faire repérer. Il y avait également de l'artillerie à cette période, au Steimattli, je me souviens, il y avait deux gros canons. Après quelques tirs les artilleurs repartaient. Un soir, environ huit chars stationnèrent dans la rue de l'école. Le lendemain ils partirent vers Muttersholtz, parce qu'il y avait des combats dans le secteur. Après la bataille ils sont revenus au village ; certains avaient la tourelle endommagée, des corps étaient posés sur l'arrière d'un autre.

Le danger venait du ciel

Un dimanche matin, pendant l'office religieux, on entendit des explosions, le curé demanda aux gens de se mettre contre les murs, et d'un coup, je ne sais pas qui commença à hurler : « Dehors tout le monde, ouvrez les portes, si cela s'effondre on est tous morts » et tout le monde évacua l'église. Des avions venaient de bombarder le pont du canal sans le toucher, mais une des bombes s'était plantée dans le sol sans avoir explosé. Tous les jeunes du village sont allés voir l'après-midi cette bombe qui n'avait pas explosé. Par moments il y avait des centaines de bombardiers dans le ciel qui nous survolaient jour et nuit. Vers la fin de la guerre j'ai assisté à des combats aériens presque tous les jours. Je voyais des avions se faire abattre, mais certains volaient encore très loin avant de tomber au sol. Cependant j'avais vu plusieurs bombardiers s'écraser, un à Baldenheim, un autre à Schoenau. Lors du crash du Lancaster à Artolsheim, tout un secteur du village a brûlé suite à l'explosion de son chargement. D'ailleurs la grange de mes futurs beaux-parents avait également brûlé à cette occasion. Les aviateurs ont été enterrés au cimetière du village. Personne n'avait le droit de s'approcher des avions abattus, les Allemands venaient rapidement y poster des gardes. Par la suite d'autres sont venus démonter et évacuer les

carcasses en pièces détachées. Toutes les pièces étaient réutilisées par les Allemands pour l'industrie de guerre. Nous sommes allés voir l'avion qui s'était écrasé à Boesenbiesen, et nous avons vu un jeune de ce village essayer de récupérer deux parachutes dans la carlingue parce que c'était de la très bonne toile. Il s'est fait surprendre par deux soldats allemands qui se sont contentés de le rosser.

Des réfractaires cachés dans les caves et une famille de réfugiés à évacuer

A cette période plusieurs jeunes du village qui étaient en permission ne sont plus repartis au front. Ils avaient déserté et s'étaient cachés dans les caves de leurs familles. C'était très risqué avec l'arrivée des Allemands et l'occupation des habitations. L'instituteur Moehn, fervent SS, venait souvent voir les soldats qui logeaient dans notre maison. Un jour il interpella ma mère avec ces mots : « le fils Kirstetter ferait mieux de se cacher ». C'était un des déserteurs et il avait été vu à plusieurs reprises se promener dans la cour de ses parents. Aucun d'eux ne fut découvert ou dénoncé et ils étaient tous présents lors de la libération du village. La pression des Français et des Américains augmentant, les Allemands eurent de plus en plus peur et on entendait souvent ces paroles, « si seulement on était déjà de l'autre côté du Rhin ». Au courant de l'année 1944, des réfugiés allemands amenèrent au village une mère avec ses deux fils alors adolescents. Ils étaient logés en face chez les Zumsteeg mais c'est chez nous qu'ils prenaient leurs repas. Peu de temps avant que les Allemands se mettent à fuir le village, un officier ordonna à mon père et à moi-même d'emmener cette famille avec le char à bancs jusqu'à Sasbach, en Allemagne, de l'autre côté du Rhin, en face de Marckolsheim. L'officier nous a rejoints là-bas en véhicule militaire. C'est là qu'on a compris que le trajet était tellement dangereux à cause des avions de chasse américains qu'il n'osait pas faire évacuer la famille par un véhicule de l'armée. Par la suite les Allemands ont dynamité le pont avant de quitter le village.

LA LIBERATION

La peur de se retrouver au milieu des combats

Durant toute cette période les gens avaient peur de se retrouver au milieu des combats; ils ne sortaient plus de chez eux. Nous avons pu observer les bombardements dans le secteur de Sélestat et par la suite dans les environs d'Elsenheim. J'ai vu les avions larguer les bombes, mon Dieu quand j'y repense! Je me souviens qu'à deux reprises je me suis réfugié dans la cave de la maison suite à une alerte. Les caves étaient contrôlées et uniquement les caves signalées « LUFTCHUTZ KELLER » par une plaque pouvaient être pris comme abris en cas de bombardement, sinon il fallait se réfugier chez le voisin par exemple.

Enfin les voilà

Les Français arrivèrent le 1^{er} février, mais les Allemands avaient déjà quitté les lieux deux ou trois jours auparavant. L'accès à notre village était difficile suite aux inondations entre Sélestat et Ebersheim. Il s'agissait juste d'un petit groupe de véhicules français qui venait en reconnaissance. Ce n'est que plus tard que les libérateurs ont fait leur entrée dans le village. Les goudiers marocains sont entrés en premier, ils marchaient de chaque côté de la rue avec leurs armes et ne paraissaient pas très rassurés. Par la suite ils furent suivis de camions remplis de soldats, de chars etc... À l'arrivée des soldats les gens applaudissaient et

s'embrassaient, ils étaient heureux de leur venue. Malheureusement ce bonheur était terni, parce que la plupart des familles avaient un fils incorporé de force qui se battait encore dans l'armée allemande.

Je n'ai pas souvenir qu'une grande fête ait été organisée à leur arrivée, de toute façon les gens n'avaient plus de quoi en organiser une. Le village fut à nouveau envahi et notre maison occupée cette fois par des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) avec leur foulard rouge. Les Marocains occupaient les granges et les Américains complétaient ce tableau avec des canons disposés en batterie. Leurs camions stationnaient à l'ouest du village. Les FFI nous considéraient comme des Allemands du fait que nos jeunes étaient dans l'armée allemande. Ils ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre qu'ils étaient incorporés de force.

UNE FOIS LIBERES

Prendre des armes pour des jouets

Il s'est écoulé deux ou trois jours entre le départ des Allemands et l'arrivée des Français. Le village regorgeait d'armes et de munitions en tout genre abandonnées par les troupes allemandes. Une fois dans le village, les Français mirent quelques jours pour tout récupérer. Il y avait une centaine de fusils entreposés dans un corps de ferme. Nous y allions nous exercer au tir jusqu'à ce que par accident l'un de nous eut un bout de doigt arraché. Trouvant cela dangereux, nous avons remplacé les fusils par des grenades à main qu'on faisait exploser en forêt. Quelques mois plus tard, non loin du village, alors que le maïs était déjà haut, il y avait un chemin recouvert d'herbe sur lequel des lapins de garenne avaient creusé leur terrier. Pour nous amuser nous avons rempli ce dernier de bâtons de poudre noire et de grenades à main et avons allumé la mèche avant de nous cacher dans le maïs. C'est à ce moment-là que nous avons aperçu le garde-champêtre en vélo rouler sur le terrier, heureusement pour lui que la mèche s'était éteinte. De nos jours je m'étonne encore qu'il n'y ait pas eu d'accident grave dans le village suite à ces jeux dangereux.

Des accidents et un lent retour à la vie

Le pont ayant été détruit, il a fallu en construire un provisoire en bois. Mais celui-ci était dangereux et un homme originaire de Schoenau a glissé avec son vélo sous la rambarde et s'est noyé dans le canal. La route menant au pont par le village était minée de chaque côté par les Allemands, et les Français ne prenaient pas le temps de la déminer. C'est ainsi qu'une nuit un villageois, en voulant rentrer de chez l'éclusier, a glissé et est tombé sur une mine, il n'en a pas réchappé.

Avant de partir, les Allemands avaient pris soin de récupérer les chevaux des fermes pour tracter leur matériel de l'autre côté du Rhin. De nouveau les fermiers se retrouvaient sans animaux de trait pour les cultures, avant d'en recevoir des autorités françaises. Pendant une longue période nous n'étions pas scolarisés et c'est pendant le cours de religion que le curé nous apprenait un peu le français (sur la table, sous la table etc...) à part ces quelques mots nous ne comprenions pas grand-chose. Au retour des institutrices les cours purent reprendre, et les enfants de Boesenbiesen furent à nouveau scolarisés dans leur village.

...j'ai vu du monde et entendu des pleurs sur le perron...

Un jour, en rentrant de l'école, j'ai vu du monde et entendu des pleurs sur le perron. J'ai compris de suite de quoi il s'agissait. C'était en janvier 1946, et on venait d'annoncer à mes parents le décès en Lettonie de leur fils aîné Oscar. La plupart des familles apprenaient le décès des jeunes incorporés de force seulement après la guerre, rarement pendant. Quand le retour tardait, elles espéraient toutes que leurs fils fassent partie des nombreux prisonniers faits par les Alliés. Ma famille ne devait la vérité qu'à un concours de circonstances. Sur les lieux des combats en Lettonie se trouvait un Père allemand qui était en parenté avec une famille de Schwobsheim. C'est lui qui avait inhumé Oscar. Il fut par la suite fait prisonnier par les Soviétiques. La libération d'un incorporé de force mosellan de son camp de prisonniers, lui donna l'occasion de confier à ce dernier une lettre à remettre à sa famille du village. C'est cette dernière qui avait annoncé la nouvelle à mes parents. La lettre précisait les circonstances de la mort de mon frère. Après avoir été grièvement blessé aux jambes par des éclats d'obus dans la ville de Libau (actuelle Liepaja), au bord de la mer Baltique en Lettonie, il fut transporté dans l'hôpital de campagne où officiait le Père. Il décéda au bout du troisième jour, après quoi le Père l'a enterré. Dans la lettre était précisé le numéro de sa tombe : N°2212. Les informations de cette lettre seront enregistrées dans le registre paroissial. Il fut inhumé le 13 février, le village était déjà libéré depuis plusieurs jours. Il n'y aura jamais de papier officiel concernant son décès, il est considéré officiellement comme disparu.





*Oscar Jehl, frère de Gérard Jehl, incorporé de force, mort sur le front russe
(document de Didier Jehl)*

IMPRESSIONS D'UNE EXILEE DE BIESHEIM AU MAS D'AGENAI

Pierre Marck

Cette lettre a été écrite du Mas d'Agenais par Alice Wiczorek¹ à ma mère Marguerite Pimmel le 14 octobre 1939, six semaines après « l'exode ». Elle reflète le profond désespoir des exilés séparés de leur village Biesheim et des leurs restés sur place comme soldats. (texte original).

« Le bonjour à ta chère maman et à ma chère grand-mère
Voilà mon adresse :
Alice Wiczorek
Chez M. Bel à Mas d'Agenais (Lot et Garonne)

Cher Marguerita

Wie uns Mr Marck sagt geht es gut bei dier besser wie bei uns komm uns holen Marguerite dem es verleidet mihr jeden tag mehr nächten Mittwoch holen sie die Menange vo wir sind dann haben wir sein Bett sein Stuhl und nichts so gut vier .. uns gesorgt. Wenn wir nur Heim könnten wir haben nur die augen zum weinen. Wenn es geht dann gehen wir nach...

Was macht Maman Fuchs wenn wir nur bei ihr wären sagt ihr ein Gruss.



Photos collection personnelle. Photo du 15 octobre 1939 avec Alice Wiczorek, Joséphine Willig, Marthe Wiss et ma grand-mère et ma mère.

¹ Alice Wiczoreck est née le 11 mars 1917 à Biesheim de Paul et Anna Fohrer. Elle a épousé le 28 mars 1840 au Mas d'Agenais Joseph Sébastien Ginther.

Enfin quelques mots pour toi pour te montrer que tu n'es pas encore oublier que on te trouve encore en bonne santé depuis qu'on a du te quitter. Déjà 6 semaines que nous avons du quitter avec beaucoup de peine notre cher et inoubliable Biesheim ou on était si bien mais sans le savoir. Je peux te dire ma chère Marguerite se que c'est « Heimweh » c'est beaucoup quand on n'a plus de chez soi. Sa me fait mal au cœur si je pense à notre départ quand nous avons du laisser tout nous sommes vraiment des pauvres gens et quand nous rentrons nous sommes encore plus pauvres. Déjà le voyage était très fatigant trois jours et trois nuits dans le train pour aller dans l'inconnu ou l'on connaît personne et encore les gens qui ne sont pas trop aimables on nous regardent pour des bohémiens mais pourtant nous sommes plus propres qu'eux. Si tu verras se sal trou de Mas d'Agenais et rien à manger, encore pas beaucoup. XX² est cuisinière mais elle nous fait que des soupes avec de l'eau et du pain et une sardine avec sa il faut en avoir assez. Elle mange mieux que nous et sa leur plait très bien mais nous on va de table on a encore faim et il faut toujours en acheter du pain et d'autres choses et avec tout sa les sous filent et pas de salaire qui entre surtout quand on ne trouve rien à travailler. Tout ces choses là me fait mal au cœur. Et maintenant c'est l'hiver qui approche encore on l'en a froid et on a rien pour se chauffer pas de fourneaux rien du tout. Mon plus grand serais c'est aussi quand je pense à mon cher Joseph qui se trouve tout prêt de la frontière à Algolsheim encore jamais j'avais le cafard comme maintenant et je ne fais que pleurer, je ne peux pas comprendre pourquoi on est si éloigné l'une de l'autre pourtant on a vraiment pas mérité tout sa. J'espère toujours qu'on se reverrai bientôt, il m'écrit toujours aie confiance en Dieu et prie pour moi afin qu'il nous protège et nous préserve, rien peut nous séparer que la mort. Tu sais bien ma chère Marguerite je suis bien triste mais il faut supporter tout ces heures pénibles que nous avons encore à passer. Mon seul désir c'est de rentrer bientôt le plus vite possible ou nous serions si heureux les uns les autres.

Je te quitte ma chère Marguerite et à bientôt te lire surtout des bonnes nouvelles nouvelles de notre chère Alsace.

Reçois mes meilleurs et tendres baisers.

Bon baisers de maman

Alice ».



Photo 2 Ma mère et mon père avec des amis

² XX Le nom a été retiré.

the change of the situation of the school system in the

late summer:

Alone if required

Long 1-1000

(Cot & Spinnaker)

Also attending is

Geo S. Hyman Ac 14 10 39

[illegible]

2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030
2031
2032
2033
2034
2035
2036
2037
2038
2039
2040
2041
2042
2043
2044
2045
2046
2047
2048
2049
2050
2051
2052
2053
2054
2055
2056
2057
2058
2059
2060
2061
2062
2063
2064
2065
2066
2067
2068
2069
2070
2071
2072
2073
2074
2075
2076
2077
2078
2079
2080
2081
2082
2083
2084
2085
2086
2087
2088
2089
2090
2091
2092
2093
2094
2095
2096
2097
2098
2099
2100
2101
2102
2103
2104
2105
2106
2107
2108
2109
2110
2111
2112
2113
2114
2115
2116
2117
2118
2119
2120
2121
2122
2123
2124
2125
2126
2127
2128
2129
2130
2131
2132
2133
2134
2135
2136
2137
2138
2139
2140
2141
2142
2143
2144
2145
2146
2147
2148
2149
2150
2151
2152
2153
2154
2155
2156
2157
2158
2159
2160
2161
2162
2163
2164
2165
2166
2167
2168
2169
2170
2171
2172
2173
2174
2175
2176
2177
2178
2179
2180
2181
2182
2183
2184
2185
2186
2187
2188
2189
2190
2191
2192
2193
2194
2195
2196
2197
2198
2199
2200
2201
2202
2203
2204
2205
2206
2207
2208
2209
2210
2211
2212
2213
2214
2215
2216
2217
2218
2219
2220
2221
2222
2223
2224
2225
2226
2227
2228
2229
2230
2231
2232
2233
2234
2235
2236
2237
2238
2239
2240
2241
2242
2243
2244
2245
2246
2247
2248
2249
2250
2251
2252
2253
2254
2255
2256
2257
2258
2259
2260
2261
2262
2263
2264
2265
2266
2267
2268
2269
2270
2271
2272
2273
2274
2275
2276
2277
2278
2279
2280
2281
2282
2283
2284
2285
2286
2287
2288
2289
2290
2291
2292
2293
2294
2295
2296
2297
2298
2299
2300
2301
2302
2303
2304
2305
2306
2307
2308
2309
2310
2311
2312
2313
2314
2315
2316
2317
2318
2319
2320
2321
2322
2323
2324
2325
2326
2327
2328
2329
2330
2331
2332
2333
2334
2335
2336
2337
2338
2339
2340
2341
2342
2343
2344
2345
2346
2347
2348
2349
2350
2351
2352
2353
2354
2355
2356
2357
2358
2359
2360
2361
2362
2363
2364
2365
2366
2367
2368
2369
2370
2371
2372
2373
2374
2375
2376
2377
2378
2379
2380
2381
2382
2383
2384
2385
2386
2387
2388
2389
2390
2391
2392
2393
2394
2395
2396
2397
2398
2399
2400
2401
2402
2403
2404
2405
2406
2407
2408
2409
2410
2411
2412
2413
2414
2415
2416
2417
2418
2419
2420
2421
2422
2423
2424
2425
2426
2427
2428
2429
2430
2431
2432
2433
2434
2435
2436
2437
2438
2439
2440
2441
2442
2443
2444
2445
2446
2447
2448
2449
2450
2451
2452
2453
2454
2455
2456
2457
2458
2459
2460
2461
2462
2463
2464
2465
2466
2467
2468
2469
2470
2471
2472
2473
2474
2475
2476
2477
2478
2479
2480
2481
2482
2483
2484
2485
2486
2487
2488
2489
2490
2491
2492
2493
2494
2495
2496
2497
2498
2499
2500
2501
2502
2503
2504
2505
2506
2507
2508
2509
2510
2511
2512
2513
2514
2515
2516
2517
2518
2519
2520
2521
2522
2523
2524
2525
2526
2527
2528
2529
2530
2531
2532
2533
2534
2535
2536
2537
2538
2539
2540
2541
2542
2543
2544
2545
2546
2547
2548
2549
2550
2551
2552
2553
2554
2555
2556
2557
2558
2559
2560
2561
2562
2563
2564
2565
2566
2567
2568
2569
2570
2571
2572
2573
2574
2575
2576
2577
2578
2579
2580
2581
2582
2583
2584
2585
2586
2587
2588
2589
2590
2591
2592
2593
2594
2595
2596
2597
2598
2599
2600
2601
2602
2603
2604
2605
2606
2607
2608
2609
2610
2611
2612
2613
2614
2615
2616
2617
2618
2619
2620
2621
2622
2623
2624
2625
2626
2627
2628
2629
2630
2631
2632
2633
2634
2635
2636
2637
2638
2639
2640
2641
2642
2643
2644
2645
2646
2647
2648
2649
2650
2651
2652
2653
2654
2655
2656
2657
2658
2659
2660
2661
2662
2663
2664
2665
2666
2667
2668
2669
2670
2671
2672
2673
2674
2675
2676
2677
2678
2679
2680
2681
26

How are we
Chad?

5. *Asp. strigosus* - common

Enfin quelques mots sur la

pour le moment que tu n'est pas encore guéri. J'espère
que tu te trouves encore en bonne santé depuis qu'on a
du se quitter. Déjà le dimanche que nous avons dû quitter
avec beaucoup de peine notre cher et inoubliable. Pischke
on l'a traité si bien mais sans le savoir. Je pense te dire
que chère Jacqueline se porte et est «Heimlich» c'est beaucoup
quand on n'a plus de chagrin. Ça me fait mal au cœur
si je pense à notre départ quand nous avons dû laisser tout
nos souvenirs vraiment des jolies gens et quand nous
sentons nos souvenirs encore plus jolis. Déjà le voyage
était très fatigant. Trois jours et trois nuits dans le train
sans aller dans l'inconnu on l'en connaît presque et
encore les gens qui ne sont pas très aimables et nous
regardent pour des bric-à-brac mais surtout nos souvenirs.

plus propres qu'ici. Si tu serres se est temps de gas d'Agassiz
et rien à manger, encore pas beaucoup. Spackman est cuisinière
mais elle nous fait que des soupes avec de l'eau et du pain
et une sardine avec ça il faut en avoir assez. Elle mange
rien que nous et sa très petite très bien après nous. On
va de table on a encore faim et il faut toujours en acheter
du pain et d'autres choses et avec tout ça les gens font
et pas de salaire qui entre surtout quand on ne trouve rien
à travailler. Tout ces choses là ne font rien au cœur.
Et maintenant c'est l'hiver qui approche encore on l'en a fait
et on a rien pour se chauffer pas de fourneaux rien tout.
Un plus grand soin c'est aussi quand je pense à mon
Cher Joseph qui se trouve tout prêt de la frontière à
Algodolstein encore jamais j'avais le cœur comme maintenant
et je ne fais que pleurer, je ne puis pas comprendre
pourquoi on est si éloigné l'un de l'autre pourtant on a
maintenant pas mérité tout ça. J'espère toujours qu'on se reverra
bientôt, il m'écrit toujours avec confiance en Dieu et prie
pour moi afin qu'il nous protège et nous préserve, rien peut
nous séparer que la mort. Tu sais bien que chez Marguerite
je suis bien triste mais il faut supporter tout ces heures
d'ennuis que nous avons encore à passer. Ton seul désir
c'est de nous voir bientôt le plus vite possible on nous
verra si heureux les uns les autres.
Je te quitte ma Chère Marguerite et à bientôt Je t'embrasse
des bonnes nouvelles nouvelles de notre Cher Alce.

Reçois mes vœux et tendres baisers

Bon baisers de Marguerite

Mère

LE 15 MARS 1944 : UNE NUIT DE SANG ET DE FEU SUR LE VILLAGE D'ARTOLSHEIM

Patrick REINBOLD

Groupe Histoire Locale de la troupe théâtrale BUTTIK 80 –ARTOLSHEIM

En ce début de soirée du 15 Mars 1944, il règne une activité intense sur les bases aériennes de la Royal Air Force du Lincolnshire. Pas moins de huit cent soixante-trois bombardiers quadrimoteurs et les chasseurs chargés du marquage de leurs objectifs s'apprêtent à décoller afin de mener un raid aérien sur la ville de Stuttgart. Au même moment les habitants d'Artolsheim sont loin de se douter de l'épisode tragique qui allait se dérouler au village quelques heures plus tard, ...

COMME SOUVENT LES AVIONS ALLIES TRAVERSENT LE CIEL ALSACIEN

A la tombée de la nuit, plusieurs jeunes du village, à la sortie de la *Nachtschuehl* (cours du soir) scrutent le ciel, où le vrombissement sourd des bombardiers est entrecoupé de rafales de mitrailleuses et des éclairs des balles traçantes. Comme souvent à cette époque, les escadrilles anglaises traversent le ciel alsacien, en route pour le bombardement des villes allemandes. Mais il ne faut pas s'attarder et nos jeunes se dépêchent de rejoindre leur domicile.

SOUDAIN UNE MASSE SOMBRE FUSE AU DESSUS DU VILLAGE

Quelque temps plus tard, il devait être un peu plus de 22 heures, Madame Schwoerer Cécile, qui habite dans les dépendances de la propriété Haumesser et qui est postée à sa fenêtre en raison de l'intensité du mitraillage aérien, voit une masse sombre traverser le ciel à très basse altitude et indique même avoir perçu des cris à l'intérieur de l'appareil.

Au même moment le jeune Valentin Herth, depuis sa chambre du premier étage, voit lui aussi cette masse sombre passer à l'est du clocher du village. Il saute par la fenêtre et traverse en courant le quartier de l'Üsserdorf alors en ruine suite aux bombardements préparatoires à l'offensive du 17 Juin 1940. En cours de route il distingue un bruit sourd venant du sud de la localité. Alors qu'il atteint la lisière du village au lieu-dit Lachens, il voit des flammes, entend de petites déflagrations, et au moment où il s'abrite derrière le tronc d'un noyer, une énorme explosion déchire l'air.

Le charron Auguste Voegeli (*s'KrummholtzaGuscht*), réveillé lui aussi par la chute de l'appareil, se trouve à la fenêtre arrière de sa maison et est projeté sur le toit de l'appentis attendant par le souffle de l'explosion. Le menuisier Joseph Feldeisen (d'r Faldisaschriener) est lui réveillé par l'éclatement des vitres de sa maison pourtant située au bas du village.

L'EXPLOSION DE L'APPAREIL PROJETTE UN DELUGE DE FEU SUR LE VILLAGE

L'explosion de la bombe de 3600 livres (*Luftmine*) projettera très largement les crayons de phosphore à l'origine de nombreux départs de feux à différents endroits du

village. Les sapeurs-pompiers locaux, secondés par des habitants, ne savent plus où donner de la tête. Léon Reinbold, qui résidait alors chez son beau-frère à Hessenheim, arrive avec d'autres jeunes de cette localité. Au moment où ils abordent l'intersection près du restaurant *Au Tilleul*, de nouvelles explosions se produisent, qui les incitent à ne pas aller en direction de l'incendie mais à bifurquer dans la rue principale. Arrivés devant les propriétés Joseph et Auguste Voegeli, ils sont réquisitionnés pour actionner la pompe à bras. Il faut en effet combattre l'incendie de la maison d'habitation et de l'atelier voisin du charron où le bois d'œuvre stocké constitue un combustible de choix.

Plus au nord de la localité, dans l'étable de Jean Haeffeli (HaffeSchengele), la génisse accepte de sortir malgré l'embrasement du fenil, mais le taureau excité par l'odeur âcre de la fumée ne pourra pas être extrait et périra dans l'incendie. Un autre taureau, qui s'était échappé de l'étable d'Auguste Guth (GuthGüschtel), dévalera la rue principale et obligera un groupe de jeunes filles, parmi lesquelles la jeune Elise Feldeisen, à se réfugier au corps de garde.

Quelques instants plus tard, les soldats du feu des localités voisines arrivent avec leur matériel attelé à des chevaux. Ils sont orientés vers la dizaine de foyers qui ont éclaté à travers le village.

Aux Lachens, le périmètre de chute de l'appareil est déjà encerclé par les soldats allemands et la Landwacht, alors que l'incendie de la carcasse disloquée de l'appareil commence à baisser d'intensité. Dans la cour de la ferme Taglang, éloignée d'une centaine de mètres du point d'impact, on découvre un objet cylindrique de la taille d'un fût à purin. Il s'agit de l'un des moteurs de l'appareil, probablement perdu avant la chute ou projeté à cet endroit lors de l'explosion. Les habitants encore sous le choc évoquent déjà la chute de plusieurs appareils dans les villages environnants. C'est dans la lueur sinistre des incendies de neuf granges et d'une maison d'habitation, et celle des débris encore fumants de l'appareil que se terminera cette tragique nuit à Artolsheim...

LES CORPS DES 7 MEMBRES D'EQUIPAGE JETES DANS UNE FOSSE COMMUNE

Le 16 mars, dès le lever du jour, les soldats allemands procèdent au ramassage des corps des sept membres de l'équipage, qui seront chargés sur le petit *Gummiwaaga* (remorque) de Virgile Guth et convoyés au cimetière. Dépouillés de leurs uniformes jusqu'aux sous-vêtements, ils seront jetés dans une fosse commune et recouverts de simples branches de sapin. Louis Rudloff et son frère François observent ce macabre spectacle depuis la petite grange de Maurice Ritzenthaler, attenante au cimetière. Gérard Voegeli, alors âgé d'à peine 12 ans, sera requis avec d'autres servants de messe pour aider le vicaire assistant du curé Joseph Dutter à ramasser des morceaux de corps déchiquetés. Il se souviendra longtemps de ce morceau de chair recouvert de cheveux roux qu'il a posé dans la caissette en bois tenue par l'abbé.

Le périmètre de l'explosion est toujours sous bonne garde et l'occupant a organisé le ramassage des pièces métalliques. Il faut en effet récupérer la précieuse matière première pour l'industrie de l'armement nazie, déjà aux abois à cette époque. Cette situation n'empêchera pas l'un des fils Weibel de Bootzheim de récupérer le manche à balai de l'appareil...

Une fois les lieux libérés, le cratère créé par l'explosion de l'appareil servira de lieu d'enfouissement du bétail péri dans l'incendie, et sera comblé avec les gravats des bâtiments incendiés.



Le Flight Lt Jack CRAWFORD, pilote du bombardier Lancaster, photographié en compagnie de son épouse et de sa fille

UN DRAME EVITE GRACE AU SACRIFICE DE L'EQUIPAGE

Au village on recense le bilan matériel, la destruction de la maison d'habitation de Voegeli Joseph, des granges ou dépendances de Voegeli Auguste, Guth Auguste, Haeffeli Jean, Messier Joseph, Voegeli ..., Weibel Alfred, Schmitt Joseph, Guth Virgile. Les habitants sont bouleversés par le courage de l'équipage qui s'est sacrifié pour empêcher la chute de l'avion sur le village, épargnant ainsi la population civile. La rumeur de la veille se confirme : deux autres appareils sont tombés à Mussig-Breitenheim et à Hilsenheim, occasionnant dans leur chute la mort de la quasi-totalité de leurs équipages. La nouvelle du crash d'un troisième appareil, également du 550^{ème} Squadron, à Sondernach, n'arrivera au village que bien plus tard.

Peu de temps après, et suite à une intervention de la Croix Rouge Internationale, les autorités seront sommées de donner aux victimes une sépulture décente. Les corps seront donc exhumés, déposés dans des cercueils et ré-inhumés à l'entrée du cimetière, où ils reposent encore aujourd'hui.

Il faudra attendre plus d'un an, le départ de l'occupant et la libération du village, pour obtenir progressivement des précisions sur le drame qui s'est déroulé cette nuit du 15 mars 1944. L'appareil, un bombardier quadrimoteur Lancaster appartenant au 550^{ème} Squadron de la Royal Air Force basé à North Killingholme, faisait partie d'un vol regroupant

863 bombardiers qui ont décollé de différentes bases du nord-est de l'Angleterre pour le bombardement de la ville de Stuttgart. Afin de ne pas alerter l'ennemi de leur destination, il était fréquent que ces appareils prennent la direction de la frontière suisse, et passent donc au-dessus de l'Alsace avant de bifurquer vers le territoire allemand. Au cours de cette seule opération, qui ne permit pas, pour des raisons météorologiques, de toucher les cibles prévues, trente-sept appareils seront perdus.

SEPT VICTIMES QUI N'AVAIENT MEME PAS 25 ANS,...

L'équipage du bombardier Avro Lancaster LM 392 BQ-J était composé :

du pilote Jack CRAWFORD, marié, âgé de 23 ans, originaire de Harrow dans le Middlesex (GB)

du navigateur Patrick LOCKTON âgé de 22 ans, originaire de Glen Hills dans le Leicestershire (GB)

du mécanicien John POWEL, marié, âgé de 24 ans, originaire de Morecambe dans le Lancashire (GB)

de l'opérateur radio James GREEN, âgé de 22 ans, originaire de West Ham dans l'Essex (GB)

du bombardier John ANDREW, âgé de 22 ans, originaire de Glen Hills dans le Leicestershire (GB)

du mitrailleur William ROBERTSON, âgé de 25 ans, originaire de Armadale dans le West Lothian (GB)

du mitrailleur William MOSS, âgé de 19 ans, originaire de Galt dans l'Ontario (Canada).



Emblème du 550^{ème} Squadron, auquel appartenait l'appareil tombé à Artolsheim

Madame Crawford, la maman du pilote, viendra de nombreuses années encore fleurir la tombe de son fils au cimetière du village. La commune s'occupe de l'entretien du carré militaire où l'équipage repose pour toujours. Une rue du lotissement du village a été dénommée Rue Lancaster en mémoire du drame et de ses victimes.

A l'occasion de fouilles réalisées en partenariat avec Patrick Baumann, spécialiste de la guerre aérienne, sur les lieux du drame en 2009, avant l'extension du lotissement, de nombreux fragments de l'appareil ont pu être récupérés. D'autres ont été trouvés en 2012 lors d'une excavation faite pour la construction d'une maison en périphérie du cratère principal. Un objet mémoriel rassemblant un de ces fragments ainsi qu'un récipient contenant de la terre dans laquelle les aviateurs ont trouvé la mort, a été remis aux familles des victimes présentes lors de l'inauguration du mémorial le samedi 12 avril 2014.



Patrick Reinbold remet l'objet mémoriel au frère du mécanicien John Powell (Photo Gérard Riesterer)



Patrick Baumann fait citoyen d'honneur d'Artolsheim par le maire d'Artolsheim, 12 avril 2014 (photo Gérard Riesterer)



Stèle (photo Gérard Riesterer)





Plan d'Artolsheim reprenant les zones d'impacts des éléments du Lancaster



Les sept tombes de l'équipage du bombardier Lancaster au carré militaire du cimetière d'Artolsheim. La 8^{ème} tombe est celle de GV TURNER, un pilote anglais tombé aux abords du village le 14 Avril 1917. (Photo Jean-Philippe Strauel)



Inauguration du monument à Artolsheim, 12 avril 2014 (photo Gérard Riesterer)

LE PIGEONNIER D'OBERGHERHEIM : MEMOIRE D'UN SAUVETAGE ET PISTES DE RECHERCHES¹

Marc GRODWOHL

En 2014, l'écomusée d'Alsace entra dans sa trentième année d'ouverture au public. C'est en effet en juin 1984 qu'il fut inauguré, et l'on se remémore les regards écarquillés des premiers visiteurs pénétrant dans la cour de la ferme de la plaine de Haute-Alsace. Le pigeonnier d'Oberhergheim, tourelle rouge à pois blancs, encadrée par le porche à créneaux, était au centre d'une scène hyperréaliste. Pourtant, mon équipe et moi n'avions fait que reproduire, avec des éléments originaux, un ensemble dont on peut toujours voir des exemples *in situ*. Mais c'était neuf et net, posé sur une nature encore aride, dévoilé dans la première rencontre entre les auteurs du musée et leur public. Les lignes qui suivent témoignent sommairement du sauvetage de ce pigeonnier, en évoquant quelques questions historiques soulevées par un monument aujourd'hui fondu dans le décor, silencieux.



Figure 1. Le pigeonnier d'Oberhergheim tel qu'il se présente à l'écomusée d'Alsace depuis 1984

Des étonnements et ravissements premiers, il reste un ultime témoignage. Le bâtiment eut un impact émotionnel et symbolique tel qu'il fut choisi par la direction des autoroutes Paris Rhin-Rhône pour figurer sur le panneau d'animation « ferme du Sundgau » sur l'autoroute A36 (toujours en place trois décennies plus tard...). Evidemment ce pigeonnier provenant d'une grande exploitation de la plaine de l'Ill n'a rien à voir avec les fermes de l'ouest du Sundgau traversé par l'autoroute. Mais ce n'est sans doute pas très important...

¹ Une première version de cet article a été publiée en juin 2014 sur le site Internet de l'auteur sous le titre : « Autopsie d'un fossile de l'écomusée : le pigeonnier d'Oberhergheim ».



Figure 2. Le pigeonnier d'Oberhergheim sur panneau autoroutier

Un bref rappel quant à l'histoire de l'écomusée. Elle débute en 1971 à Gommersdorf, avec la restauration de maisons en ruines par des jeunes bénévoles ulcérés par l'abandon du patrimoine rural. Par la suite, d'autres villages accueillirent des chantiers internationaux, dont le but était prioritairement la sauvegarde des maisons anciennes sur place. En parallèle, il fallut se résoudre à démonter certains bâtiments, pour lesquels ne se présentait aucune solution locale de conservation. Une première maison fut démontée en 1972, suivie de nombreuses autres qui attendirent assez longtemps le site de leur nouvelle implantation, finalement trouvé à Ungersheim en 1980. Le 1^{er} mai de la même année, l'association qui s'appelait encore « Maisons paysannes d'Alsace » releva le défi d'un nouveau sauvetage in extremis. L'équipe avait été alertée par les sculpteurs Joseph et Léonard Saur de la démolition imminente d'un remarquable pigeonnier, trônant seul au plein milieu d'une cour de ferme au centre d'Oberhergheim. Les granges et étables de cette exploitation, devenue monoculture céréalière, venaient d'être détruites et remplacées par de nouveaux bâtiments. L'ancien pigeonnier gênait et sa destruction était programmée pour les alentours du 1^{er} mai. Le démontage fut assuré dans l'urgence, et terminé en moins de deux jours².



Figure 3. Le pigeonnier in situ à Oberhergheim en 1980, à la veille de son démontage

² Y participèrent notamment Véronique et François Wurth, Paolo Canonico, Thierry Schreiber, Guy Macchi, moi-même. Pardon pour ceux que j'aurais omis.



Figures 4 et 5. Scènes du démontage du pigeonnier le 1er mai 1980.

La reconstruction du pigeonnier se fit dans la foulée, exclusivement par chantiers bénévoles durant l'été 1981. Sa silhouette haut perchée demeura un certain temps isolée sur la lande d'Ungersheim. Progressivement s'attachèrent à ce noyau d'autres bâtiments, le mettant en contexte. Il y eut la maison d'habitation, interprétation assez libre d'une maison sauvée à Rumersheim, les granges et l'étable, la porcherie et le porche. Ils donnent une image d'une grande ferme (dont l'échelle a été fortement réduite) de la plaine de l'III, une image davantage qu'un document, dans la mesure où les bâtiments sont de diverses provenances ; certains avaient été prévus, au départ, pour abriter des services du musée (notamment ateliers et réserves d'objets).



Figure 6. Les poteaux sont dressés sur le chantier d'Ungersheim



Figure 7. Progression du montage de l'ossature

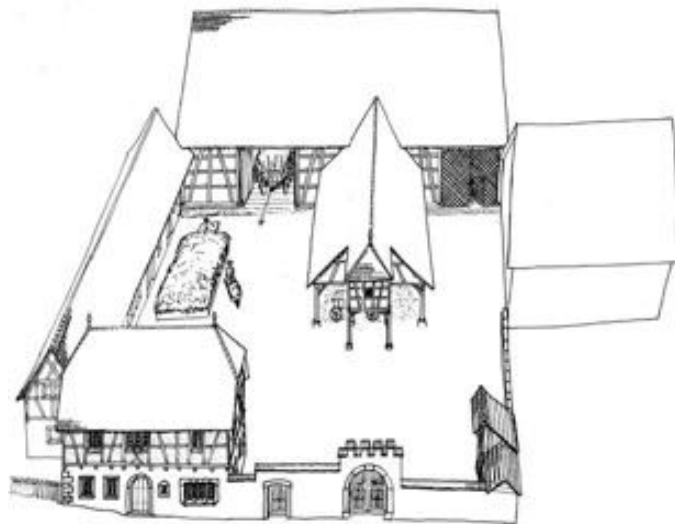


Figure 8. Le projet d'intégration du pigeonnier dans un ensemble (extrait du guide du visiteur de l'écomusée, 1984, dessin de Thierry Fischer)



Figure 9. Le pigeonnier encore isolé (1982)



Figure 10. Le porche de la cour est en place et les fondations de l'habitation sont posées (1983)



Figure 11. Un espace privilégié de démonstration des activités agricoles anciennes

Il était prévu, dans les années 2000, de renouveler le sens de cet ensemble, en le dégagant de ses fonctions de service, et en lui donnant un contenu en rapport avec l'époque et la provenance des différents éléments. Ce projet, qui s'étendait à l'ensemble des constructions rurales du musée, fut stoppé net en 2006 par ce qu'un doux euphémisme nomme « les difficultés de l'écomusée ».

Aux origines du pigeonnier : les entrepreneurs de l'élevage ovin au XVIe s.

Les grandes fermes de la plaine de l'Ill sont caractérisées par la disposition de leurs bâtiments en carré. L'habitation est à l'angle de la rue et de la cour. Cette dernière est close par un double portail, piéton et charretier, soit à piliers en pierre, soit en voûte couverte. Les granges prennent place au fond de la cour et latéralement à l'étage des étables et écuries. Le pigeonnier trône en position centrale, isolé (pigeonnier-tour dit « en pied »), ou à poteaux, adossé à la grange, la partie intérieure servant alors de manège à cheval pour le battage des céréales. Le pigeonnier peut aussi marquer et solenniser l'entrée de la cour. Le modèle est explicitement seigneurial : porche clos, mur parfois crénelé, pigeonnier-donjon, et armoiries omniprésentes, on y reviendra. Au moins trois de ces grandes fermes à Oberhergheim, dont celle du pigeonnier de l'écomusée, sont rattachées à la famille Schmoll.



Figure 12. Un second pigeonnier, dans la ferme Schmoll, rue de l'Eglise à Oberhergheim (faisant pendant à la ferme dont provient le pigeonnier de l'écomusée)



Figure 13. Portail monumental de la ferme Schmoll rue de l'Eglise

L'histoire de cette dernière fait entrevoir une partie des mécanismes d'accès au pouvoir économique et politique d'une lignée. Elle nous invite à mesurer la place que tenait un élevage qualifiable de capitaliste dans une région où aujourd'hui la monoculture du maïs n'ouvre guère à l'imagination. Cette histoire est connue grâce à deux passionnantes études dues à Patrick Schmoll³.

³ SCHMOLL (Patrick), « Une organisation paysanne sous l'ancien régime : la Confrérie des Bergers du Haut-Rhin », *Annuaire de la Société d'Histoire des Régions de Thann-Guebwiller*, XX, 2000-2003, pp. 100-111 et SCHMOLL (Patrick), « Une famille ancienne de la Hardt : les Schmoll (XVIe-XXe siècles) », *Annuaire de la Société d'Histoire des Régions de Thann-Guebwiller*, XXI, 2004-2005, pp. 191-201.

On lira avec intérêt ces articles de fond, qui retracent une trajectoire entrepreneuriale débutant dans la région de l'Ill-Harth vers 1580, en la personne de Hans Schmoll, éleveur de moutons, berger communal de Dessenheim, et acteur déterminant de la Confrérie des bergers de Haute Alsace. Cette confrérie, tombée en désuétude probablement lors de la Révolution des paysans (1525), renaît en 1584. Oublions le tableau arcadien des bergers et bergères, la simplicité antique et les références bibliques. La réalité sociale est tout autre, comme le montre très pertinemment l'étude de Patrick Schmoll. La Confrérie des bergers est constituée par un groupe social aisé, dans lequel figurent des exploitants ou intendants de bergeries seigneuriales, comme le Rheinfelderhof entre Balgau et Rustenhardt, ou Erbenheim à Cernay, toutes deux anciennes granges cisterciennes. La réactivation de la confrérie intervient dans un contexte général d'intensification de l'élevage ovin durant la seconde moitié du seizième siècle à l'initiative de la noblesse. On en a quelques exemples pour des localités proches, en plaine. Au grand dam de la communauté de village, dont ils usurpent les pâturages communaux, les nobles de Hattstatt créent à Meyenheim une bergerie pour 500 moutons⁴. Vers le même moment (1552), Nicolas de Hattstatt veut enclore son grand domaine confinant à Niederhergheim, la Sommerau, où une ferme seigneuriale d'élevage de bovins (Schweighof) est attestée à partir de 1315, pour le vouer au seul élevage (ovin ?)⁵. Le projet d'enclosure ne se réalise pas, en raison de l'opposition déterminée de la communauté de Rouffach qui aurait perdu de ce fait ses accès à ses propres pâturages. L'élevage ovin apparaît comme un secteur économique attractif, où se cristallisent les tensions entre l'élevage intensif (par des seigneurs et/ou entrepreneurs) et les droits d'usage traditionnels des communautés sur les pâturages communaux.

Le siège de la Confrérie se tient à Hirtzfelden à partir de 1584. Les descendants de Hans Schmoll sont établis dans ce village au milieu du dix-septième siècle. Il y subsiste la tombe (1682) de Jean senior, l'épithaphe et une crosse de berger évoquant sa fonction de maître de la corporation. Dans le même village de Hirtzfelden, un quadrilatère face à l'église, délimité par la rue principale, la rue vers Fessenheim, et la Schmollagassle, correspond probablement à une ou à la ferme Schmoll du XVIIe s. Une murette de jardin remploie une pierre gravée portant la date 1694, les initiales M. S. et une croix patriarcale.

Le second fils de Jean Senior, Jean Michel, s'installe à Oberhergheim où il se marie en 1680. C'est l'origine de l'implantation de la famille dans cette commune, d'où provient le pigeonnier reconstruit à l'écomusée.

Sur la question des pigeonniers, nous renvoyons à l'article que nous leur avons consacré en 1982⁶.

⁴ FELLER-VEST (Veronika), *Die Herren von Hattstatt. Rechtliche, wirtschaftliche und kultur-geschichtliche Aspekte einer Adelsherrschaft (13. Bis 16. Jahrhundert)*, Europäische Hochschulschriften. Bern, Frankfurt am Main, 1982, p.109.

⁵ FELLER-VEST op.cit. p.184.

⁶ GRODWOHL (Marc), « Autour du sauvetage du colombier d'Oberhergheim. Note sur les pigeonniers en Alsace », *Espace alsacien. Revue de l'association « Maisons paysannes d'Alsace »*, n° 21, octobre 1982.



Figure 14. Les tombeaux meurent aussi. La dalle funéraire de Ioanes (Jean senior) Schmoll, décédé en 1682, telle que la vit Théobald Walter au début du XXe s. Photographie non datée, extraite de l'ouvrage de Raymond Schelcher⁷.

Le Hofzeichen (emblème de ferme), symbole de la puissance intégratrice de la domus

Au cours de cette recherche sommaire, nous avons constaté que la carte des pigeonniers sur poteaux ou à pied se superposait à celle d'une forte densité des signes de ferme ou maison, dits Hofzeichen. Ces signes assez simples, dérivés en général de la croix ou du cercle, se rencontrent en différentes régions de Suisse, d'Allemagne, d'Europe du nord. L'ethnographie allemande du dix-neuvième siècle, la *Volkskunde*, en fut friande, car certains Hofzeichen étaient facilement assimilables à des runes : cela étayait l'idéologie d'une paysannerie non corrompue par la civilisation urbaine, et pour cette raison conservatoire du sang, des croyances et des usages des anciens Germains. En Alsace, le recours aux marques semble localisé⁸. Elles n'ont peut-être pas exactement la même fonction partout. Au minimum, ce peuvent être des marques d'illettrisme, utilisées pour la signature des actes. Mais là où elles sont omniprésentes, dans la plaine de Haute-Alsace sur les rives de l'Ill, grosso modo entre Ensisheim et Colmar, elles sont véritablement des emblèmes. Ceux-ci obéissent à des besoins pratiques : ils permettent d'identifier les biens mobiles d'une maisonnée : outillage, cheptel, et d'en identifier sans équivoque le propriétaire dans le cas d'une mise en commun des outils ou des troupeaux. Chaque grande ferme possède ainsi son ou ses fers à marquer⁹.

⁷ SCHELCHER (Raymond), *Hirtzfelden à l'orée du Rotleibe*, Ed. Commune de Hirtzfelden, 448 p, 2004. (Etat du monument en 2014).

⁸ On en a de nombreux exemples en Basse-Alsace. A Gamsheim, Richard Jung a relevé sur les registres paroissiaux 21 marques différentes entre 1709 et 1714. A Herrlisheim, 45 marques ont été relevées également dans les registres paroissiaux de Herrlisheim par Auguste Kocher pour la période 1686-1750. Voir surtout BOEHLER Jean-Marie, *La paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)*, Strasbourg 1994, T.2, p.1617-1618 : distinction entre la signature, *Handzeichen*, et la marque de maison, *Hofzeichen*. *Ibidem* p. 1821-1822 avec typologie des marques : croix et leurs dérivés, outillage de labour, outillage professionnel, motifs de l'art populaire ou religieux, formes géométriques ou stylisées, vraies et fausses initiales.

⁹ Dans d'autres régions alsaciennes, la maison au sens à la fois spatial et de lignée est désignée par un nom, dérivant de celui du fondateur de la lignée. On parle alors de *Hof* ou *Hausname*, nous avons publié ceux de



Figure 15. Le Hofzeichen, figuré en blason, de Mathias Steib, cultivateur et prévôt de Wihr (actuellement Horbourg-Wihr), vitrail daté 1616 (extrait de: Histoire de l'Alsace rurale, 1983).

Oberhergheim			
† Schmöll-Lach 1737	† Mann	4 ?	
⊗ Drexler	⊗ # ⊗ Martin	† Rietsch	W Muntzer 1749
≡ Riedinger	⊗ ⊗ Enz	⊗ Fuchs	
H Schirmer	⊗ * H Ersam	⊗ Antony Bischoff 1754	⊗ Georg Ersam
⊗ Ambach	⊗ † Haberstock	⊗ Jacobi Entz	† Vincent Dirrig
⊗ Oberlin	⊗ Saur	IR Jacobi Rietsch	
⊗ Willer-Habermacher (tisserand)			
⊗ S Sick	Martin	⊗ Kuster	1762 Wanger ? ⊗ ⊗
⊗ Bruxer	⊗ Haugert	⊗ Georg	⊗ Joseph Risch 1759
⊗ Schutz	W Weibler	⊗ Wagner	⊗ ? 1762
⊗ Seylle	⊗ Martin	⊗ Miller	
Niederentzen			

Figure 16. Relevé des marques sur les registres paroissiaux du XVIIIe s. d'Oberhergheim et Niederentzen. Les marques ne correspondent pas nécessairement aux patronymes mentionnés. Ce peuvent être des signatures de témoins.

Gommersdorf dans : GRODWOHL Marc, Le nom des maisons et la notion de lignée à Gommersdorf, in : <http://www.marc-grodwohl.com/patrimoine-ethnologique/le-nom-des-maisons-et-la-notion-de-lign%C3%A9e-%C3%A0-gommersdorf>.

Les habitants interrogés parlent plutôt de « blason de la maison » ou de blason de la ferme, que de blason familial. On trouve alors la marque gravée à différents endroits de la maison : porche sur la rue, entrée de la maison, puits, etc. Mais elle figure aussi sur des pierres-bornes, comme la ferme Schmoll d'Oberhergheim en présente une belle collection.

Est-ce qu'on peut, pour autant, supposer et que la marque est distinctive d'une tenure et qu'elle peut être un élément facilitant la comptabilisation du cens (redevance foncière) payé en nature ?

La marque s'applique aux biens matériels, donc, et s'affiche d'autant plus généreusement que ces biens sont importants. Celle de la famille Schmoll est une croix patriarcale qu'aujourd'hui encore on nomme « Schmollakritz », la croix des Schmoll. Le tombeau de Jean Schmoll senior (1682), à Hirtzfelden, n'en comporte pas. Le blason y figure, ou plutôt y figurait, car le monument est aujourd'hui illisible, une crosse de berger symbolisant la fonction publique du personnage, maître de corporation. Mais quelques pas plus loin, une pierre datée de 1694 porte, avec les initiales MS, la croix patriarcale. On retrouve cette dernière en quantité dans la ferme d'Oberhergheim d'où provient le pigeonnier, associée aux dates 1701 (dépendance), 1741 (abreuvoir), 1781 (puits), 1832 (logis).

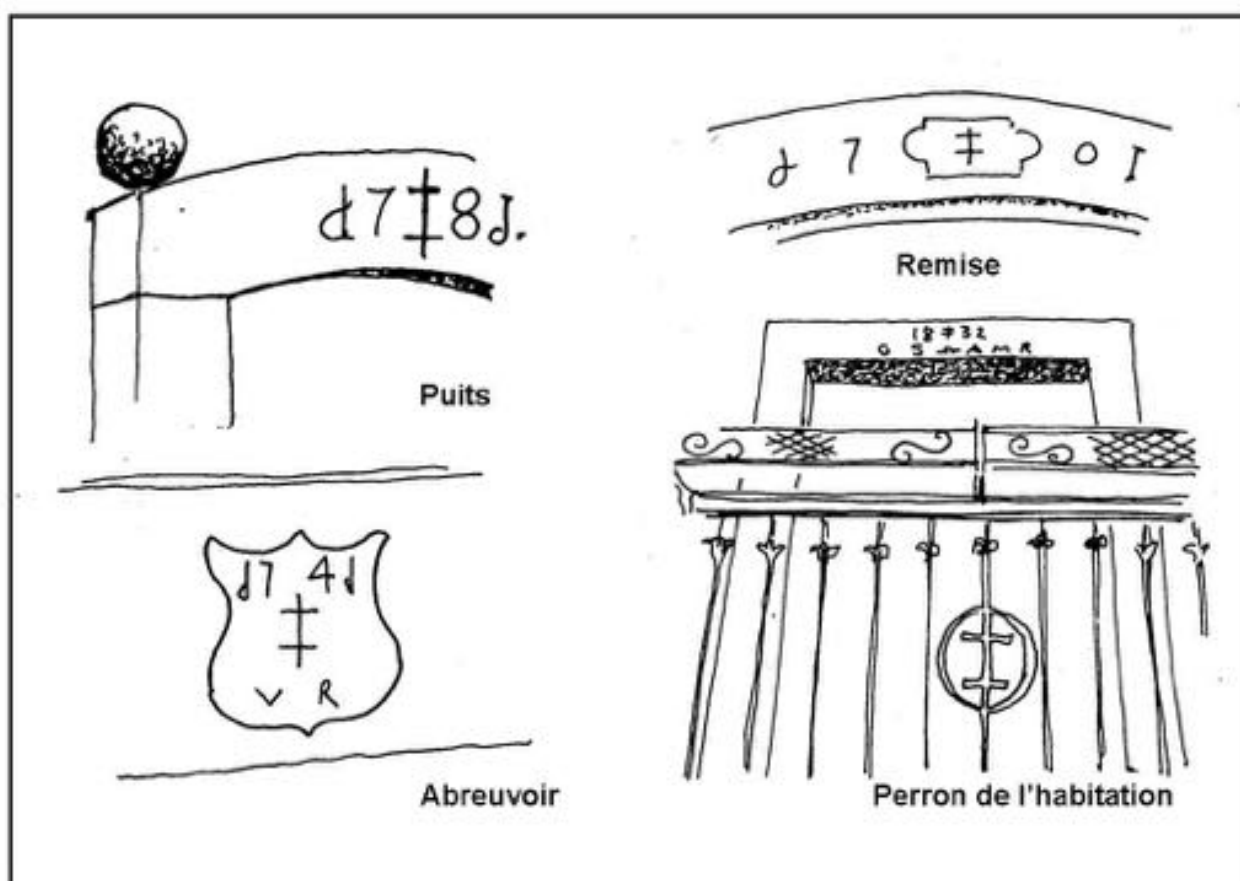


Figure 17. Relevé des Hofzeichen de la ferme Schmoll d'Oberhergheim, dont provient le pigeonnier



Figure 18. Croix patriarcale des Schmoll datée de 1694 à Hirtzfelden



Figure 19. La même croix dans une troisième ferme Schmoll à Oberhergheim, sur un pilier de portail daté de 1782

Nous avons publié nos premières observations à ce sujet en 1982¹⁰. Notre brève enquête était passée par les registres paroissiaux, pour se faire une idée des limites de l'identification des individus à la maisonnée au double sens physique et de lignage, ou domus. Les résultats des sondages portant sur la fin du XVIIe s. et le XVIIIe s. sont éloquents. A côté de marques d'illettrisme (initiales malhabiles), de symboles professionnels (navette

¹⁰ GRODWOHL (Marc), « Autour du sauvetage du colombier d'Oberhergheim. Note sur les « Hofzeichen », *Espace alsacien. Revue de l'association « Maisons paysannes d'Alsace »*. N° 21. Octobre 1982. (nota : erreurs sur la datation des tombes de Hirtzfelden).

de tisserand, crosse de berger, roue de charron...), on rencontre des figures plus complexes, ou récurrentes, dont la croix patriarcale des Schmoll.

L'identification marque/maisonnée (au sens que donne le droit romain à la domus intégratrice des personnes, des bêtes et des choses) peut accompagner le couple des maîtres de maison jusque dans leur tombe. On en a des exemples, dans la belle (mais hélas fort dégradée) collection de monuments funéraires de l'ancien cimetière de Hirtzfelden (à côté de l'église). La pierre tombale de Bartholomé Ebelin, bourgeois et aubergiste du Cheval Blanc, datée de 1718, présente (présentait, car elle est à présent totalement érodée) un blason avec la marque, un Z barré, figurant également sur le cimier. C'est lui qui accueille Louis XIV dans son établissement, lors de son étape à Hirtzfelden...

De la même famille subsiste un second monument funéraire, mieux conservé. L'inscription concerne Bartolomé Ebelin (fils du précédent), « du tribunal », décédé en 1753 à l'âge de 63 ans, et au-dessus, serré dans l'espace demeurant libre, sa belle-fille Catharina Memminger, décédée en 1786 à l'âge de 63 ans.



Figure 20. Ancien cimetière de Hirtzfelden. Dalle funéraire de 1628 chargée de nouvelles épitaphes en 1753 et 1786.

Les deux blasons se rapportent en réalité, comme le montre Roland Schelcher, à la phase initiale du monument explicitée par l'inscription courant dans le cadre, qui nomme le couple Hans Seiderlin (=Sitterlé ou Sutterlin) et son épouse Ede(?) Rosina Ebler (=Eblin) et porte la date de 1628. Les blasons sont donc à gauche, avec les initiales HS, celui de l'homme, et à droite celui de la femme avec les initiales E.E. Le Z barré des Ebelin existe donc en 1628, marque magnifiée par son inscription dans son écu.



Figure 21. Les blasons Seiderlin et Ebelin (1628). Les Hofzeichen sont repris de part et d'autre des initiales de Bartolomé Ebelin (1753): hommage au couple fondateur de la lignée.

Les deux marques sont reprises, simplement gravées en-dessous des blasons, en encadrement des initiales de Bartholomé Ebelin. L'usage pendant près de 160 ans du même monument funéraire, portant la mention de personnages appartenant à trois générations différentes nous renseigne sur l'étendue de l'emprise de la *domus* jusqu'à la nécropole. On trouve une image en miroir de cela, sur un porche de Auggen, non loin de là mais de l'autre côté du Rhin, où s'échelonnent sept couples dates/initiales du couple, de 1759 à 1921. Mais là, les blasons sont distincts du *Hofzeichen*, réduit à un classique 4 de chiffre.



Figure 22. Série d'initiales des couples maîtres et dates sur le portail d'une maison d'Auggen (Markgräflerland).

Le « patrimoine » face à l'éternelle question de la transmission

En évoquant ces mémoires du pigeonier de l'écomusée, nous avons entrevu comment les individus d'un lignage s'affilient par la marque à cette maison totale que nous nommons la domus, intégratrice des temps (passé, présent, futur), des espaces (sur la terre et dans l'au-delà) et des hommes (les vivants et les morts).

Comment aujourd'hui (d'où que l'on vienne et où que l'on aille) être de quelque part, d'un lieu qui fait lien avec les ancêtres ? Ainsi se posait la question de la transmission, centrale dans la relation entre l'écomusée, ses contributeurs et son public. Comment poser cette question dans des termes nouveaux, appropriés à la société et aux cultures contemporaines ? Les lieux plus ou moins institutionnels d'expérimentation cherchant à coopérer avec le public sur ces sujets proprement anthropologiques ont disparu ou, comme l'écomusée d'Alsace en est malheureusement un exemple, sont sortis de la route. Reste l'initiative individuelle, plus florissante qu'on ne pourrait le penser.

Car cette histoire de pigeonier peut, pour l'heure, finir sur une touche positive. Nous avons dit qu'une fois le pigeonier reconstruit, en 1981, nous avons distribué autour de lui tous les bâtiments lui redessinant un cadre matériel. Le terme de cadre est assez juste, car l'objet central est la tourelle haut perchée. Pour équiper ces bâtiments, on se mit en quête de mobilier.

A Logelheim, on nous proposa des éléments d'une grande ferme, inhabitée depuis de nombreuses années. Ici, la domus s'était éteinte dans une tragédie. La maison qui nous fut ouverte était saisie dans l'instant où s'effaçait le dernier représentant de la longue lignée de ces Bellicam. Je ne dirai pas le monde dans lequel nous sommes entrés, sitôt le portail franchi. Le tracteur était encore où il travailla, quelques secondes avant le basculement de la ferme dans le néant, toujours à la même place, mais au sommet de l'arbre qui avait poussé à travers lui pour l'élever vers le ciel. Ultime prière. Du reste de ce que nous avons vu, encore une fois, je ne dirai rien.

Nous avons prélevé un superbe lit à colonnes, un pressoir monumental, et un fer à marker portant le *Hofzeichen* des Bellicam, une flèche croisée. On imagine la tristesse qui était la nôtre, d'emporter d'aussi maigres vestiges de cet ensemble gigantesque, dont raisonnablement on ne parvenait pas à concevoir qu'il puisse être sauvé.

Et pourtant, il a trouvé ses bonnes fées. Il a été intégralement restauré par des personnes sensibles et passionnées. Elles en ont fait, sans le dire et sans que cela se sache, le plus bel ensemble rural conservé de la région. Respect et reconnaissance.



Figures 23 et 24. La ferme Bellicam à Logelheim, état actuel (2014)



Figures 25 et 26. Tombeau Bellicam avec Hofzeichen (1907) au cimetière de Logelheim

Au cimetière de Logelheim, s'élève la tombe de Gervais Bellicam (1833-1907) et de Joséphine Heymann son épouse (1845-1888). Une de ses faces est gravée de la flèche croisée, une injonction à la postérité de la domus : « *Dieses Hofzeichen soll den Besitzer davon an ein ewiges Jahrzeit erinnern* ». Littéralement: "Ce Hofzeichen doit faire songer son propriétaire à une saison éternelle"...

ASSEMBLEE GENERALE DE LA SOCIETE D'HISTOIRE DE LA HARDT ET DU RIED SAMEDI 12 OCTOBRE 2013 MUSSIG

Présents : M. Jean-Louis Fleith, Maire Honoraire de Holtzwihr, M. Raymond Gantz, président honoraire du Sivom Hardt Nord, M. Gérard Hebding, adjoint au maire d'Oberentzen, M. Jean-Claude Hillbert, maire de Mussig, Mme Agnès Kieffer, maire de Rustenhart, M. Marcel Meyer, maire honoraire de Muntzenheim, Mme Denise Rietsch, adjointe au maire de Horbourg, M. Gérard Schwab, maire de Richtolsheim, M. Etienne Sigrist, 1er vice-président de la Communauté des Communes Essor du Rhin, Mme Fabienne Stich, maire de Fessenheim, M. Francis Vesely, adjoint au maire de Geiswasser, M. Paul Walter, maire de Durrenentzen.

Les membres du comité directeur de la SHHR : M. Patrick Biellmann, M. Emile Beringer, M. Olivier Conrad, M. Paul Debès, M. Gérard Flesch, M. Marcel Haegi, M. Norbert Lombard, M. Pierre Marck, M. Jean-Pierre Ohrem, Mme Lucienne Schmitt, Mme Anne-Sophie Stockbauer, M. Jean-Philippe Strauel.

Les membres : Mme Marcelle Ackermann, M. Joseph Armspach, M. Patrick Baumann, M. Marcel Beisert, M. Jacques Bey, M. Eric Boltz, M. Georges Bordmann, M. Aloyse Brunsperger, M. Roger Bucher, M. Richard Bulber, M. André Bury, M. Edmond Butzerin, M. Armand Clementz, Mme Anick Deutschler, M. Jean Dreyer, Mme Anne-Marie Dreyer, Mme Gabrielle Fuchs, M. Raymond Gastingier, Mme Véronique Gebharth, Mme Violette Gross, M. Christophe Haberkorn, M. Lucien Haemmerlin, M. Alain Halter, Mme Anne-Marie Hanhart, M. Jean-Claude Hecketsweiler, M. Charles Hegy, M. Gérard Helfter, M. Patrice Hirtz, M. François Jacquot, Mme Paulette Kessenheimer, M. René Koebel, M. Jean-Marc Lalevée, M. Jean Lienhart, M. Arthur Linder, M. Adolphe Lischer, M. Thierry Mamantier, Mme Denise Mathis, M. Hubert Meyer, M. Jean-Louis Meyer, M. Robert et Mme Marielle Meyer, M. Raymond Muller, M. Raymond Neff, M. Bernard Peter, M. Norbert Reppel, M. Gérard Riegert, Mme Mariette Rietsch, Mme Sonia Ritzenthaler, M. Jean-Christophe Roegel, M. Michel Schacherer, M. Charles Schappler, M. Raymond Schelcher, M. Clément Schertzinger, M. Alex Schmitt, M. François Schwoehrer, M. Roger Siegel, M. Antoine Stath, M. René Trunk, Mme Anne-Marie Uhl, M. Léon Ulsas, M. André Vogel, M. Alphonse Wacker, Mme Christiane Walter, M. Rémy Weibel.

Excusés: M. Eric Straumann, député du Haut-Rhin, M. Michel Sordi, député du Haut-Rhin, M. Antoine Herth, député du Bas-Rhin, M. Hubert Miehe, conseiller général de Neuf-Brisach, M. Gérard Simler, conseiller général de Marckolsheim, M. Gérard Hug, président de la communauté de communes du pays de Brisach, Mme Hélène Baumert, maire de Fortschwihr, M. François Beringer, maire de Blodelsheim, M. Robert Blatz, maire de Horbourg Wihr, Mme Françoise Boog, maire de Meyenheim, M. Marc Bouché, maire de Muntzenheim, Mme Christiane Danner, adjointe au maire de Baltzenheim, M. Pierre Graff, adjoint au maire de Sundhouse, M. Martin Klipfel, maire de Grussenheim, M. François Koeberlé, maire de Wolfgantzen, Mme Agnès Matter-Balp, maire de Hirtzfelden, M. Jacques Olry, maire de Logelheim, M. Oliver Rein, maire de Breisach am Rhein, M. Benoît Roth, maire de Volgelsheim, M. Bernard Sacquépée, maire de Wickerschwihr, M. Eric Scheer, maire de Kunheim, M. Dominique Schmitt, maire de Heiteren, M. Jean-Paul Schmitt, maire de Namsheim, M. Jean-Marc Schuller, maire de Sundhoffen, M. Willy Schwander, maire de

Baldenheim, M. Spielmann, maire de Mackenheim, M. Georges Trescher, maire de Biesheim, M. Uwe Fahrner, archiviste de Breisach am Rhein, M. Mathieu Fuchs, directeur du PAIR, Mme Bénédicte Viroulet, conservateur du musée de Biesheim, M. Jean-Claude Ach, M. Raymond Baumgarten, M. Paul Bischoff, M. Mme Camille Boesch, M. Paul Forster, M. Ivan Geismar, M. Marc Gross, M. Jean-Michel Grunenwald, M. et Mme Marie-Madeleine Klein-Butscha, M. Robert Kohler, M. Rémy Losser, M. Mme Jean-François Mathiot, M. Maurice Meyer, M. Fernand Spatz, M. Amand Strauel, M. Bernard Strauel, Mme Marguerite Stinner, M et Mme Sylvain et Marie-Hélène Sutter, M. Jean-Pierre Ulsas, M. Jean-Jacques Wolf, membres de la SHHR, M. Louis Schlaefli et M. Fabien Baumann, membres du comité directeur de la SHHR.

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE

du samedi 12 octobre 2013 à 14h30 à la Maison des Associations de Mussig

1. Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale du 13 octobre 2012.

Le procès-verbal est adopté à l'unanimité des présents.

2. Rapport moral du président.

M. Jean-Claude Hillbert, maire de Mussig, souhaite la bienvenue et présente sa commune (son histoire, son évolution, sa situation économique et sociale actuelle).

Le président Jean-Philippe Strauel, après avoir fait respecter une minute de silence pour les membres disparus, et rappelé la place de la société dans le paysage historique local, revient sur l'actualité historique locale de l'année écoulée : expositions (guerre d'Algérie, Logelheim, Grussenheim), publications (livres sur Fessenheim, Kunheim), anniversaire de la société d'archéologie de Biesheim, affiliation de Mémoires Locales Marckolsheim à la FSHAA. L'avenir est évoqué, avec le salon du livre fin novembre 2013, auquel la SHHR va de nouveau participer en tenant un stand, la préparation d'un nouvel annuaire, la poursuite de la célébration du centenaire de la première guerre mondiale.

Le président remercie les communes qui soutiennent la SHHR en versant des subventions et en achetant des annuaires. La liste complète est donnée.

Le secrétaire Olivier Conrad présente les articles qui composent l'annuaire n° 25, qui comprend 200 pages.

3. Compte rendu financier.

Le trésorier Gérard Flesch présente les comptes de l'exercice écoulé. Le rapport financier met en lumière la comptabilité saine qui a permis à la SHHR de publier son 25^{ème} annuaire et de laisser un solde en banque de 16 241 €. Le solde va permettre de financer le prochain annuaire et de préparer le trentième anniversaire de la SHHR en 2015.

4. Rapport des Réviseurs aux Comptes.

M. Jean-Louis Fleith présente le rapport des réviseurs aux comptes qui confirme la bonne tenue des comptes de l'association. L'assemblée donne quitus au Trésorier et décharge le Comité Directeur.

5. Désignation des nouveaux Réviseurs aux Comptes.

M. Aloyse Brunsperger étant en deuxième année, il ne peut plus se représenter. M. Jean-Louis Fleith a donné son accord pour continuer. M. Jean-Louis Fleith et M. Patrick Baumann sont élus comme réviseurs aux comptes pour le prochain exercice.

6. Cotisation.

La cotisation est votée : elle reste à 20 euros et donne droit à l'annuaire.

7. Renouvellement du comité.

Le comité avait été renouvelé il y a trois ans. Tous les sortants sont candidats, sauf M. Jean-Jacques Ott. La candidature d'Anne-Sophie Stockbauer est proposée à sa place.

A l'unanimité, le comité est renouvelé.

Conférence de Patrick Baumann : « *Les chutes d'avion dans le Ried pendant la seconde guerre mondiale* »

Visite de l'église de Mussig et de ses vitraux par Norbert Reppel.

Verre de l'amitié offert par la municipalité de Mussig.

Le Président, Jean-Philippe Strauel. Le secrétaire, Olivier Conrad.



Une salle comble



La partie statutaire de l'assemblée générale



Visite du cimetière de Mussig (tombes des aviateurs)

REVUE DE PRESSE

MUSSIG Société d'histoire Hardt-Ried

Le village tient la vedette

La maison des associations a fait le plein samedi pour l'assemblée générale de la société d'histoire de la Hardt et du Ried.



Le comité directeur, par la main du président, remet les annuaires au maire de Mussig. PHOTO DINA.

Venus des cantons d'Andolsheim, Ensisheim, Neuf-Brisach et Marckolsheim, les membres ont été accueillis par le maire de Mussig Jean-Claude Hilbert, ravi de leur présenter sa commune.

Après la partie statutaire, assumée à tour de rôle par le président Jean-Philippe Strauel, le secrétaire Olivier Conrad et le trésorier Gérard Flesch, les participants ont eu droit à un diaporama sur les chutes d'avions dans le Ried lors de la Seconde Guerre mondiale, présenté par Patrick Baumann.

Puis Norbert Reppel a emmené tous ces passionnés de patrimoine de l'autre côté de la rue à la découverte des vitraux de

l'église paroissiale et notamment ceux du chœur, remarquables pour l'éclat de leurs rouges ; ils représentent les étapes marquantes de la vie de saint Oswald, le patron des Mussigeois, et ont été créés par Georges Thomas qui a œuvré entre autres pour le Sacré-Cœur et les cathédrales de Valence et Grenoble.

Un 25^e annuaire

Mais le moment fort de la réunion aura été la présentation de l'annuaire 2013, 25^e du nom, et qui fait la part belle au village avec pas moins de sept

articles. Anne-Sophie Stockbauer relate la découverte d'un "Bauopfer", témoin religieux d'antan et résume l'histoire des trois églises successives de 1802 à 1892.

Rémy Losser présente les bâtiments scolaires au milieu du XIX^e siècle, Pierre Marck fait une étude de la population villageoise et évoque les migrations de familles de Balgau-Nambsheim vers Mussig. Patrick Baumann revient sur le crash d'un avion au-dessus de Breitenheim le 15 mars 1944, sans oublier Norbert Reppel et les vitraux de l'église.

De quoi alimenter les conversations des uns et des autres lors du vin d'honneur offert par la commune. ■

Dernières Nouvelles d'Alsace, 18 octobre 2013

Présents au Salon du livre

Samedi 23 et dimanche 24 novembre au Parc des Expositions de Colmar, la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried, présidée par Jean-Philippe Strauel, présentera le fruit des travaux de ses membres.

COMME TOUS LES ANS, la SHHR participera au Salon du livre de Colmar et ceci avec la collaboration d'autres associations comme les Amis de Schoelcher de Fessenheim présidée par Emile Béringer, la Société d'Histoire de Houssem avec son président Jean-Pierre Ohrem, et Mémoires Locales Marckolsheim, dirigée par Raymond Baumgarten. Sans oublier Patrick Biellmann de l'Association Archéologie et Histoire de Biesheim.



Des membres de la SHHR lors du salon du livre 2012. PHOTO DHA

Généalogie et histoire militaire

Patrice Hirtz y présentera les mariages de Baldenheim (1684-1935), les familles de Kunheim et les registres paroissiaux protestants d'Andolsheim. Pierre Marck présentera les familles de Boesbiesen, Schwobenheim, Mussig et les registres paroissiaux de Balgau-Nambsheim 1662-1792. Robert Lombard, vice-président de

la SHHR, dévoilera au Café de l'histoire, Hall 2, samedi à 11 h, son nouvel ouvrage : *L'art de la guerre en Alsace ou comment aborder l'histoire militaire de l'Alsace du Moyen Âge à la guerre de 1870*, ouvrage publié par la fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace. Quant aux Amis d'Annette de Rathsamhausen et du Vieux Grussenheim, ils proposeront en sous-

cription leur prochaine monographie : *La bataille de Grussenheim ; 27, 28 et 29 janvier 1945 ; La 2^e DB du général Leclerc et la 1^{re} DFL du général Garbay libèrent Grussenheim*. L'ouvrage est préfacé par le Colonel Maurice Courdresses, président de l'association des anciens combattants de la 2^e DB, conseiller historique auprès du Musée général Leclerc de Hau-

tecloque et de la Libération de Paris. Il est le fruit de la collaboration de deux auteurs : Hubert Pittino et Jean-Philippe Strauel. On pourra également se procurer le dernier annuaire de la SHHR fort de ses 200 pages évoquant les communes des cantons d'Andolsheim, Neuf-Brisach, Marckolsheim et Ensisheim, ainsi que les numéros anciens. ■

Dernières Nouvelles d'Alsace, 15 novembre 2013

L'Alsacien de la semaine Louis Schlaefli

Avec 47 % des 524 votes enregistrés avant vendredi midi, Louis Schlaefli est notre nouvel Alsacien de la semaine. A 75 ans, cet ancien professeur de français et de latin au collège Saint-Etienne de Strasbourg, s'occupe bénévolement et depuis 50 ans de la bibliothèque du grand séminaire. Un lieu d'exception, tapissé de 50 000 volumes dont 60 % en latin, construite avec le bâtiment collé contre la cathédrale, par l'un des Rohan, Louis-Constantin, entre 1769 et 1775. Et il n'est pas réservé qu'à ceux qui se consacrent à Dieu : une permanence est assurée pour les visiteurs les mardis. Dans cette collection figurent 238 incunables, quelque 4 000 volumes du

XVI^e siècle et un trésor : le *Codex Guta Sintram*, écrit en 1154 par la nonne Guta et enluminé par le moine Sintram.

2^e avec 38 % des voix, l'artiste strasbourgeoise Coco das Vegas est candidate à un titre de miss burlesque à... Las Vegas, en avril : sur internet, elle a déjà la faveur des internautes qui l'ont plébiscitée ! Enfin, 3^e, le ténor alsacien Paul Gaugler, issu du Conservatoire de Strasbourg et celui de Paris, où il a été reçu en 2001, excelle aujourd'hui dans de grands rôles sur les scènes internationales.

À noter que cette semaine nos trois candidats – pur hasard ! – sont tous passés par le collège Saint-Etienne de Strasbourg...



Louis Schlaefli s'occupe bénévolement depuis un demi-siècle de la bibliothèque du grand séminaire de Strasbourg. Photo D. G.

L'Alsacien de la semaine Patrick Baumann

Avec 64 % des 426 suffrages exprimés par nos lecteurs, Patrick Baumann prend rang parmi nos Alsaciens de la semaine. Passionné d'archéologie aérienne, il défrixe et recense sans relâche depuis 30 ans les sites où se sont écrasés les protagonistes de la « guerre du ciel », ranimant le souvenir des pilotes disparus (et oubliés) entre 1939 et 1945.

Yannick Dupont obtient, lui, 20 % des voix, après son exploit, retenu par le World Guinness : avoir effectué, en près

d'une heure, un peu plus de 75 tours de l'autodrome de la Cité de l'auto, à Mulhouse, sur deux roues de son quad, avec Dalila, sa compagne et copilote.

Enfin, Alain Vautravers, le banquier mélomane, totalise 16 % des voix : ancien directeur de la Banque de France, à Strasbourg, son engagement associatif auprès des demandeurs d'emploi et des créateurs d'entreprises lui laisse encore le loisir de s'adonner à sa passion pour la musique, qu'il s'agisse de la musique classique, de l'art lyrique ou de la variété.



Patrick Baumann : il a répertorié plus des trois quarts des chasseurs et bombardiers tombés en Alsace-Moselle et Forêt-Noire entre 1939 et 1945. Photo Frédéric Florin/AFP

L'Alsace 10 février 2014

L'Alsace 5 mai 2014

40 ans de fouilles curieuses et érudites

L'association Archéologie et Histoire de Biesheim célèbre 40 ans de curiosité et de prospections savantes dans un espace riche d'histoires.



Bureau de l'association AHB : de gauche à droite : Jean-Philippe Strauel, Patrick Biellmann, Olivier Affholder, Denis Herzog, Thierry Kilka, Paul Debès, Diamantino Gil. Manquant sur la photo : Raymond Bach et Jean-Claude Herzog. PHOTO DHA

Dernièrement, Patrick Biellmann, président de l'association Archéologie et Histoire de Biesheim (AHB), a donné une conférence sur le site archéologique de Biesheim-Kunheim à l'occasion des journées du patrimoine et des 40 ans de l'association en la salle des fêtes, en présence de M. Trescher, maire de Biesheim, Jean Hug, adjoint, M^{me} Viroulet, conservatrice du musée gallo-romain, M. Schweitzer, président de l'ASCB, Eric Straumann, député du Haut-Rhin, M. Roth, maire de Völgelsheim, M^{me} Stich, maire de Fessenheim, Gérard Hug, président de la ComCom du Pays de Brisach, les propriétaires des terrains fouillés Alain Maurer et Jean-Paul Obrecht, les membres de l'association d'archéologie lo-

cale et de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried (SHHR) et de nombreux sympathisants. Patrick Biellmann a fait le point sur la connaissance du site d'Oedenburg, village disparu entre Biesheim et Kunheim. À la lumière des découvertes anciennes et récentes.

Des découvertes remarquables

L'équipe locale est active depuis 1973 par des fouilles et des prospections. Elle a monté le musée gallo-romain de Biesheim, inauguré en 1990 pour dévoiler ces richesses au public et a permis la création de la SHHR pour les publier.

La qualité et la quantité des découvertes, comparables à celles de villes comme Strasbourg ou Mayence, ne laissent aucun dou-

te sur l'importance de ce lieu. Outre la présence militaire au I^{er} siècle (entre 19 et 73) avec la construction de deux camps julio-claudiens, c'est sans doute le théâtre de la bataille d'Argentaria qui a vu les armées de l'empereur Gratien massacrer plus de 30 000 Alamans Lentiens en 378 et assiéger les survivants jusqu'à leur reddition. Après cette éclatante victoire marquée par la présence d'environ 20 000 soldats romains, la forteresse d'Oedenburg reste densément occupée jusqu'à la fin du V^e siècle puis le village se développe au sud sous le nom de Burckheim pour devenir Oedenburckheim au XIII^e siècle. Les prospections de l'association archéologie et histoire de Biesheim ont permis de découvrir la cour colonnière qui existe depuis 670 d'après les

archives.

Depuis la disparition du village d'Oedenburg en 1638, les terrains sont cultivés et permettent la prospection à condition d'obtenir une autorisation du préfet de région et des propriétaires. C'est le cas de l'association qui œuvre sous la responsabilité scientifique du président. Rappelons que la commune de Biesheim a déjà intenté trois procès contre des prospecteurs clandestins et qu'elle les a tous gagnés.

Le professeur Nuber de l'université de Freiburg félicite l'association et son président pour ces résultats exceptionnels qui ont un réel intérêt scientifique dans le cadre transfrontalier et souhaite que les recherches soient poursuivies pendant de nombreuses décennies encore par les générations suivantes. ■

Dernières Nouvelles d'Alsace, 22 septembre 2013

L'archéologie en deuil



Le Professeur Hans Ulrich NUBER, auteur pour la Société d'Histoire de la Hardt et Ried, responsable des fouilles allemandes sur le site d'Odenburg Biesheim-Kunheim de 1998 à 2006, est décédé le 28 juillet 2014.